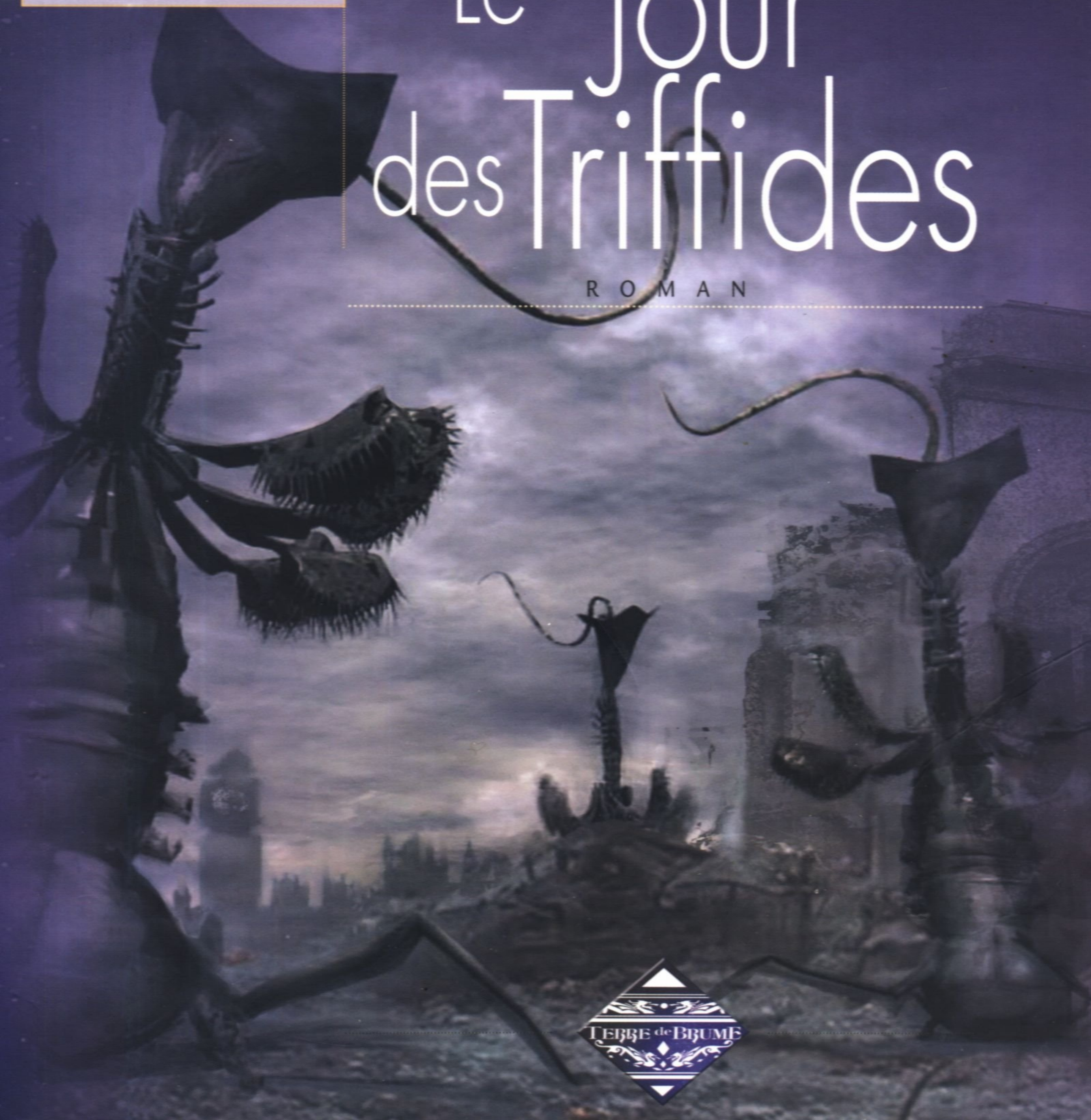
JOHN WYNDHAM

Le Jour des Triffides

ROMAN



TERRE de BRUME

John Wyndham

Le Jour des Triffides

1951

Traduction de l’anglais par
Marcel Battin révisée de Sébastien Guillot

Table des matières

LE DÉBUT DE LA FIN

L’ARRIVÉE DES TRIFFIDES

LA VILLE TÂTONNANTE

DES OMBRES DEVANT MOI

UNE LUEUR DANS LA NUIT

RENDEZ-VOUS

CONFÉRENCE

FRUSTRATION

ÉVACUATION

TYNSHAM

… ET PLUS TARD

IMPASSE

VOYAGE D’ESPOIR

SHIRNING FARM

UN MONDE QUI RÉTRÉCIT

CONTACT

REPLI STRATÉGIQUE

LE DÉBUT DE LA FIN

Lorsqu'un jour que vous savez être un mercredi débute comme s'il s'agissait d'un dimanche, c'est que quelque chose ne tourne vraiment pas rond quelque part.

Ce fut l'impression que je ressentis dès l'instant où je me réveillai. Et lorsque mon esprit se mit en marche avec un peu plus de vivacité, j'en acquis la quasi-certitude. Après tout, cela venait sans doute de moi, et de personne d'autre, même si j'avais du mal à saisir ce qui ne tournait pas rond. Je continuai d'attendre, saisi par le doute. Mais j'eus bientôt mon premier élément de preuve objective – une pendule qui, dans le lointain, sonna huit coups. J'écoutai, attentivement et avec méfiance. Presque aussitôt, une autre pendule se mit à tinter sur une note bruyante et catégorique. Sans hâte, elle frappa huit coups indiscutables. C'est alors que je *sus* que les choses allaient de travers.

La manière dont j'en vins à échapper à la fin du monde – cette fin du monde que je savais toute proche depuis trente ans – fut purement accidentelle. Le lot commun de tous les survivants, si l'on y réfléchit bien. Il est dans la nature des choses qu'un grand nombre de personnes se trouve en permanence dans les hôpitaux, et la loi des moyennes avait porté son choix sur moi environ une semaine plus tôt. Ç'aurait pu tout aussi bien être la semaine précédente, auquel cas je ne serais pas en train d'écrire maintenant : je ne serais pas là du tout. Mais la chance avait non seulement voulu que je me trouve à l'hôpital à cet instant particulier, mais que mes yeux, et donc ma tête, soient entourés de bandages – que soient ici remerciés tous ceux, quels qu'ils soient, qui définissaient ces moyennes. À ce moment-là, cependant, j'étais seulement maussade, me demandant ce qui n'allait pas dans l'atmosphère. Je me trouvais là depuis suffisamment de temps pour savoir que l'horloge est, après la surveillante générale, la chose la plus sacrée dans un hôpital.

Sans horloge, l'endroit ne pouvait tout simplement pas fonctionner. A chaque seconde, quelqu'un la consulte pour surveiller les naissances, les décès, les médicaments, la nourriture, l'éclairage, les conversations, le travail, le sommeil, le repos, les visites, l'habillement, la toilette – et, depuis le jour de mon admission à l'hôpital, il avait été décrété que quelqu'un devait commencer ma toilette trois minutes exactement après sept heures du matin. C'était une des raisons principales qui me faisait préférer les chambres individuelles. Dans une salle commune, ladite toilette aurait eu lieu une bonne heure plus tôt. Mais ici, en ce jour, les horloges d'une précision variable annonçaient toutes bruyamment "huit" à qui voulait bien les entendre – pourtant personne ne s'était encore montré.

Autant je détestais la méthode de nettoyage à l'éponge – une main secourable me guidant jusqu'à la salle de bains aurait de surcroît suffi à la supprimer –, autant je trouvais son absence passablement déconcertante. Sans compter qu'il s'agissait généralement d'un signe avant-coureur du petit déjeuner, et j'étais littéralement affamé.

Il est probable que je me serais senti irrité par cette situation n'importe quel matin, mais ce jour-là – mercredi 8 mai – revêtait pour moi une importance particulière. J'étais d'autant plus soucieux d'en finir avec toute l'agitation et la routine qu'on devait me débarrasser de mes pansements dans la journée.

Je tâtonnai pour trouver le bouton de la sonnerie d'appel et le pressai durant au moins cinq secondes, juste pour leur montrer ce que je pensais d'eux.

Tout en attendant la réaction qu'un tel appel n'allait pas manquer de provoquer, je

continuai à écouter.

Je réalisai alors qu'à l'extérieur, ça avait l'air encore plus bizarre que je ne le pensais. Les bruits produits, tout comme les absences de certains bruits, donnaient l'impression d'un dimanche plus vrai que nature, et je dus faire un effort pour me persuader qu'on était bel et bien mercredi, quoi qu'il ait pu arriver.

Les raisons qui avaient poussé les fondateurs de l'hôpital St. Merryn à ériger l'établissement au croisement de deux voies importantes, exposant ainsi les nerfs des patients à une constante lacération, étaient pour moi de l'ordre de l'inexplicable. Mais, pour ceux qui avaient la chance de souffrir de maux peu sensibles au grondement d'un trafic perpétuel, cela présentait un avantage : ils pouvaient demeurer allongés sans pour autant rompre le contact, pour ainsi dire, avec le flot de la vie. Habituellement, les autobus roulant vers l'ouest rugissaient sur l'avenue, essayant de battre de vitesse les feux du carrefour et, en général, un affreux grincement de freins suivi d'une série d'explosions en provenance de leur pot d'échappement indiquait qu'ils n'y étaient pas parvenus. Ensuite, les véhicules immobilisés s'ébranlaient, grondant et pétaradant le long de la rue en pente. Parfois, cependant, il y avait un interlude : une collision avec arrachement de tôles, suivie d'un embouteillage généralisé – un vrai supplice pour quelqu'un dans ma condition –, où l'étendue du sinistre pouvait être déterminée par la qualité des jurons proférés. J'imagine que pas un seul patient de St. Merryn n'avait dû un jour avoir l'impression que la circulation s'était arrêtée juste parce qu'il se sentait abandonné.

Mais ce matin-là était différent. Mystérieusement différent – donc inquiétant. Pas de crissements de pneus, pas de grondements d'autobus. En fait, aucun bruit produit par un véhicule ne se faisait entendre ; pas de grincements de freins, pas de klaxons, pas même le bruit de sabots des quelques rares chevaux qui passaient encore de temps à autre. Pas même le bruit composite des pas des ouvriers se rendant à leur travail, comme il eût été naturel de les entendre à pareille heure.

Plus je tendais l'oreille, et plus cela semblait étrange – et moins ça me plaisait. En l'espace d'une dizaine de minutes, durant lesquelles j'écoutai attentivement, j'entendis cinq séries de pas traînants et hésitants, trois voix hurlantes inintelligibles à cette distance, et les sanglots nerveux d'une femme. Il n'y avait pas le moindre roucoulement de pigeon, pas même le piaillement d'un moineau. Rien, sinon le bruit de fond des fils électriques dans le vent… Un sentiment déplaisant et vide commença à s'emparer de moi. C'était la même sensation que j'avais eue quelquefois lorsque, enfant, j'imaginais que des horreurs se cachaient dans les coins obscurs de ma chambre ; n'osant poser un pied à terre de crainte que quelque chose ne surgisse de sous le lit et n'agrippe ma cheville ; n'osant même pas lever la main vers l'interrupteur de peur que le mouvement n'éveille l'attention de quelque créature. Il fallait que je lutte contre cette sensation, exactement comme un petit garçon dans l'obscurité. Et cela n'avait rien de facile. Il est surprenant de voir resurgir ce qui ne nous a jamais quittés, lorsqu'on est mis à l'épreuve. Les peurs primales marchaient toujours à mes côtés, attendant le bon moment pour s'emparer à nouveau de moi, et tout près d'y parvenir simplement parce que j'avais un pansement sur les yeux et que toute circulation avait cessé…

Quand je fus parvenu à remettre de l'ordre dans mes idées, je tentai une approche raisonnable. Pour quelle raison le trafic *peut-il* s'arrêter ? Eh bien, habituellement, parce que la rue est barrée pour travaux. C'est aussi simple que cela. Sous peu, ils arriveraient avec leurs marteaux-piqueurs, une nouvelle délicatesse à l'intention de l'oreille des patients. Mais

l'ennui, avec ladite ligne raisonnable, c'était qu'elle menait encore plus loin. Il n'y avait même pas l'écho d'un trafic lointain, le sifflement d'une locomotive, le hululement d'un remorqueur. Tout simplement rien – jusqu'à ce que les horloges se mettent à sonner le quart de huit heures.

La tentation de jeter un coup d'œil furtif – pas plus d'un coup d'œil, bien sûr, juste le temps de me faire une idée de ce qui pouvait être arrivé – était immense. Mais je la réfrénai pour la simple raison que jeter un coup d'œil s'avérait plus difficile que cela ne le paraissait. Il ne s'agissait pas uniquement de soulever un coin de bandeau : il y avait tout un tas de pansements et de bandages. Mais plus important encore, j'étais terrifié à l'idée d'essayer. Une longue semaine de cécité vous fait hésiter lorsque vient le moment de tester votre vision. Certes, ils avaient l'intention d'ôter mes pansements ce jour-là, mais ils l'auraient fait sous un éclairage spécial, très faible, et ils ne m'auraient libéré que si l'inspection de mes yeux leur avait donné entière satisfaction. J'ignorais si ce serait le cas. Il se pouvait que ma vue fût irrémédiablement altérée, ou que je ne puisse plus voir du tout. Je ne le savais pas encore…

Je jurai, et pressai à nouveau le bouton d'appel. Cela me procura un léger soulagement.

Personne, semblait-il, ne s'intéressait plus aux sonneries, et l'énervement commençait à prendre le pas sur mon inquiétude. Il est humiliant de dépendre de quelqu'un, bien sûr, mais c'est encore pire, en certaines circonstances, de n'avoir personne de qui dépendre. Ma patience s'épuisait. Quelque chose, décidai-je, devait être fait.

Si je me mettais à brailler dans le corridor en faisant un bruit de tous les diables, quelqu'un ne manquerait pas de se montrer, ne serait-ce que pour me dire ce qu'il pensait de moi. J'écartai le drap et sortis du lit. Je n'avais jamais vu la pièce dans laquelle je me trouvais, et, même si je m'étais fait à l'oreille une assez bonne idée de l'endroit où se trouvait la porte, ce ne fut pas si facile de la trouver. Il semblait y avoir d'innombrables obstacles inutiles entre elle et moi, mais je réussis néanmoins à l'atteindre au prix d'un orteil froissé et de quelques dommages mineurs à ma peau. J'entrouvris la porte et passai ma tête par l'ouverture.

— Hé ! criai-je dans le corridor. J'ai faim ! Chambre 48 !

Durant un moment, rien ne se produisit. Puis un bruit de voix parvint jusqu'à moi, des voix qui criaient toutes ensemble. Il semblait y en avoir des centaines, sans que je puisse distinguer un seul mot. C'était comme si j'avais démarré l'enregistrement d'un bruit de foule – une foule guère disposée à se laisser enregistrer. Un instant, l'idée cauchemardesque me vint que j'avais été transféré dans une clinique psychiatrique pendant mon sommeil et que je ne me trouvais même plus à St. Merryn. Ces voix ne me semblaient tout simplement pas *normales*. Je refermai précipitamment la porte sur ce vacarme, et tâtonnai pour retrouver le chemin de mon lit qui me paraissait en cet instant la seule chose sûre et réconfortante dans cet environnement déroutant. Comme pour souligner cela, j'entendis un son qui m'arrêta net au moment où je m'apprêtais à soulever mon drap. De la rue, s'éleva un hurlement de terreur sauvage, contagieusement terrifiant. Il se répéta trois fois et, quand il eut cessé, il semblait toujours suspendu dans l'air.

Je frissonnai. Je pouvais sentir la sueur piquer mon front sous les pansements. Je savais maintenant que quelque chose d'effrayant était en train d'arriver. Je ne pouvais demeurer isolé et impuissant plus longtemps. Il fallait que je sache ce qui se passait autour de moi. Je portai mes mains à mes bandages ; mais, lorsque mes doigts touchèrent les épingles de sûreté, je m'arrêtai.

Supposons que le traitement ait été inopérant… Supposons qu'une fois mes bandages

retirés, je découvre que je ne vois toujours pas ? Ce serait encore pire – cent fois pire…

Je n'avais pas le courage de découvrir tout seul qu'ils n'avaient pas sauvé mes yeux. Et même s'ils avaient réussi, serait-il prudent de rester les yeux à l'air libre ?

Je laissai retomber mes mains et m'allongeai. J'étais furieux contre moi-même, furieux contre l'endroit où je me trouvais, et je proférai quelques faibles et ridicules jurons.

Quelque temps s'écoula avant que je revienne à une plus saine notion des choses ; mais, au bout d'un moment, je ressassai mes idées, à la recherche d'une explication possible. Je n'en trouvai pas. J'étais persuadé que nous étions bien mercredi. La veille avait été un jour remarquable, et j'aurais juré que pas plus d'une nuit ne s'était écoulée depuis.

Vous découvrirez dans les archives que, le mardi 7 mai, l'orbite de la Terre a traversé un nuage de débris d'une comète. Vous pouvez le croire, si ça vous chante – après tout, des millions de personnes l'ont fait. Peut-être est-ce bien ce qui s'est passé. De toute façon, je ne puis rien prouver ; je n'étais pas en état de le voir. Mais j'ai ma propre idée sur la question. En fait, tout ce que je sais de l'événement, je l'ai appris de mon lit, où je passai la soirée à écouter les comptes rendus des témoins oculaires sur ce qui ne cessait d'être annoncé comme le plus extraordinaire spectacle céleste de tous les temps.

Pourtant, jusqu'à ce que la chose se produise, personne n'avait jamais entendu parler de cette soi-disant comète, ou de ses débris…

J'ignore pour quelles raisons ils retransmirent cette information, puisque tous ceux qui pouvaient marcher, clopiner ou être transportés se trouvaient soit dehors, soit à leur fenêtre, pour jouir du plus grand feu d'artifice gratuit de tous les temps. Quant à moi, cela me fit ressentir encore plus fortement ce que signifiait la condition de non-voyant. Je ressassais l'idée que si le traitement n'avait pas réussi, je préférais en finir plutôt que de vivre ainsi.

Tout au long de la journée, les bulletins d'informations avaient rapporté que de mystérieux éclairs de lumière verte avaient été observés dans le ciel de la Californie la nuit précédente. Bien sûr, il se passe tellement de choses en Californie, personne ne pouvait s'attendre à ce que l'on en fasse grand cas ; mais ce sujet des débris de comète fit progressivement son apparition dans les reportages suivants, et finit par s'imposer.

Des comptes rendus parvinrent de tout le Pacifique, parlant d'une nuit illuminée par des météores verts, "parfois en pluie si dense que le ciel semblait tournoyer au-dessus de nous". À la réflexion, ce fut bien ainsi que cela se passa.

Alors que la ligne nocturne se déplaçait vers l'ouest, l'éclat du spectacle ne diminua pas pour autant. Des éclairs verts occasionnels demeurèrent visibles même quand le jour fut levé. Le présentateur, relatant le phénomène lors du bulletin d'informations de dix-huit heures, assura qu'il s'agissait d'un spectacle stupéfiant que personne ne devait manquer. Il signala toutefois que le phénomène semblait interférer sérieusement avec les ondes courtes à longue distance ; les ondes moyennes, par contre, n'étaient pas affectées comme pouvait l'être, pour l'instant, la télévision. Il n'y avait pas là, vraiment, de quoi s'inquiéter. Étant donné la manière dont chacun à l'hôpital s'excitait à ce sujet, il ne semblait guère probable que quelqu'un manque le spectacle – excepté moi.

Et, comme si les commentaires de la radio ne suffisaient pas, l'infirmière qui m'apporta mon souper éprouva le besoin de tout me raconter.

— Le ciel est *entièrement* rempli d'étoiles filantes d'un vert brillant, dit-elle. Elles donnent au visage des gens un aspect macabre effrayant. *Tout le monde* est dehors à les regarder, on se croirait presque en plein jour – sauf pour la couleur. Parfois, elles sont si

brillantes que ça fait mal de les regarder. C'est un spectacle merveilleux. Ils disent qu'il n'y en a jamais eu de semblable. C'est vraiment triste que vous ne puissiez pas voir ça, non ?

— En effet, répondis-je un peu sèchement.

— Nous avons écarté les rideaux dans toutes les salles pour que chacun puisse voir. Si seulement vous n'aviez pas ces bandages, vous auriez d'ici une vue splendide.

— Oh !

— Mais ça doit être encore plus beau vu de l'extérieur. Ils disent que des milliers de gens sont rassemblés dans les parcs et dans les champs pour regarder. Et toutes les terrasses des maisons sont pleines à craquer. Tout le monde a le nez en l'air.

— Combien de temps cela va-t-il durer ? demandai-je patiemment.

— Je ne sais pas, mais ils disent que ça commence à diminuer d'intensité. De toute manière, même si l'on devait vous débarrasser de vos bandages aujourd'hui, je ne pense pas qu'ils vous laisseraient regarder. Il va falloir y aller doucement au début, et certains de ces éclairs sont très lumineux. Ils… Ooooh.

— Pourquoi "Ooooh !" ?

— Celui-là était si brillant que la pièce est devenue toute verte. Quel dommage que vous n'ayez pas pu voir ça !

— Vous m'en direz tant… Maintenant, soyez gentille, laissez-moi.

J'essayai d'écouter la radio, mais il y avait les mêmes "Ooooh !" et les mêmes "Aaaah !", accompagnés de voix distinguées qui bêtifiaient sur ce "magnifique spectacle", ce "phénomène unique"… Cela me donnait l'impression d'une fête où le monde entier était convié – le monde entier sauf moi.

Je n'avais guère d'autre choix pour me distraire : la radio de l'hôpital ne diffusait qu'un seul programme, c'était à prendre ou à laisser. Au bout d'un moment, il me sembla que le spectacle touchait à sa fin. Le présentateur pressait ceux qui ne l'avaient pas encore vu de regarder, car ils regretteraient toute leur vie de l'avoir manqué.

De toute évidence, on s'était donné le mot pour me convaincre que j'étais en train de rater *la* chose pour laquelle j'étais né. Tout cela finit par m'irriter et je coupai le son. La dernière chose que j'entendis fut que l'intensité du spectacle diminuait rapidement et que nous quitterions sans doute la zone des débris dans quelques heures.

Tout cela avait eu lieu la veille au soir, ça ne faisait aucun doute dans mon esprit. Une chose, surtout, m'en persuadait : j'aurais dû avoir beaucoup plus faim si cela s'était passé auparavant. Très bien, alors, *que* se passait-il ? L'hôpital, la ville entière, avaient-ils fait une telle fête qu'ils n'avaient pas encore récupéré ?

Sur ce, mes réflexions furent interrompues par un concert d'horloges qui, toutes, proches ou lointaines, sonnaient neuf heures.

Pour la troisième fois, je maudis les pendules. Alors que j'attendais, étendu sur mon lit, j'entendis une sorte de bourdonnement derrière la porte. Il semblait fait de gémissements, de glissements et de traînements de pieds, ponctués occasionnellement par une voix qui s'élevait dans le lointain.

Mais personne ne vint dans ma chambre.

Une fois de plus, mon imagination me ramena en arrière. Les terreurs de mon enfance s'emparaient à nouveau de moi. Je me surpris en train d'attendre que la porte invisible s'ouvre et que d'horribles choses emplissent la pièce – en fait, rien ne me prouvait que quelque chose, ou quelqu'un, ne s'y soit pas déjà introduit pour rôder furtivement autour de

moi…

Je n'étais pourtant pas enclin à ce genre de délire… C'était à cause de ces satanés bandages sur mes yeux et de ces sons qui m'étaient parvenus depuis le corridor. J'avais la frousse, je ne peux pas le nier – et, une fois qu'elle s'empare de vous, elle ne cesse de grandir… J'avais déjà dépassé le stade où l'on recouvre sa lucidité en sifflant ou en chantant.

Au moins dus-je me poser clairement la question : que craignais-je le plus ? Endommager irrémédiablement ma vue en retirant mes bandages, ou demeurer dans l'obscurité avec ma trouille qui augmentait de minute en minute ?

Si cela s'était produit un ou deux jours plus tôt, je ne sais pas ce que j'aurais fait – très certainement la même chose, en définitive – mais, dans les circonstances actuelles, je pouvais au moins me dire : *Eh bien, vas-y, un peu de bon sens. Après tout, c'est aujourd'hui qu'on devait t'enlever tes pansements. Prends le risque !*

Il y a une chose à mettre à mon crédit : j'avais gardé assez de self-control pour ne pas les arracher brutalement. J'eus le bon sens de descendre du lit et de baisser le store avant de commencer à dégrafer les épingles.

Une fois les bandes déroulées, je me rendis compte que je pouvais voir dans la pénombre. Je n'avais encore jamais éprouvé un tel soulagement. Néanmoins, la première chose que je fis après m'être assuré qu'il n'y avait aucune créature malfaisante dissimulée sous le lit ou ailleurs, fut de coincer la poignée de la porte avec le dossier d'une chaise. Je pus alors commencer à me ressaisir. Je me contraignis une heure entière à habituer ma vue à la lumière du jour. Enfin, j'eus la certitude que grâce à des premiers soins rapides et à un suivi médical de qualité, ma vue était aussi bonne qu'auparavant.

Mais personne ne venait.

Sur le plateau inférieur de la table de nuit, je découvris une paire de lunettes noires placées là avec prévenance dans l'éventualité où j'en aurais besoin. Je les mis prudemment avant de m'approcher de la fenêtre. Comme la partie inférieure ne pouvait s'ouvrir, le champ de vision était restreint. Louchant vers le bas et sur les côtés, je pus apercevoir au bout de la rue une ou deux personnes qui semblaient errer d'une manière étrange, sans but. Mais la chose qui me frappa le plus fut la définition aiguë et claire de chaque chose – jusqu'aux toits des maisons au-delà de l'immeuble d'en face. C'est alors que je remarquai qu'aucune cheminée, grande ou petite, ne fumait.

Je trouvai mes vêtements soigneusement suspendus dans un placard. Je me sentis un peu plus normal une fois habillé. Il y avait encore quelques cigarettes dans mon étui. J'en allumai une et commençai à changer d'état d'esprit. Si tout ce qui m'entourait demeurait indéniablement étrange, je ne comprenais plus pourquoi j'avais frôlé à ce point la panique.

Il n'est pas facile de se remettre dans les circonstances d'alors. Il nous faut être plus autonomes maintenant. Il y avait alors tant de routine, les choses étaient tellement interconnectées. Chacun de nous tenait si fermement à sa petite place qu'il était facile de considérer nos habitudes et nos coutumes pour des lois naturelles – ce qui rendait d'autant plus troublant le moindre bouleversement de cette routine.

Quand on a passé presque la moitié d'une vie à concevoir l'ordre d'une certaine manière, parvenir à se réorienter ne prend pas cinq misérables minutes. Car, à la réflexion, la somme de ce que nous ignorons et ne nous soucions pas de connaître à propos de notre quotidien n'est pas seulement étonnante, elle est aussi, d'une certaine manière, un peu choquante. Je ne savais pratiquement rien, par exemple, de choses aussi ordinaires que la façon dont la

nourriture arrivait dans mon assiette, d'où venait l'eau que je buvais, la manière dont les vêtements que je portais avaient été tissés et confectionnés, la façon dont les égouts garantissent la salubrité des villes. Notre vie était devenue une affaire de spécialistes qui accomplissaient leur travail avec plus ou moins d'efficacité, en espérant des autres qu'ils feraient de même. Cela rendait d'autant plus incroyable, à mon sens, la désorganisation complète qui avait frappé l'hôpital. Quelqu'un, quelque part, j'en étais sûr, devait avoir la situation en main – malheureusement, ce quelqu'un avait oublié l'existence de la chambre 48.

Néanmoins, quand je revins à la porte et scrutai le corridor, je dus me rendre à l'évidence : quoi qu'il fût advenu, cela n'affectait pas seulement l'unique occupant de la chambre 48.

Il n'y avait personne en vue ; mais, au loin, je pouvais entendre un murmure de voix. Il y avait également un bruit de pas traînants et, occasionnellement, une voix forte dont l'écho caverneux se répercutait dans le corridor. Mais cela ne ressemblait en rien au vacarme que j'avais entendu plus tôt. Cette fois, je ne criai pas. Je m'engageai avec prudence dans le corridor – pourquoi avec prudence ? Je l'ignore. Quelque chose m'y incitait.

Il était difficile, dans ce bâtiment réfléchissant les sons, de dire d'où ceux-ci provenaient. Le corridor s'achevait à une extrémité sur une porte-fenêtre voilée qui laissait deviner au-delà l'ombre d'un balcon, aussi pris-je l'autre direction. Tournant à un angle, je me retrouvai hors de l'aile des chambres individuelles, dans un corridor plus large.

Ce corridor finissait sur la double porte d'une salle commune. Les panneaux en verre dépoli comportaient des ovales en verre transparent à hauteur du visage.

J'ouvris la porte. Il faisait très sombre là-dedans. Les rideaux avaient évidemment été tirés après la fin du spectacle de la nuit précédente, et ils l'étaient toujours.

— Ma sœur ? appelai-je.

— L'est pas là, répondit une voix masculine. Et le pire, c'est qu'elle est plus là depuis un sacré bout d'temps. Vous pourriez pas tirer ces foutus rideaux, mon pote, qu'on y voie un peu plus clair ? J'sais pas ce qui s'passe dans c'foutu endroit, ce matin.

— D'accord.

Même si tout l'hôpital était désorganisé, rien ne justifiait que les malheureux patients demeurent dans l'obscurité.

J'écartai les rideaux de la fenêtre la plus proche et laissai entrer les rayons d'un brillant soleil. C'était une salle de chirurgie contenant une vingtaine de lits, tous occupés ; la plupart par des blessés dont les jambes avaient, de toute évidence, été amputées.

— Arrêtez de vous foutre de nous, mon pote, et tirez les rideaux, dit la même voix.

Je me tournai et regardai l'homme qui avait parlé. C'était un petit bonhomme corpulent, avec une peau tannée. Il était assis dans son lit et regardait dans ma direction – et dans celle de la lumière. Ses yeux semblaient fixés sur les miens, tout comme ceux de son voisin, et comme ceux du suivant…

Je les dévisageai un long moment. Je mis du temps à comprendre. Puis :

— Je… ils… on dirait qu'ils sont coincés. Je vais aller chercher quelqu'un pour arranger ça.

Et je m'enfuis de la pièce.

Je me remis à trembler. Décidément, j'avais grand besoin d'un verre. Tout commençait à devenir clair ; il m'était difficile de croire que *tous* les hommes dans la salle pouvaient être aveugles, et pourtant…

L'ascenseur ne fonctionnait pas, aussi pris-je l'escalier. À l'étage inférieur, je parvins à me

ressaisir, tirant de moi assez de courage pour regarder dans une autre salle. Là, tous les lits étaient défaits. Je pensai tout d'abord que l'endroit était vide ; il ne l'était pas – pas tout à fait. Deux hommes en vêtements de nuit gisaient sur le sol. L'un d'eux baignait dans son sang, qui provenait d'une incision non cicatrisée ; l'autre donnait l'impression d'avoir été saisi par une congestion. Ils étaient tous les deux morts. Les autres étaient partis.

Descendant à nouveau l'escalier, je compris que la plupart des voix que j'avais entendues tout ce*temps en arrière-plan venaient d'en bas. Elles se faisaient plus fortes et plus proches désormais. J'hésitai un instant, mais que pouvais-je faire sinon continuer à descendre ?

Sur le palier suivant, je faillis buter contre un homme qui gisait dans l'ombre en travers du chemin. Au pied de l'escalier était allongé le corps d'un autre homme qui, de toute évidence, avait trébuché sur le premier et s'était fracassé le crâne contre les marches de pierre.

Enfin, j'atteignis le dernier tournant, m'immobilisai et scrutai le hall principal. Apparemment, tous ceux qui, dans l'hôpital, étaient capables de se déplacer l'avaient fait de manière instinctive avec l'idée, soit de trouver de l'aide, soit de sortir. Peut-être certains avaient-ils pu quitter l'établissement. Une des portes de l'entrée principale était grande ouverte, mais la majorité d'entre eux était incapable de la trouver. Il y avait là toute une foule d'hommes et de femmes enchevêtrés, la plupart en vêtements de nuit d'hôpital, s'écrasant les uns contre les autres. Le mouvement pressait ceux qui se trouvaient en périphérie contre les angles en marbre des projections ornementales. Quelques-uns étaient littéralement étouffés contre les murs. Ici et là, l'un d'entre eux tentait de s'échapper. Si la pression de la foule le faisait tomber, il n'avait guère de chances de pouvoir se relever.

L'endroit ressemblait… eh bien, peut-être avez-vous déjà vu quelques dessins de Doré représentant des pécheurs en enfer. Mais Doré ne pouvait inclure les sons : les sanglots, les murmures de lamentation, ponctués parfois par un cri désespéré.

Je ne pus supporter cette vision qu'une minute ou deux. Je fis marche arrière et dévalai les marches.

Le sentiment que j'aurais dû faire quelque chose me taraudait. Les conduire vers la rue, peut-être, ou au moins mettre fin à ce lent et épouvantable broiement. Mais un regard m'avait suffi pour comprendre que je ne pouvais espérer me frayer un chemin vers la porte et les guider. Et même si je réussissais à les emmener à l'extérieur, que se passerait-il alors ?

Je m'assis un instant sur une marche, la tête entre les mains, afin de récupérer. Ce mélange de sons terrifiants vibrait sans cesse dans mes oreilles. Puis je finis par trouver un escalier de service étroit, qui me conduisit à une porte arrière s'ouvrant sur une cour.

Je ne raconte peut-être pas très bien cette partie de l'histoire. Tout était si choquant, si inattendu que, durant un moment, j'ai délibérément essayé de ne pas m'en rappeler les détails. J'avais l'impression de vivre un cauchemar que je cherchais en vain à faire disparaître en me réveillant. Alors que je prenais pied dans la cour, je refusais encore à moitié de croire ce que j'avais vu.

Je n'étais certain que d'une chose : réalité ou cauchemar, j'avais besoin d'un verre comme jamais auparavant.

Il n'y avait personne en vue dans la petite rue au-delà de la porte de la cour, mais, presque en face, se trouvait un bar. Aujourd'hui encore, je puis m'en rappeler le nom : *Les Bras d'Alamein*. Il y avait, sur le panonceau suspendu à un support métallique, un portrait censé ressembler au vicomte Montgomery et, derrière, une des portes du bar était restée ouverte.

Je m'y dirigeai.

Le fait de pénétrer dans un lieu public me redonna une réconfortante sensation de normalité. Il était aussi commun et familier que des douzaines d'autres.

La partie dans laquelle j'entrai était vide, mais il se passait certainement quelque chose dans la salle proprement dite, après l'angle du comptoir. Quelqu'un y respirait lourdement. Un bouchon quitta sa bouteille avec un bruit sourd. Une pause. Puis une voix dit :

— Du gin ! Pouah ! Au diable, le gin !

Suivit un bruit de verre brisé. La voix émit un gloussement d'ivrogne.

— En plein dans la glace ! À quoi servent les glaces, maintenant, de toute façon ?

Un autre bouchon sauta.

— Encore ce damné gin ! se plaignit la voix, d'un ton irrité. *Au diable* le gin !

Cette fois, la bouteille heurta quelque chose de mou, tomba avec un bruit sourd sur le sol et y demeura, vidant son contenu en glougloutant.

— Hé ! appelai-je. Je voudrais un verre.

Il y eut un silence. Puis :

— Qui êtes-vous ?

— Je viens de l'hôpital. Je voudrais un verre.

— J'me rappelle pas votre voix. Est-ce que vous y voyez ?

— Oui.

— Alors pour l'amour de Dieu, passez derrière le bar, toubib, et trouvez-moi une bouteille de whisky.

— Je suis assez docteur pour cela.

Je passai par-dessus le comptoir. Un homme bedonnant à la face rougeaude, avec une moustache grisonnante, se trouvait là, vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise sans col. Il était visiblement ivre. Il semblait hésiter entre déboucher la bouteille qu'il tenait à la main et s'en servir comme d'une arme.

— Si vous êtes pas docteur, alors, qu'est-ce que vous êtes ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

— J'étais un patient… mais j'ai besoin d'un verre autant que n'importe quel docteur. Au demeurant, c'est encore une bouteille de gin que vous tenez.

— Oh ! Foutu gin ! dit-il, et il jeta la bouteille.

Elle traversa la fenêtre avec un vif fracas.

— Donnez-moi ce tire-bouchon, lui dis-je.

Je pris une bouteille de whisky sur une étagère, la débouchai et la lui tendis avec un verre. De mon côté, je bus un brandy sec avec très peu de soda, puis un autre. Le tremblement de ma main s'atténua enfin.

Je regardai mon compagnon. Il buvait son whisky sec, directement à la bouteille.

— Vous allez vous saouler.

Il s'arrêta de boire et tourna la tête vers moi. J'aurais juré que ses yeux me voyaient réellement.

— Me saouler ? Bon Dieu, mais je suis déjà bourré ! dit-il avec mépris.

La remarque, si visiblement exacte, se passait de commentaire. Il rumina durant un moment avant d'annoncer :

— Et je vais me saouler encore plus. Et encore. Et encore. (Il se pencha vers moi.) Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Je suis aveugle. Aveugle – comme une chauve-souris. *Tout le*

monde est aveugle comme une chauve-souris. Sauf vous. Pourquoi vous êtes pas aveugle comme une chauve-souris ?

— Je ne sais pas.

— C'est cette foutue comète ! C'est elle qu'a provoqué ça. Et pis les éclairs verts. Maint'nant tout le monde est aveugle comme une chauve-souris. V's avez pas vu ces foutu éclairs verts ?

— Non.

— Et voilà. C'est bien la preuve. Vous les avez pas vus, et vous êtes pas aveugle. Tous les autres les ont vus (il agita une main expressive) et y sont tous devenus des chauves-souris aveugles. Putain de comète, je vous dis.

Je me servis un troisième brandy, en me demandant si je pouvais tirer quelque chose dans ce qu'il disait.

— *Tout le monde* est aveugle ? répétai-je.

— Ouais. Tout l'monde. Probablement le monde entier – sauf vous, ajouta-t-il, après réflexion.

— Comment le savez-vous ? demandai-je.

— Facile. Écoutez.

Nous nous tenions côte à côte, accoudés au comptoir du bar miteux, il n'y avait rien à entendre – rien sinon le bruissement d'un vieux journal que le vent poussait le long de la rue vide. Ces lieux n'avaient pas connu une telle tranquillité depuis mille ans au moins.

— Vous voyez c'que j'veux dire ? dit l'homme. Ça saute aux yeux.

— Oui, dis-je lentement. Je vois ce que vous voulez dire.

Il était temps de m'en aller. Où, je n'en avais pas la moindre idée. Mais je devais en découvrir plus sur ce qui était en train d'arriver.

— Vous êtes le patron ? demandai-je.

— Et si je l'étais ? répondit-il sur la défensive.

— Je demande cela simplement parce que je voudrais payer les trois brandies que j'ai bus.

— Oh… Laissez tomber.

— Mais…

— Je vous dis de laisser tomber. V'savez pourquoi ? Parce que qu'est-ce que ça peut foutre, l'argent, à un homme mort ? C'est c'que j'suis – ou presque. Juste quelques verres de plus.

Il donnait l'impression d'être un spécimen très robuste pour son âge, et je le lui dis.

— À quoi ça sert de vivre comme une chauve-souris ? dit-il d'un ton agressif. C'est c'que disait ma femme. Et elle avait raison. Elle avait juste plus de cran que moi. Quand elle a découvert que les gosses étaient aveugles eux aussi, qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle les a pris dans notre lit avec elle après avoir ouvert les robinets du gaz. Oui, c'est c'qu'elle a fait. Moi, j'ai pas eu le cran de plonger avec eux. Elle a du courage, ma femme, bien plus que moi. Mais j'en aurai bientôt assez. Je remonte à l'appartement dès que j'ai mon compte.

Qu'y avait-il à dire ? Ce que j'aurais pu lui répondre n'aurait servi à rien, sinon à lui faire perdre son calme. À la fin, il tâtonna pour trouver le chemin de l'escalier et disparut, bouteille à la main. Je n'essayai pas de l'arrêter, ni de le suivre. Je me contentai de le regarder monter. Puis j'avalai ce qui restait de mon brandy et sortis dans la rue silencieuse.

L'ARRIVÉE DES TRIFFIDES

Ceci est un document personnel. Ce qui implique qu'il contient nombre de notions à jamais disparues. Mais je ne puis dire ce que j'ai à dire qu'en me servant des mots que nous utilisions pour ces choses du passé. Cependant, ne serait-ce que pour rendre le cadre de ce récit intelligible, je crois qu'il me faudra revenir bien plus en arrière qu'au point où j'ai commencé.

Je m'appelle William Masen. Quand j'étais enfant, nous vivions, mon père, ma mère et moi, dans la banlieue sud de Londres. Nous avions une petite maison que mon père entretenait en se rendant consciencieusement chaque jour à son bureau du ministère des Finances, avec un petit jardin où il travaillait plutôt dur pendant l'été. Il était impossible de nous distinguer des dix ou douze millions de personnes qui vivaient à Londres et dans ses environs à cette époque.

Mon père appartenait à cette catégorie d'hommes capables d'additionner une colonne de chiffres – même avec le ridicule système monétaire alors en usage – d'un simple coup d'œil. Aussi était-il naturel pour lui de penser que je deviendrais comptable. Malheureusement, mon incapacité à obtenir avec la même colonne de chiffres deux fois de suite le même résultat fit de moi un mystère autant qu'une source de déception à ses yeux. C'était ainsi. Et toute la succession d'enseignants qui tentèrent de me faire comprendre que les réponses mathématiques trouvaient leur source dans la logique, et non dans quelque forme d'inspiration ésotérique, furent contraints d'abandonner, persuadés que je n'étais pas fait pour les chiffres. Mon père lisait mes carnets scolaires avec un air sombre qu'à d'autres égards ils ne justifiaient pas. Je pense que son esprit travaillait de la manière suivante : pas fait pour les chiffres = pas fait pour la finance = pas d'argent.

— Je me demande vraiment ce que nous allons faire de toi, disait-il. Qu'est-ce que tu *veux* faire de ta vie ?

Jusqu'à ce que j'atteigne treize ou quatorze ans, je ne pus que secouer la tête, conscient de mes insuffisances, et admettant que je n'en savais rien.

Ce fut l'apparition des triffides qui, en fin de compte, décida pour nous. En fait, ils firent beaucoup plus que cela pour moi. Ils me fournirent un travail qui m'entretint confortablement. Et, à plusieurs occasions, ils faillirent prendre ma vie. Je dois cependant admettre qu'ils la sauvèrent également : ce fut la piqûre d'un triffide qui m'envoya à l'hôpital au moment critique des "débris de la comète".

On trouve dans les livres quantité de spéculations confuses sur la soudaine apparition des triffides. Des absurdités, la plupart du temps. Bien sûr, ils ne sont pas le produit d'une génération spontanée, comme beaucoup d'esprits simples ont pu le croire. Et la théorie selon laquelle il s'agissait d'une sorte de préambule à une punition céleste – présage de quelque chose de plus terrible encore si le monde ne s'amendait pas – n'était pas plus sérieuse. Pas davantage que celle imaginant des semences flottant jusqu'à nous à travers l'espace comme des spécimens d'épouvantables formes de vie provenant de mondes moins favorisés que le nôtre – au moins dois-je me satisfaire qu'ils ne le furent point.

J'en ai appris davantage sur eux que la majorité des gens par mon travail, tout simplement. La société pour laquelle je travaillais était liée de manière étroite, sinon de bonne grâce, à leur apparition. Néanmoins, leur véritable origine demeure obscure.

Personnellement, je crois – pour ce que cela vaut – qu'ils sont le résultat d'ingénieuses manipulations génétiques, très probablement accidentelles. S'ils s'étaient développés ailleurs que dans la région où ils étaient apparus, nous posséderions certainement une riche documentation sur leur ascendance. En l'état, aucune déclaration pouvant faire autorité ne fut jamais publiée par ceux qui étaient les mieux placés pour savoir. La raison de ce silence s'explique sans aucun doute par les curieuses conditions politiques qui prévalaient alors.

Le monde dans lequel nous vivions à l'époque était vaste et, dans sa grande majorité, ouvert à quiconque avec un minimum de difficultés. Les routes, les voies ferrées et les lignes maritimes s'y entrelaçaient, prêtes à vous transporter sur des milliers de milles dans le plus grand confort et en toute sécurité. Si nous voulions voyager encore plus rapidement, et si nos moyens nous le permettaient, nous empruntions l'avion. Il était alors parfaitement inutile de s'armer ou de prendre la moindre précaution. Vous pouviez aller là où vous vouliez, comme vous le désiriez, sans que rien n'y fasse obstacle – sinon un tas de formalités et de règlements. Un monde aussi domestiqué paraît maintenant utopique. Il en était ainsi sur les cinq-sixièmes du globe – le sixième qui restait étant, je le répète, quelque chose de différent.

Il doit être difficile, pour les jeunes qui ne l'ont jamais connu, d'imaginer un tel monde. Peut-être cela leur évoque-t-il une sorte d'âge d'or – bien que ceux qui l'ont vécu ne seraient peut-être pas de cet avis. Ou peut-être pensent-ils qu'une Terre ordonnée et presque entièrement cultivée pouvait sembler monotone, mais ce n'était pas le cas. L'endroit était plutôt excitant – pour un biologiste, en tout cas. Chaque année, nous repoussions un peu plus les limites septentrionales des plantations alimentaires. De nouvelles récoltes poussaient sans cesse dans des champs qui n'avaient jamais été que toundras ou terres stériles. À chaque saison, des étendues désertiques, vieilles ou récentes, étaient défrichées et rendues propres à la culture de l'herbe ou des céréales. Car la nourriture était alors notre plus pressant problème, et le progrès des systèmes de régénération des sols, tout comme l'avancée des lignes de culture sur les cartes, étaient suivis avec presque autant d'attention que les fronts de bataille une génération auparavant.

Passer des épées aux socs de charrues constituait sans aucun doute une amélioration sociale, mais c'était se bercer d'optimisme que de relier cela à une éventuelle modification des dispositions humaines. Celles-ci demeuraient sensiblement les mêmes qu'auparavant – quatre-vingt-quinze pour cent des humains désiraient vivre en paix, tandis que les cinq pour cent restants évaluaient leurs chances s'ils se risquaient à lancer quelque grandiose projet. C'était surtout parce personne ne paraissait en avoir de trop bonnes qu'un calme relatif régnait.

En attendant, avec quelque vingt-cinq millions de nouvelles bouches à nourrir chaque année, le problème de l'approvisionnement empirait sans cesse. Et, après des années de propagande sans effet, il avait fallu deux années successives de récoltes catastrophiques pour que les gens prennent conscience de l'urgence de le résoudre.

Le facteur qui amena les cinq pour cent militants à cesser quelque temps de fomenter la discorde fut l'avènement des satellites. La recherche soutenue dans le domaine spatial avait au moins réussi à atteindre l'un de ses objectifs. Il était possible de lancer un engin assez haut pour qu'il demeure en orbite autour de la Terre. Il continuait alors à tourner comme une petite lune, assoupi et inoffensif… jusqu'à ce qu'une simple pression sur un bouton lui donne l'impulsion pour retomber – avec des effets dévastateurs.

Grand fut l'intérêt du public à l'annonce qu'une nation venait de réussir à placer de

manière satisfaisante un satellite armé sur orbite ; plus vif encore fut celui ressenti lorsqu'on apprit que d'autres pays, qui pourtant avaient obtenu un succès similaire, s'étaient abstenus de faire la moindre annonce. Il n'était nullement plaisant de réaliser qu'il y avait un nombre inconnu de menaces juste au-dessus de votre tête, tournant en rond encore et encore, sans bruit, jusqu'à ce que quelqu'un fasse en sorte de les faire tomber – ce contre quoi on ne pouvait rien faire. Pourtant, la vie devait continuer ; la nouveauté est une chose à la durée de vie merveilleusement courte. On s'y habitue forcément. Il y eut des torrents de protestations paniquées quand commencèrent à circuler des rapports laissant entendre que, outre les satellites à tête atomique, d'autres portaient des germes de maladies des récoltes et du bétail, des poussières radioactives, des infections et des virus déjà connus ou tout récemment conçus en laboratoire. Il est difficile d'affirmer que de telles armes difficilement contrôlables furent vraiment placées en orbite. Mais les limites de la folie elle-même – particulièrement de la folie née de la peur – ne sont pas faciles à définir. Un organisme virulent, assez instable pour devenir inoffensif en l'espace de quelques jours (et qui dit qu'un tel organisme ne puisse être créé ?) est susceptible de jouer un rôle stratégique si on le fait tomber sur un endroit approprié.

De toute façon, le gouvernement des États-Unis prit ces insinuations suffisamment au sérieux pour affirmer avec force qu'il ne contrôlait aucun satellite susceptible de lancer une attaque biologique directement contre des êtres humains. Une ou deux nations mineures, que personne d'ailleurs ne suspectait de contrôler le moindre satellite, se hâtèrent de faire des déclarations similaires. D'autres puissances, majeures, se gardèrent de toute déclaration. Face à cette réticence inquiétante, le public commença à se demander pourquoi les États-Unis avaient négligé de se préparer à une forme de guerre que d'autres étaient prêts à mener. Et d'ailleurs, que signifiait ce "directement" ? Parvenues à ce point, toutes les parties concernées renoncèrent tacitement à nier ou confirmer quoi que ce soit au sujet des satellites, et on redoubla d'efforts pour détourner l'attention du public vers un sujet non moins important, mais beaucoup moins acrimonieux : la pénurie de nourriture.

Les lois de l'offre et de la demande auraient dû inciter les plus entreprenants à organiser des monopoles de denrées, mais le monde entier était devenu hostile aux monopoles déclarés. Le système des compagnies entrelacées travaillait pourtant main dans la main, malgré les lois anti-trust. Le public entendait rarement parler des petits accrocs à l'intérieur de la trame globale, qui parfois devaient être réparés. La plupart des gens ignorait par exemple jusqu'à l'existence d'Umberto Christoforo Palanguez. Je n'entendis moi-même parler de lui que des années plus tard, dans le cadre de mon travail.

Umberto était d'ascendance latine, et pilote de profession. Sa première apparition, dans le rôle du bâton dans les roues bien graissées du marché des huiles comestibles, eut lieu le jour où il pénétra dans les bureaux de la Compagnie Arctique et Européenne des Huiles de Pêche, et présenta une bouteille contenant une huile d'un rose pâle qui, pensait-il, intéresserait la Compagnie.

L'Arctique et Européenne fit analyser l'échantillon. La première chose qu'ils découvrirent fut qu'il ne s'agissait pas d'huile de poisson. C'était un produit végétal, mais ils ne pouvaient en identifier l'origine.

La seconde révélation fut qu'en comparaison, leurs meilleures huiles ressemblaient à de la graisse de moteur.

Inquiet quant aux effets que cette huile extraordinaire pourraient avoir sur leurs affaires,

l'Arctique et Européenne convoqua Umberto et le soumit à un véritable interrogatoire. Il n'était guère coopératif. Il leur dit seulement que l'huile venait de Russie (qui se cachait toujours derrière un rideau de soupçons et de secrets) et qu'en échange d'une petite fortune, il tenterait de leur ramener des graines. L'accord fut conclu, et Umberto disparut.

Les dirigeants de l'Arctique et Européenne n'avaient tout d'abord pas fait le lien entre l'apparition des triffides et Umberto et, pendant plusieurs années, ils demandèrent à la police de différents pays de continuer à garder un œil sur lui. Ce ne fut que lorsque leurs investisseurs fournirent un échantillon d'huile triffide à leur inspection qu'ils réalisèrent qu'il correspondait en tout point à celui qu'Umberto leur avait apporté, et ils comprirent du même coup que c'étaient des semences de triffides qu'il était parvenu à leur procurer.

Ce qui arriva ensuite à Umberto lui-même ne sera jamais parfaitement connu. D'après moi, des avions russes ont dû attaquer son appareil au-dessus de l'océan Pacifique, quelque part dans les hauteurs de la stratosphère. Peut-être d'ailleurs ne s'en rendit-il compte que lorsque les obus des chasseurs russes ont commencé à déchiqueter sa carlingue.

Peut-être l'avion d'Umberto explosa-t-il, peut-être tomba-t-il simplement en morceaux. Quoi qu'il en soit, quand les fragments entreprirent leur longue, longue chute vers la mer, je suis sûr qu'ils laissèrent derrière eux quelque chose ressemblant à première vue à une vapeur blanche.

Ce n'était pas de la vapeur. C'était un nuage de semences flottant, infiniment légères, dans l'air raréfié. Des millions de semences impalpables de triffides, fils de la Vierge en suspension, libres maintenant de voleter là où les vents du monde les conduiraient…

Il se passa des semaines, des mois peut-être, avant qu'elles atteignent le sol, la plupart à des milliers de milles de leur point de départ.

Tout cela n'est, je le répète, que conjecture de ma part. Mais je ne vois pas d'autre manière d'expliquer comment cette plante, dont l'existence devait rester secrète, fut découverte simultanément dans presque toutes les parties du monde.

Ma première rencontre avec un triffide eut lieu très tôt. Il se trouvait que nous avions l'un des premiers spécimens des environs qui poussait dans notre jardin. La plante était déjà fort bien développée le jour où l'un d'entre nous la remarqua ; elle avait pris racine accidentellement, comme d'autres herbes parasites, derrière une courte haie qui dissimulait le tas d'ordures. Là-bas, dans cet endroit éloigné de tout passage, elle ne pouvait faire de mal à personne. Aussi, quand nous la découvrîmes plus tard, nous nous étions contentés de lui jeter un coup d'œil distrait pour l'oublier aussitôt.

Mais un triffide a des traits distinctifs, et notre curiosité à son égard ne fit qu'augmenter au fil du temps. Pas outre mesure, car il *y* a toujours des choses peu familières qui s'arrangent pour pousser dans les coins négligés d'un jardin, mais assez pour remarquer que la plante commençait à prendre un aspect pour le moins étrange.

De nos jours, alors que nous ne savons maintenant que trop bien à quoi ressemble un triffide, il est difficile de se rappeler à quel point les premiers nous parurent bizarres et, d'une certaine manière, *étrangers*. Personne, autant que je sache, ne ressentit une quelconque appréhension, ou de la crainte, à leur égard. J'imagine que la plupart des gens pensaient d'eux – pour autant qu'ils *y* pensaient – la même chose que mon père.

J'ai dans ma mémoire l'image de mon père en train d'examiner le nôtre d'un air intrigué, à un moment où la plante devait être âgée d'environ un an. Dans presque chaque détail, elle était le modèle réduit de moitié d'un triffide arrivé à maturité ; seulement, elle n'avait pas

encore de nom, et personne n'en avait encore jamais vu à l'état adulte. Mon père était penché sur elle, tâtant sa tige, la scrutant à travers ses lunettes à monture de corne, et soufflant doucement à travers sa moustache rousse comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il réfléchissait. Il inspectait la tige droite et le fût de bois d'où elle naissait. Il s'intéressa de plus près aux trois petites branches nues qui naissaient de cette tige. Il aplatit, entre son pouce et son index, de courtes feuilles vertes dont la consistance évoquait le cuir, comme si cette texture pouvait lui révéler quelque chose. Puis il scruta la formation curieuse, pareille à un entonnoir, qui se trouvait au sommet de la tige, soufflant toujours d'un air pensif à travers sa moustache, mais sans parvenir à la moindre conclusion. Je me rappelle la première fois où il me souleva pour me permettre de regarder, dans cette coupe conique, la spire qui était enroulée à l'intérieur. Cela ressemblait à une feuille de fougère étroitement enroulée, émergeant de quelques centimètres d'une pâte qui remplissait à demi la coupe. Je n'y touchai pas, mais je compris que cette substance devait être visqueuse, car des mouches et d'autre petits insectes y étaient pris au piège.

Plus d'une fois, mon père marmonna que c'était tout à fait étrange et qu'un de ces jours, il essaierait de découvrir de quoi il s'agissait. Je ne pense pas qu'il en ait jamais fait l'effort – de toute manière, à cette époque il n'aurait pas appris grand-chose, même s'il avait essayé.

La chose mesurait alors environ quatre pieds de haut. Il devait y en avoir des quantités dans les environs, poussant en toute tranquillité sans que personne ne s'y intéresse vraiment – du moins à première vue, car les experts en botanique et en biologie s'excitaient à leur sujet sans qu'aucun écho de cet intérêt ne filtre jusqu'au public. Et, ainsi, celle de notre jardin continua de croître rapidement, comme des milliers d'autres partout dans le monde.

Ce fut peu de temps après que la première abandonna ses racines et se mit à marcher.

Cet exploit invraisemblable devait sans doute être connu depuis quelque temps en Russie, où l'information était probablement classée comme un secret d'État, mais, pour autant que je puisse le confirmer, sa première manifestation dans le monde extérieur eut lieu en Indochine – ce qui signifiait qu'en pratique, personne n'y fit attention. L'Indochine faisait partie de ces quelques régions du monde d'où l'on s'attendait à voir surgir de telles histoires curieuses et improbables – le genre de choses qu'un rédacteur en chef pourrait être amené à utiliser si les nouvelles se faisaient rares et qu'une touche d'Orient mystérieux permettait de donner un peu de vie à un papier. Mais en aucun cas un spécimen indochinois ne pouvait tenir un rôle majeur… En quelques semaines, en provenance de Sumatra, de Bornéo, du Congo belge, de Colombie, du Brésil et d'autres pays voisins de l'équateur, on vit se multiplier les rumeurs concernant des plantes capables de marcher.

Cette fois, on ne manqua pas d'en parler dans les journaux. Mais l'histoire fut relatée avec cette touche de frivolité prudemment défensive que la presse employait d'ordinaire pour se couvrir lorsqu'elle évoquait des sujets tels que les serpents de mer, les soucoupes volantes, la transmission de pensées et d'autres phénomènes anormaux ; cela empêcha quiconque de se rendre compte que ces plantes accomplies ressemblaient en tout point à la mauvaise herbe inoffensive qui poussait près de leur tas d'ordures. Jusqu'à ce que les premières photographies apparaissent, nul ne réalisa que les autres étaient identiques, exception faite de leur taille.

Les hommes chargés des films d'actualité furent rapidement à côté de la plaque. Peut-être avaient-ils en leur possession d'intéressantes images provenant d'improbables endroits perdus, mais une règle courante dans la profession veut que plus de quelques secondes

consacrées à un sujet d'actualité – hormis les matches de boxe – paralysent l'audience d'ennui. Par conséquent, ma première expérience audiovisuelle d'un phénomène qui devait jouer un si grand rôle dans mon avenir, comme dans celui de tant d'autres personnes, s'intercala entre une compétition de danse à Honolulu et le baptême d'un navire de guerre par la Reine. (Non, ceci n'est pas un anachronisme. Ils continuaient à en construire : les amiraux doivent bien vivre !) Il me fut permis de voir quelques triffides se balancer sur l'écran, accompagnés du genre de commentaire que l'on suppose correspondre au niveau intellectuel des habitués des salles de cinéma :

Et maintenant, chers spectateurs, voici quelques images de ce que notre cameraman a pu filmer en Équateur. Des plantes en vacances !

Bien sûr, vous avez déjà vu cela, après une soirée un peu trop arrosée. Mais là-bas, dans ce pays ensoleillé, on peut voir ce spectacle n'importe quand sans la moindre gueule de bois ! Des plantes monstrueuses en train de marcher ! Vous savez quoi, ça me donne une idée ! Peut-être qu'en éduquant nos pommes de terre, on pourrait les habituer à aller toutes seules dans la marmite. Qu'en pensez-vous, mesdames ?

Durant le peu de temps que se poursuivit la scène, je regardai l'écran, fasciné. C'était notre mystérieuse plante, celle qui poussait derrière le tas d'ordures, mais haute de plus de sept pieds – et elle "marchait" !

Le tronc, que je voyais alors pour la première fois, était hérissé de petites radicelles pareilles à des cheveux. Il était presque sphérique et comportait trois saillies minces et épointées qui naissaient de sa partie inférieure. Elles supportaient le corps principal, qui s'élevait jusqu'à environ un pied du sol.

Quand cette chose "marchait", elle se déplaçait comme un homme qui marche avec des béquilles. Deux des "jambes" glissaient vers Pavant, puis la chose tout entière cahotait tandis que la jambe arrière se rapprochait des deux autres ; après quoi les deux jambes antérieures glissaient à nouveau, et ainsi de suite. À chaque "pas", le long tronc oscillait violemment d'avant en arrière, dans un mouvement qui vous donnait le mal de mer. Comme méthode de déplacement, cela semblait à la fois ardu, lourd et disgracieux – évoquant de jeunes éléphants en train de jouer. On sentait que si la chose devait se déplacer longtemps de cette manière, elle perdrait toutes ses feuilles – à moins qu'elle ne casse sa tige avant. Néanmoins, malgré son aspect disgracieux, elle se déplaçait à une vitesse sensiblement égale à celle d'un être humain.

Ce fut tout ce que j'eus le temps de voir avant que la cérémonie de baptême du navire de guerre ne débute. Pas grand-chose, mais bien assez pour éveiller des velléités d'investigation dans l'esprit d'un enfant. Car si cette chose, en Équateur, pouvait faire un truc pareil, pourquoi celle qui poussait dans notre jardin n'en aurait-elle pas fait autant ? Bien sûr, elle était beaucoup plus petite, mais elle *semblait* pareille…

Dix minutes environ après être rentré à la maison, je creusais autour de notre triffide, écartant soigneusement la terre afin de l'encourager à "marcher".

Malheureusement, il y avait une caractéristique de cette plante marchante que les journalistes n'avaient pas expérimentée, à moins qu'ils aient eu quelque raison de ne pas la révéler. Il n'y eut pas non plus d'avertissement. Je bêchais, attentif à creuser le sol sans abîmer la plante, quand, venant de nulle part, quelque chose m'assena un coup terrible, me faisant perdre connaissance…

Je repris conscience dans mon lit, avec ma mère, mon père et le docteur qui me

regardaient avec anxiété. Ma tête me donnait l'impression d'avoir été ouverte, mon corps n'était que douleur et, comme je le découvris plus tard, un des côtés de mon visage était orné d'une meurtrissure rougeâtre. Les questions insistantes qu'on me posa demeurèrent parfaitement inutiles : je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'avait frappé. Et je n'appris que bien plus tard que j'avais été l'une des premières personnes en Angleterre à être piquées par un triffide et à s'en sortir. Le triffide de notre jardin n'était bien entendu pas mûr. Mais, avant que je sois remis entièrement, mon père avait découvert ce qui devait m'être arrivé. Et, lorsque je pus revenir dans le jardin, je compris qu'il avait assouvi sa vengeance sur la plante et utilisé ses restes pour faire un feu de joie.

Lorsque l'existence des plantes marchantes devint un fait avéré, la presse perdit sa tiédeur initiale et les baigna dans un flot de publicité. Aussi, fallait-il leur trouver un nom. Déjà, des botanistes se vautraient dans leur latin de cuisine et leur grec pour trouver des variantes à *ambulans* et à *pseudopodia*, mais ce que les journaux et le public désiraient, c'était quelque chose de facile à prononcer et d'assez vendeur pour les gros titres. Si vous aviez la possibilité de vous procurer les journaux de l'époque, vous constateriez qu'ils faisaient référence aux noms suivants :

Tridots Trinites
Tricornes Tripédales
Trigènes Tripèdes
Trigons Triquets
Trilogues Tripodes
Tridentés Triplets

et à un certain nombre d'autres termes mystérieux commençant par "tri" et tournant presque tous autour de la particularité de cette racine active à trois fourches.

Cela donna lieu à de fougueuses discussions publiques, privées, de comptoir – un véritable championnat opposant les partisans d'un terme pseudo-scientifique, les autres d'une approche quasi étymologique ; peu à peu un terme commença à dominer ce gymkhana philologique. Il n'était pas tout à fait acceptable dans sa forme initiale, mais l'usage modifia le premier "i" trop long, et la coutume fit ajouter rapidement un second "f", afin de ne laisser aucun doute. Ainsi naquit le terme usuel. Un nom simple, facile à retenir, né dans quelque rédaction de journal pour servir de label à une bizarrerie, qui devait plus tard devenir synonyme de douleur, de peur et de misère – *Triffide…*

La première vague d'intérêt du public déclina bientôt. D'accord, les triffides avaient quelque chose de bizarre ; mais, après tout, c'était simplement parce qu'ils représentaient quelque chose de nouveau. Les gens avaient déjà ressenti la même chose par le passé – kangourous, lézards géants, cygnes noirs… Et, si l'on y réfléchissait, les triffides étaient-ils vraiment plus étranges que les poissons-chats, les autruches, les têtards et cent autres choses ? La chauve-souris était un mammifère qui avait appris à voler ; eh bien, on se trouvait en face d'une plante qui avait appris à marcher – où était le problème ?

Mais certains aspects la concernant ne pouvaient être écartés avec une telle désinvolture. Comme on pouvait s'y attendre, les Russes ne donnèrent aucun détail sur son origine. Même ceux qui avaient entendu parler d'Umberto ne tissaient toujours pas de lien entre lui et la plante. Sa soudaine apparition et, plus encore, sa large dissémination, donnèrent lieu à

maintes conjectures. Car bien qu'elle arrivât plus rapidement à maturité sous les tropiques, des spécimens ayant atteint divers stades de développement furent signalés presque partout hors des cercles polaires et des déserts.

Les gens furent surpris, voire un peu dégoûtés, d'apprendre que l'espèce était carnivore, que les mouches et les autres insectes pris dans les coupes étaient en fait digérés par la substance visqueuse qu'elles contenaient. Bien sûr, dans les zones tempérées, nous savions qu'il existait des plantes insectivores, mais nous ne les voyions que dans des serres spéciales et les considérions quelque peu indécentes, ou du moins incongrues. Plus alarmante fut la découverte que la spire couronnant un triffide pouvait se développer en un fouet piquant long de dix pieds et capable de décharger assez de poison pour tuer un homme si elle atteignait directement une partie non protégée de sa peau.

Dès que cette menace fut connue, il s'ensuivit une destruction massive des triffides, jusqu'à ce que quelqu'un finisse par se rendre compte qu'il suffisait de leur arracher leur arme piquante pour les rendre inoffensifs. Dès lors, l'assaut hystérique donné aux plantes diminua d'intensité – leur nombre s'était alors considérablement réduit. Un peu plus tard, cela devint une mode que d'avoir un ou deux triffides désarmés dans son jardin. On découvrit qu'il fallait environ deux ans pour que l'aiguillon arraché redevienne dangereux. Mais un émondage annuel le rendait parfaitement inoffensif et, dans cet état, il amusait beaucoup les enfants.

Dans les régions tempérées, où l'homme avait réussi à entraver la plupart des formes de vie, sauf la sienne, le statut des triffides était tout à fait clair. Mais sous les tropiques, et particulièrement dans les zones forestières très denses, ils devinrent rapidement un véritable fléau.

Il était malaisé de remarquer un triffide au milieu des autres plantes, broussailles ou buissons ; bien souvent, dès que le voyageur se trouvait à portée, l'aiguillon venimeux frappait. Même un indigène ne pouvait aisément détecter un triffide immobile, dissimulé au bord des sentiers de la jungle. La plante était hypersensible au moindre mouvement et, par conséquent, il était pour ainsi dire impossible de passer inaperçu devant elle.

Cohabiter avec eux finit par devenir un sérieux problème dans ces régions. La méthode de neutralisation la plus répandue consistait à arracher par balle le sommet de la tige, et, avec elle, l'aiguillon. Les autochtones vivant dans la jungle prirent l'habitude de transporter avec eux de longs bâtons munis d'une lame courbe, arme qui s'avérait efficace lorsqu'ils pouvaient frapper les premiers, mais complètement inutile quand le triffide parvenait à s'avancer à moins de quatre ou cinq pas de sa proie. Aussi, ces dispositifs en forme de lance furent bientôt abandonnés et remplacés par des armes à ressort de divers types. La plupart d'entre elles propulsaient des disques tournoyants, des crosses ou de petits boomerangs en acier fin. En règle générale, ils étaient imprécis au-delà d'une dizaine de mètres, bien que capables de trancher net la tige d'un triffide à vingt mètres s'ils l'atteignaient. Leur invention satisfaisait à la fois les autorités – qui avaient une répugnance presque unanime pour l'augmentation non-réglementée du nombre d'armes à feu – et les utilisateurs, qui trouvaient ces projectiles, fabriqués à partir de lames de rasoir bon marché, admirablement adaptés à leur guérilla silencieuse.

Partout, d'intenses recherches se poursuivirent sur la nature, les habitudes et la constitution du triffide. Des expérimentateurs fort savants tentèrent de déterminer, dans l'intérêt de la science, combien de temps et sur quelle distance la plante pouvait marcher ; si

elle possédait une partie frontale ou si elle se déplaçait dans n'importe quelle direction avec une égale lourdeur ; quelle proportion de son existence elle passait avec ses racines dans le sol ; quelles étaient ses réactions en face de différents produits chimiques ; et une multitude d'autres questions, utiles ou inutiles.

Le plus grand spécimen jamais observé sous les tropiques avait près de dix pieds de haut. Aucun échantillon européen dépassant huit pieds n'avait jamais été observé, et la hauteur moyenne avoisinait sept pieds. Ils semblaient s'adapter facilement à une vaste gamme de climats et de sols. Ils n'avaient pas, semblait-il, d'ennemis naturels – sinon l'homme.

Par contre, ils possédaient un certain nombre de caractéristiques pourtant évidentes qui échappèrent, durant quelque temps, à tout commentaire. Par exemple, il se passa un long moment avant qu'on porte attention à l'étrange précision avec laquelle ils dirigeaient leur aiguillon et qu'on se rende compte qu'ils frappaient à la tête presque invariablement. Personne, au début, ne remarqua leur habitude de se dissimuler à proximité de leurs victimes. Bientôt, il devint évident qu'ils se nourrissaient aussi bien de chair que d'insectes. La vrille-aiguillon n'avait pas assez de force musculaire pour déchirer de la chair ferme, mais elle en avait assez pour arracher des fragments d'un corps en décomposition et les amener jusqu'à sa coupe digestive.

Les trois petites tiges sans feuilles qui émergeaient de la base de la tige ne présentaient pas grand intérêt. Cela devait sans doute être plus ou moins lié au système de reproduction de la plante – système inclassable qui fut à l'origine d'une espèce de capharnaüm botanique aux desseins douteux, jusqu'à ce tout le monde s'accorde, un peu plus tard, pour y mettre de l'ordre. On finit par admettre que leur habitude de perdre soudain leur immobilité et de venir heurter le tronc principal représentait une quelconque forme d'exubérance érotique triffidienne.

La désagréable distinction d'avoir été piqué si tôt dans l'ère triffidienne eut sans aucun doute l'effet de stimuler mon intérêt ; depuis lors, il semblait exister une sorte de lien entre eux et moi. Je passais – ou "gaspillais", si vous voyez la chose du point de vue de mon père – beaucoup de temps à les regarder, habité par un sentiment de fascination.

On ne saurait le blâmer d'avoir considéré cela comme une recherche inutile, même si, plus tard, ce temps "perdu" s'avéra bien plus riche que l'on ne pouvait s'en douter. Ce fut juste avant que je ne quitte l'école que la Compagnie Arctique et Européenne se reconstitua, en éliminant le mot "Pêche" de sa raison sociale. Le public apprit que la C. A. E. H. et ses équivalents dans d'autres pays allaient cultiver les triffides sur une grande échelle, de manière à en extraire des huiles et des sous-produits précieux, puis de presser et de stocker des pains d'huile hautement nutritifs. Les triffides entrèrent du jour au lendemain dans le royaume du "big business".

Aussitôt, je décidai de mon avenir. Je m'adressai à l'Arctique et Européenne où mes qualifications me valurent un emploi dans les services de production. La désapprobation de mon père fut quelque peu atténuée par le montant de mon salaire, plutôt bon pour mon âge. Mais chaque fois que je parlais avec enthousiasme du futur, il soufflait dubitativement à travers sa moustache. Il ne croyait qu'au travail s'inscrivant dans une longue tradition, mais il me laissa choisir ma voie. "Après tout, si ça ne marche pas, tu seras assez jeune pour te lancer dans quelque chose de plus solide", admit-il.

Cela ne s'avéra pas nécessaire. Avant que lui et ma mère ne périssent dans un accident d'avion, cinq ans plus tard, ils avaient pu voir les nouvelles compagnies lancer sur le marché

des tas d'huiles concurrentes, et ceux de nous qui avaient été dans le coup dès le départ avaient de toute évidence leur avenir assuré.

Un des premiers arrivants était mon ami Walter Lucknor.

Son engagement par la firme ne s'était pas fait sans questionnements. Il connaissait peu de choses en agriculture, encore moins en affaires, et manquait de qualification pour un travail en laboratoire. Par contre, il en savait beaucoup sur les triffides – il avait une sorte de don inné en ce qui les concernait.

Ce qui arriva à Walter au cours de ce mois de mai fatal, bien des années plus tard, je l'ignore, mais je m'en doute un peu. C'est triste qu'il ne s'en soit pas sorti. Il aurait pu être d'une immense valeur, par la suite. Je ne pense pas que qui que ce soit comprenne réellement les triffides, ou même y parvienne un jour, mais Walter était plus près de commencer à les connaître qu'aucun autre homme de ma connaissance. Ou devrais-je dire qu'il était doté d'une espèce d'intuition à leur sujet ?

Ce fut une année ou deux après le début de notre travail qu'il me surprit pour la première fois.

Le soleil allait se coucher. Nous avions travaillé d'arrache-pied toute la journée et regardions, satisfaits, trois nouveaux champs de triffides presque arrivés à maturité. En ce temps-là, nous ne les enfermions pas dans un enclos comme nous le fîmes par la suite. Ils étaient disposés dans les champs en rangées grossières – seuls étaient alignés les piquets d'acier auxquels chaque plante était attachée par une chaîne, car les triffides eux-mêmes n'avaient pas le sens de la discipline. Nous calculions que d'ici environ un mois, il serait sans doute temps de les ponctionner pour récupérer leur sève. La soirée baignait dans le silence, seulement brisé par le cliquetis occasionnel des triffides dont les petites branches frappaient contre leur tige. Walter les regardait, la tête légèrement penchée sur le côté. Il retira sa pipe de sa bouche.

— Ils sont bavards, ce soir.

Bien évidemment, je considérai sa remarque comme une métaphore.

— Le temps, peut-être ? J'imagine qu'ils bavardent plus quand il fait sec.

Il me jeta un regard de biais et sourit.

— Parce que toi, tu parles davantage quand il fait sec ?

— Pourquoi devrais-je… (Je m'interrompis.) Tu étais sérieux ? lui demandai-je, observant son expression.

— Eh bien, pourquoi pas ?

— Mais c'est absurde. Des plantes qui parlent !

— À peu près autant que des plantes qui marchent ?

Je regardai les triffides, puis de nouveau Walter.

— Je n'avais jamais pensé…

— Penses-y un peu. Observe-les – je serais intéressé d'entendre tes conclusions.

Curieusement, dans tous mes rapports avec les triffides, une telle possibilité ne m'était jamais venue à l'esprit – peut-être étais-je trop proche de mon sujet, d'une certaine manière. Mais cette idée prit racine dans ma tête dès que Walter l'y eût plantée. Je ne pouvais plus m'empêcher de penser qu'ils étaient effectivement capables de se tambouriner des messages secrets.

Je m'étais jusqu'alors imaginé que j'avais étudié les triffides de très près, mais, quand Walter me parlait d'eux, j'avais l'impression de n'avoir presque rien remarqué. Quand l'envie

lui en prenait, il pouvait parler d'eux des heures durant, avançant des théories parfois extravagantes, parfois plus que probables.

Le public, à ce stade, avait cessé de trouver les triffides bizarres. Ils étaient amusants, mais pas très passionnants. La Compagnie, elle, continuait de s'y intéresser. Elle avait pris conscience du bienfait que leur existence pouvait apporter à chacun – et particulièrement à elle-même. Walter ne partageait pas cette opinion. A force de l'écouter, au demeurant, je commençais moi aussi à éprouver quelques doutes.

Il était devenu tout à fait certain qu'ils "parlaient".

— Et cela signifie qu'il y a en eux, quelque part, de l'intelligence. Elle n'est pas logée dans un cerveau puisque la dissection n'a rien montré qui y ressemble de près ou de loin. Mais cela ne prouve pas qu'ils sont dépourvus de quelque chose qui remplit les fonctions d'un cerveau.

"L'intelligence existe en eux, d'une manière ou d'une autre. Tu as remarqué que, quand ils attaquent, ils recherchent invariablement les parties non protégées du corps ? Presque toujours la tête, mais parfois les mains. Autre chose : si jamais tu consultes les statistiques des blessés, regarde bien la proportion de ceux qui ont été atteints aux yeux et qui ont perdu la vue. C'est remarquable – et significatif.

— De quoi ?

— Du fait qu'ils connaissent la façon la plus efficace de mettre un homme hors de combat. En d'autres termes, ils savent ce qu'ils font. Regardons les choses sous cet angle. Admettons qu'ils possèdent une intelligence ; cela nous laisse un seul élément de supériorité important : la vue. Nous pouvons voir. Pas eux. Supprime la vision, et la supériorité disparaît. Notre position devient même inférieure à la leur parce qu'ils sont adaptés à une existence sans vision, alors que nous ne le sommes pas.

— Mais, même ainsi, ils ne peuvent rien faire. Ils ne peuvent pas manier des objets. Ils ont très peu de force musculaire dans leur fouet à aiguillon.

— C'est vrai, mais quelle est l'utilité de notre capacité à manipuler les choses si on ne voit pas ? De toute façon, ils n'ont nul besoin de manipuler des objets – du moins, pas de la façon dont nous le faisons. Ils peuvent obtenir leur nourriture directement du sol, des insectes, ou encore de morceaux de viande crue. Ils n'ont pas à se préoccuper de toutes nos affaires compliquées… faire pousser des choses, les distribuer, les faire cuire. En fait, s'il y avait un pari à faire entre la survie d'un triffide et celle d'un homme aveugle, je sais sur qui je miserais.

— Tu es en train de supposer qu'ils ont une intelligence égale à la nôtre.

— Pas du tout. Je n'ai nul besoin de le faire. Il me suffit d'imaginer un type d'intelligence complètement différent, simplement parce que leurs besoins sont beaucoup plus simples. Regarde les processus complexes que nous avons eu à mettre en œuvre pour obtenir un extrait de triffide assimilable. Maintenant, renverse cette proposition. Qu'est-ce que le triffide doit faire ? Nous piquer, attendre quelques jours, puis commencer à nous assimiler. Le simple et naturel cours de la vie.

Il aurait continué ainsi longtemps, jusqu'à me faire voir les choses sous un jour disproportionné ; aussi, je me surpris à songer aux triffides comme à des rivaux. Walter lui-même n'avait jamais prétendu penser autrement. Il m'avoua qu'il avait songé à écrire un livre sur ce seul aspect du sujet une fois qu'il aurait recueilli davantage de données.

— Tu *avais* songé ? Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Tout ça. Il désigna toute l'exploitation d'un geste circulaire de la main. J'y ai des

intérêts maintenant, et personne n'aurait avantage à lancer des informations troublantes à leur propos. De toute manière, nous les contrôlons suffisamment bien pour qu'il s'agisse désormais d'une simple question théorique.

— On ne peut être sûr de rien avec toi. Je ne saurai jamais jusqu'à quel point tu es sérieux et jusqu'à quel point tu te laisses sciemment guider par ton imagination. Penses-tu honnêtement qu'il existe un danger ?

Il tira légèrement sur sa pipe avant de répondre.

— Tu n'as pas tout à fait tort, admit-il. En fait… à dire vrai, je n'ai aucun moyen d'en avoir la certitude. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils *pourraient* représenter un danger. Je pourrais te donner une réponse plus catégorique si je parvenais à comprendre ce que signifie leur cliquetis. Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me dit rien qui vaille. Ils sont là, installés devant nous, et on pense à eux comme s'il s'agissait d'une nouvelle espèce de choux, alors que la moitié du temps ils tambourinent et bavardent ensemble. Pourquoi ? Que signifie ce cliquetis ? C'est cela que je voudrais savoir.

Je pense que Walter n'avait que rarement donné un aperçu de ses idées à quelqu'un d'autre, aussi, je les gardai pour moi, en partie parce que je ne connaissais personne qui aurait pu se montrer plus sceptique que je ne l'étais moi-même, en partie parce ça ne nous aiderait pas beaucoup d'avoir une réputation de cinglé dans la firme.

Durant environ une année, nous travaillâmes ensemble. Mais, avec l'ouverture de nouvelles pépinières et le besoin d'étudier d'autres méthodes à l'étranger, je me mis à voyager. Lui-même abandonna le travail de la plantation et entra au département de la recherche. Cela lui permettait de mener à bien, en parallèle, ses propres travaux et ceux qu'il faisait pour le compte de la Compagnie. J'avais l'habitude de passer le voir de temps en temps. Il n'arrêtait pas de faire des expériences avec ses triffides, mais ce qu'il avait découvert ne répondait pas à autant de questions qu'il l'aurait souhaité. Il avait prouvé – à lui-même, en tout cas – l'existence d'une véritable intelligence chez les triffides ; et je devais admettre que ses résultats semblaient mettre en évidence quelque chose qui allait au-delà de l'instinct. Il était toujours convaincu que le cliquetis des petites branches était bel et bien une forme de communication. À l'intention du public, il avait mis en évidence l'importance des branches : un triffide qui en était privé dégénérait rapidement. Il avait également établi que le taux d'infertilité des semences de triffides était de l'ordre de quatre-vingt-quinze pour cent.

— Ce qui est une sacrée bonne chose, me faisait-il remarquer. Si toutes germaient, il n'y aurait bientôt plus de place que pour les triffides sur cette planète.

Je ne pouvais qu'acquiescer. Le moment où un triffide arrivait à maturité constituait un véritable spectacle. La cosse vert sombre, juste sous la coupe, était scintillante et distendue, d'une taille comparable à celle d'une grosse pomme. Le bruit sourd qu'elle faisait en éclatant s'entendait à vingt mètres. La semence blanche volait en l'air comme de la vapeur et commençait à dériver suivant la direction du vent. En regardant un champ de triffides vers la fin août, on pouvait croire qu'une sorte de bombardement anarchique se déroulait sous nos yeux.

Walter découvrit également que la qualité des extraits s'améliorait si les plantes gardaient leur spire à aiguillon. On abandonna donc la pratique de la suppression, et nous dûmes revêtir des vêtements de protection lorsque nous travaillions parmi les plantes.

En fait, au moment de l'accident qui m'avait envoyé à l'hôpital, je me trouvais avec Walter. Nous examinions quelques spécimens qui présentaient certaines aberrations. Nous

portions tous deux des masques grillagés semblables à ceux des escrimeurs. Je ne sais pas exactement ce qui arriva. Tout ce que je sais, c'est que lorsque je me penchais en avant, un aiguillon me frappa violemment au visage et claqua contre le grillage du masque. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, cela n'aurait eu aucune importance, car le masque avait été conçu en conséquence. Mais le coup fut assené avec une telle force que certaines des petites poches à poison s'ouvrirent et que quelques gouttes atteignirent mes yeux.

Walter m'emmena dans son laboratoire pour m'administrer un antidote. Je ne dois qu'à sa célérité le fait d'avoir pu conserver la vue, mais je dus néanmoins demeurer une semaine au lit, dans l'obscurité.

Etendu là, je pris la décision irrévocable que lorsque je recouvrerais la vue – si jamais je la recouvrais – je demanderais mon transfert dans un autre département. Et, si cela s'avérait impossible, j'abandonnerais mon emploi.

Depuis ma première piqûre dans le jardin, j'avais acquis une résistance considérable à l'effet du poison. Je pouvais recevoir sans trop de dégât des piqûres qui auraient refroidi n'importe qui d'autre. Mais un vieux proverbe où il est question d'une cruche et d'un puits m'était revenu en mémoire, et je prenais mes précautions.

Je me revois passer beaucoup de ces heures de cécité forcée à décider vers quel genre de travail je me réorienterais s'ils ne voulaient pas m'accorder ce transfert.

Considérant ce qui nous attendait tous par la suite, j'aurais difficilement pu trouver occupation plus inutile.

LA VILLE TÂTONNANTE

Je laissai les portes du bar battre derrière moi tandis que je me dirigeais vers l'angle de la rue principale. Une fois arrivé là, j'hésitai.

À gauche, après plusieurs milles de banlieues, il y avait la campagne ; à droite, le West End et, au-delà, la City. Je me sentais un peu mieux, mais curieusement assez détaché, comme à la dérive. Je n'avais pas l'ombre d'un plan, et devant ce que j'avais commencé à percevoir comme une catastrophe à grande échelle et pas seulement locale, j'étais toujours trop abasourdi pour tenter d'en élaborer un. Quel plan, d'ailleurs, pourrait prendre la mesure d'un tel événement ? Je me sentais triste et isolé dans toute cette désolation, pas tout à fait réel, pas tout à fait moi-même. Nulle part, il n'y avait la moindre circulation, le moindre bruit. Les seuls signes de vie se résumaient à quelques personnes qui, ici et là, avançaient avec prudence le long des devantures des magasins.

C'était une merveilleuse journée de début d'été. Le soleil brillait dans un ciel d'un bleu profond, avec juste quelques touffes de nuages ouatés. Tout était clair et frais, à l'exception d'une épaisse colonne de fumée qui s'élevait dans le nord, derrière les maisons.

Je demeurai immobile et indécis pendant quelques minutes. Puis je me dirigeai vers l'est, en direction de Londres…

Même maintenant, je ne saurais dire pourquoi je fis cela. Peut-être par pur instinct, pour retrouver des lieux familiers, ou parce que s'il restait une autorité quelque part, ce ne pouvait être que dans cette direction. Le brandy m'avait donné encore plus faim, mais le problème de la nourriture n'était pas aussi facile à résoudre qu'il aurait dû l'être. Il y avait les boutiques, vides et sans surveillance, avec des provisions derrière les devantures ; et il y avait moi, avec ma faim et les moyens de payer – ou, si je n'avais pas l'intention de payer, la solution de briser une vitrine et de prendre ce que je désirais.

Il était pourtant difficile de se persuader d'agir ainsi. Je n'étais pas encore prêt à admettre, après environ trente ans d'une existence respectable et honnête, que les choses avaient radicalement changé. J'avais l'impression qu'aussi longtemps que j'agissais comme je l'avais toujours fait, les choses pourraient, d'une manière encore inconcevable, redevenir comme elles avaient toujours été. C'était tout à fait absurde, mais j'étais persuadé qu'en brisant un de ces panneaux de verre, je laisserais à jamais le vieil ordre derrière moi. Je deviendrais un pillard, un voleur, un nécrophage se repaissant du cadavre du système qui l'avait nourri. Quel stupide accès de sensibilité dans ce monde sinistré ! – et pourtant, il m'est toujours agréable de me rappeler que les usages civilisés ne m'abandonnèrent pas, et que, du moins pendant un certain temps, je marchai en salivant alors que mon sens déjà suranné des convenances entretenait ma faim.

Le problème se résolut de lui-même après quelques centaines de mètres. Un taxi, après être monté sur le trottoir, avait fini sa course dans une montagne de charcuteries. C'était autre chose que de briser moi-même une devanture. Je m'approchai et ramassai de quoi faire un repas substantiel. Mais quelques vieux principes me contraignirent à déposer sur le comptoir le prix largement calculé de ce que j'avais prélevé.

De l'autre côté de la rue, presque en face de moi, je vis un jardin, qui avait dû jadis servir de cimetière pour une église disparue. Les vieilles pierres tombales avaient été enlevées et alignées contre le mur de brique entourant le jardin, et l'espace dégagé avait été ensemencé

de gazon. L'atmosphère semblait y être agréable, avec ses allées de gravier et ses arbres aux jeunes feuilles : ce fut donc là, sur un banc, que je pris mon repas.

L'endroit était retiré et tranquille. Personne n'y pénétra, et je ne vis qu'occasionnellement une silhouette passer devant les grilles de l'entrée. Je jetai des miettes à quelques moineaux, les premiers oiseaux que je voyais ce jour-là, et me sentis un peu mieux en contemplant leur indifférence désinvolte vis-à-vis du désastre.

Quand j'eus fini de manger, j'allumai une cigarette. Alors que j'étais assis là, en train de fumer, me demandant où aller et que faire, le silence fut brisé par les notes d'un piano provenant d'un immeuble qui donnait sur le jardin. Puis une femme se mit à chanter – c'était la ballade de Byron :

Ainsi, nous n'irons plus nous promener
Si tard dans la nuit
Bien que le cœur soit toujours aimant
Et la lune aussi brillante

Car l'épée a usé son fourreau
Et l'âme épuisé le sein.
Le cœur doit s'arrêter, respirer,
Et l'amour se reposer.

Bien que la nuit soit faite pour l'amour
Et que le jour renaisse trop vite,
Nous n'irons plus nous promener
Sous la lumière de la lune.

J'écoutai, tout en regardant la trame que les tendres jeunes feuilles et les branches dessinaient contre le ciel. Le chant cessa, et les notes du piano moururent. Puis il y eut un bruit de sanglots. Sans passion : doux, désespérés, misérables, douloureux. Était-ce la chanteuse ou une autre pleurant ses espoirs perdus, je ne sais pas. Mais écouter plus longtemps était au-dessus de mes forces. Je retournai dans la rue, incapable durant quelques instants de voir distinctement mon environnement.

Même Hyde Park Corner, quand je l'atteignis, était presque désert. Quelques voitures et camions abandonnés se trouvaient ici et là dans les rues. Très peu, semblait-il, avaient échappé au contrôle de leur conducteur alors qu'ils roulaient. Un autobus avait franchi l'allée et était venu s'immobiliser dans Green Park. Un cheval emballé ayant encore ses brancards gisait près du mémorial de l'Artillerie, contre lequel il était venu se fracasser le crâne. Quelques hommes et femmes avançaient avec précaution en s'aidant de leurs mains là où il y avait des grilles, et en tendant les bras devant eux pour se protéger là où il n'y en avait pas. Je vis également, à ma grande surprise, un ou deux chats ayant apparemment conservé leur vision, et qui traitaient la situation avec le sang-froid inhérent à leur race. Ils avaient peu de chance de trouver une proie dans la tranquillité surnaturelle qui les entourait : les moineaux étaient rares et les pigeons avaient disparu.

Toujours attiré comme par un aimant vers le vieux centre de mon monde, j'avançai dans la direction de Piccadilly. J'allais l'atteindre lorsque j'entendis un son nouveau, une sorte de

claquement régulier qui se rapprochait de plus en plus. Regardant vers Park Lane, j'en découvris la source. Un homme, mieux vêtu que tous ceux que j'avais vus ce matin-là, se dirigeait rapidement vers moi en frappant le mur près de lui avec le bout d'une canne blanche. Lorsqu'il entendit le bruit de mes pas, il s'arrêta sur le qui-vive.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Venez.

Je me sentis soulagé en le voyant. Il était, si j'ose dire, normalement aveugle. Ses lunettes noires étaient beaucoup moins dérangeantes que les yeux ouverts, mais inutiles, des autres.

— Faites attention, alors, dit-il. J'ai été bousculé par Dieu sait combien d'imbéciles aujourd'hui. Que diable est-il arrivé ? Pourquoi tout est-il si tranquille ? Je sais que ce n'est pas la nuit, je peux sentir la lumière du soleil. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je lui dis tout ce que je savais.

Quand j'eus fini, il resta silencieux pendant près d'une minute, puis émit un petit rire bref et amer.

— Ils vont avoir besoin de tout leur maudit patronage pour eux-mêmes, maintenant, dit-il.

Puis il se redressa, d'un air un peu provoquant.

— Merci. Et bonne chance.

Puis il se dirigea vers l'ouest, arborant une indépendance exagérée.

Le bruit de ses pas confiants décrut lentement alors que je reprenais mon chemin vers Piccadilly.

Il y avait davantage de monde dans les rues désormais, et j'avançais parmi les véhicules abandonnés. Ainsi, j'étais beaucoup moins gênant pour les gens qui cherchaient leur chemin le long des maisons, car chaque fois qu'ils entendaient des pas se rapprocher, ils s'arrêtaient et s'entouraient de leurs bras pour prévenir une éventuelle collision. De tels accidents se produisaient de temps à autre, mais l'un d'eux me parut plus significatif que les autres. Les deux sujets longeaient la devanture d'un magasin, venant de directions opposées, lorsqu'ils se heurtèrent. L'un était un jeune homme vêtu d'un costume bien coupé, mais assorti d'une cravate qui n'avait visiblement été sélectionnée qu'au toucher. L'autre, une femme, tenait dans ses bras un petit enfant. Ce dernier gémit quelque chose d'inaudible. Le jeune homme avait commencé à s'éloigner, il s'immobilisa soudain.

— Attendez, dit-il. Est-ce que votre enfant peut voir ?

— Oui, dit la femme. Mais pas moi.

Le jeune homme se tourna et posa un doigt sur la vitrine du magasin.

— Dis-moi, fiston, qu'y a-t-il là ?

— Pas *fiston*, protesta l'enfant.

— Allons, Mary, encouragea la mère. Réponds au monsieur.

— Des jolies dames, dit l'enfant.

Le jeune homme prit la femme par le bras et marcha vers le magasin suivant.

— Et là ? demanda-t-il.

— Des pommes, et des tas d'choses, dit l'enfant.

— Très bien, dit le jeune homme.

Il lança son pied en avant et heurta la vitrine avec son talon. Il manquait d'expérience, et le premier coup fit simplement trembler le verre. Le second le fit voler en éclats. Le bruit se répercuta dans toute la rue. Le jeune homme passa précautionneusement un bras par l'ouverture et tâtonna jusqu'à ce qu'il trouve deux oranges. Il en donna une à l'enfant et

l'autre à la femme. Puis il tendit à nouveau le bras, en prit une pour lui-même et commença à l'éplucher. La femme fit rouler la sienne dans sa main.

— Mais… dit-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme. Vous n'aimez pas les oranges ?

— Ce n'est pas correct. Nous ne pouvons pas les prendre. Pas comme ça.

— Vous connaissez une autre manière de se procurer de la nourriture ?

— Je suppose… Eh bien, je ne sais pas, dit-elle sans conviction.

— Très bien. Bonne réponse. Mangez-la, ensuite nous essaierons de trouver quelque chose de plus nourrissant.

Elle continua à faire rouler le fruit dans sa main, la tête penchée comme si elle pouvait le voir.

— Quand même, cela ne me semble pas correct, répéta-t-elle, avec encore moins de conviction.

Puis elle déposa l'enfant au sol et entreprit d'éplucher l'orange…

Piccadilly Circus était l'endroit le plus peuplé que j'avais trouvé jusque-là. Il semblait bondé en comparaison des autres lieux, même s'il n'y avait là guère plus d'une centaine de personnes. La plupart portaient des vêtements disparates et erraient avec agitation, encore à demi hébétées. Parfois, une petite mésaventure provoquait une crise de blasphèmes et de rage futile – assez désagréable à entendre, parce qu'elle naissait de la peur. Mais à part ces exceptions, les gens demeuraient silencieux. On aurait dit que leur cécité les avait fait se replier sur eux-mêmes.

L'exception s'était trouvé un emplacement commode sur un des refuges réservés aux piétons. C'était un homme grand, d'un certain âge, avec des cheveux gris en broussaille. Il pérorait avec emphase sur le repentir, le courroux à venir et les perspectives inconfortables qui attendaient les pécheurs. Personne ne lui prêtait la moindre attention. Pour la plupart des gens, le jour du Jugement avait déjà eut lieu.

Puis, à bonne distance, s'éleva un son qui attira l'attention de chacun, un chœur qui graduellement enflait :

Et quand je mourrai
Ne m'enterrez pas dans le sol,
Mais conservez mes os
Dans un peu d'alcool.

Lugubre et peu mélodieux, il montait dans les rues désertes, résonnant ici et là lamentablement. Chaque tête, dans Piccadilly, se tournait vers la gauche puis vers la droite, tentant de localiser sa provenance. Le prophète du Jugement dernier éleva la voix pour essayer de couvrir le vacarme. Le chant discordant se rapprocha, accompagné d'un bruit de pas plus ou moins rythmé :

Mettez une bouteille d'eau-de-vie
À ma tête et à mes pieds.
Et vous verrez, j'en suis sûr ;
Mes os se conserver.

D'où je me tenais, je pus les voir approcher en file indienne depuis Shaftesbury et tourner vers Piccadilly Circus. Le deuxième homme avait posé ses mains sur les épaules du premier, le troisième sur celles du deuxième, et ainsi de suite. Ils étaient environ vingt-cinq ou trente. Lorsque le chant fut terminé, quelqu'un entonna *Bière, Bière, Glorieuse Bière !* sur un ton si aigu que l'essai prit fin dans la plus grande confusion.

D'un pas ferme et lourd, ils avancèrent jusqu'au centre de la place, puis le chef haussa la voix. C'était une voix retentissante, une voix de parade :

— Compagniiie… Halte !

Tous ceux qui entouraient la place s'étaient immobilisés, leurs visages tournés vers le groupe. Le chef parla plus fort encore, imitant les manières d'un guide professionnel.

— Nous y sommes, mesdames et messieurs. A Piccadilly Circus. Le Centre du Monde. Le Centre de l'Univers. C'est là que les bourgeois trouvent des femmes, des chansons, et de quoi boire.

Il n'était pas aveugle, loin de là. Ses yeux bougeaient sans cesse, enregistrant le moindre détail pendant qu'il parlait. Sa vue devait avoir été épargnée grâce à un accident semblable à celui qui m'était arrivé. Il était complètement ivre, tout comme les hommes derrière lui.

— Et maint'nant, tout ça est à nous, poursuivit-il. Prochain arrêt, le célébrissime Café Royal et toutes ses bouteilles !

— Ouais, mais les femmes ? demanda une voix, puis quelqu'un rit.

— Oh ! Les femmes ? C'est ce que tu veux ? dit le chef.

Il avança de quelques pas et prit une jeune fille par le bras. Elle hurla tandis qu'il la poussait vers l'homme qui avait parlé, mais il ne prêta nulle attention à son cri.

— Voilà, mon pote. Tu ne diras pas que je ne te traite pas bien. C'est une jolie poupée, une vraie beauté… si ça fait une différence pour toi.

— Eh ! Et moi ? dit l'homme suivant.

— Toi ? Voyons voir. Tu veux une blonde ou une brune ?

A posteriori, je pense que j'ai agi comme un imbécile. Ma tête était encore pleine de règles et de conventions qui avaient cessé de s'appliquer. Il ne me vint pas à l'idée que, si quelques-uns devaient survivre, tous ceux qui seraient adoptés par cette bande auraient bien plus de chance que s'ils demeuraient seuls. Poussé par un mélange d'héroïsme d'écolier et de nobles sentiments, je m'avançai. L'homme ne me vit que lorsque je fus tout près de lui, au moment où je levais le poing pour le frapper au menton. Malheureusement, il fut un peu plus rapide que moi…

Quand je recommençai à m'intéresser au monde qui m'entourait, je me découvris allongé sur la chaussée. Le bruit provoqué par la bande diminuait dans le lointain, et le prophète du malheur, qui avait retrouvé son éloquence, menaçait ses troupes de la damnation, du feu du ciel et de l'enfer.

Lorsque je réalisai vraiment ce qui s'était passé, je me réjouis que l'affaire n'ait pas tourné plus mal. Si je l'avais emporté sur mon adversaire, j'aurais difficilement pu m'empêcher de me sentir responsable des hommes qu'il dirigeait. Après tout, et quoi que l'on pût penser de ses méthodes, il était les yeux de ce groupe, et ils avaient besoin de lui pour manger et pour boire. Et les femmes suivraient aussi, de leur propre gré, dès qu'elles seraient suffisamment affamées. Selon toute apparence, je venais d'échapper à la promotion de chef de gang.

Me rappelant qu'ils avaient l'intention de se rendre au Café Royal, je décidai d'aller reprendre mes esprits au Regent Palace Hotel. D'autres semblaient y avoir pensé avant moi,

mais il restait encore beaucoup de bouteilles intactes.

Ce n'est qu'au moment où que je me retrouvai confortablement assis devant un verre de brandy, une cigarette entre les doigts, que je parvins à admettre que tout ce que j'avais vu était vrai – et décisif. Il n'y aurait pas de retour en arrière, jamais. C'en était fini de tout ce que j'avais connu…

Peut-être le coup que j'avais reçu avait-il été nécessaire pour enfoncer le clou. Désormais, j'allais devoir faire face à ce troublant constat : ma vie n'avait plus de buts. Mon mode de vie, mes plans, mes ambitions, tout ce à quoi je m'étais attendu, tout avait été effacé d'un seul coup, en même temps que les conditions qui avaient rendu tout cela possible. Si j'avais eu de la famille ou des amis proches à pleurer, j'aurais sans doute eu, à ce moment-là, envie de me suicider. Mais mon existence, qui m'avait semblé par moments plutôt vaine et inutile, s'avérait maintenant être une chance. Ma mère et mon père étaient morts, ma seule tentative de mariage avait échoué des années auparavant, personne ne dépendait de moi. Et, curieusement, je me retrouvai en train d'éprouver – avec la conscience que c'était un sentiment à combattre – un réel soulagement…

Ce n'était pas seulement à cause du brandy, car ce sentiment persista. Je pense que cela provenait du fait que j'étais confronté à quelque chose de tout à fait nouveau pour moi. Les vieux problèmes, les problèmes usés et rebattus, personnels ou généraux, avaient été résolus par une unique et formidable coupure. Le ciel seul savait quels problèmes allaient leur succéder – et il y en aurait sans doute beaucoup –, mais ils seraient *nouveaux*. Je renaissais comme mon propre maître, et non plus comme la dent d'un engrenage. J'allais peut-être devoir affronter un monde rempli d'horreurs et de dangers, mais je les affronterais à ma manière, et je ne serais jamais plus poussé ça et là par des forces et des intérêts que je ne comprenais pas et dont je n'avais que faire.

Non, ce n'était pas le brandy, car même maintenant, des années plus tard, ce sentiment ne m'a pas totalement quitté. Peut-être m'avait-il simplement permis d'aller à l'essentiel.

Une dernière question, somme toute mineure, se posait à moi : qu'allais-je faire désormais ? Comment et où commencer cette nouvelle vie ? Mais je refusai de m'inquiéter sur le moment. Je finis mon verre et sortis de l'hôtel pour voir ce que ce monde étrange avait à offrir.

DES OMBRES DEVANT MOI

Laissant la bande du Café Royal à son port d'attache, je pris une rue latérale dans Soho, avec l'intention de couper plus haut vers Regent Street.

Sans doute la faim faisait-elle sortir de plus en plus de gens de leurs maisons. Quoi qu'il en soit, les quartiers dans lesquels je pénétrais désormais paraissaient plus populeux que tous ceux que j'avais arpentés depuis mon départ de l'hôpital. Il y avait constamment des collisions sur les trottoirs et dans les rues étroites, et la confusion de ceux qui essayaient d'avancer s'ajoutait à celle des groupes agglomérés devant les vitrines des magasins, fréquemment brisées. Aucun de ceux qui étaient groupés là ne semblait tout à fait sûr de la spécialité de la boutique devant laquelle il se trouvait. Ceux de devant tâtonnaient à la recherche de quelque objet reconnaissable ; d'autres, plus entreprenants, prêts à prendre le risque de s'éventrer sur les morceaux de verre tranchants, pénétraient à l'intérieur.

J'aurais dû montrer à ces malheureux comment se procurer de la nourriture. Je devais le faire. Vraiment ? Si je les guidais vers un magasin d'alimentation encore intact, la foule aurait non seulement vidé l'endroit en quelques minutes ; elle aurait également écrasé certains de ses membres les moins résistants dans le processus. Bientôt, toute nourriture aurait disparu – et que ferait-on alors pour les milliers d'êtres qui en réclameraient ? Sans doute était-il possible de former un petit groupe et de le maintenir en vie durant un certain laps de temps – mais qui choisir et qui laisser ? Aucune solution évidente ne se présentait à moi.

Le spectacle que j'avais sous les yeux était sinistre, dénué de la moindre noblesse, un concentré d'égoïsme. Un homme en heurtait un autre et se rendait compte qu'il portait un paquet ; il le lui arrachait et l'emportait avec l'espoir d'y trouver quelque chose à manger, pendant que la victime étreignait l'air avec fureur. Une fois, je fis un pas de côté précipité pour ne pas être renversé par un homme d'un certain âge qui fonçait sur la route sans se soucier des obstacles possibles. Une expression machiavélique sur le visage, il serrait fort contre sa poitrine… deux boîtes de peinture rouge. A un croisement, ma progression fut entravée par un groupe qui pleurait presque de frustration autour d'un enfant égaré encore capable de voir, mais trop jeune pour comprendre ce que l'on attendait de lui.

Je commençais à me sentir vraiment mal. Combattre l'envie civilisée qui me poussait à aider ces gens me permit de demeurer lucide. Ils avaient déjà perdu beaucoup de leur retenue ordinaire. Et un sentiment irrationnel de culpabilité m'envahissait à la pensée que je pouvais *voir,* et qu'eux ne le pouvaient pas. Cela me donnait le sentiment bizarre de me cacher quand je marchais au milieu d'eux. Plus tard, je devais comprendre combien mon instinct était juste.

Tout près de Golden Square, je songeai à tourner à gauche pour rejoindre Regent Street, dont la largeur me permettrait de me déplacer plus facilement. J'allais obliquer à un carrefour lorsque soudain, un cri perçant me fit m'immobiliser. Ainsi que tous les autres. Tout le long de la rue, ils étaient pareils à des statues, la tête tournée vers l'endroit d'où était venu le cri, essayant de deviner ce qui était arrivé, pleins d'appréhension. Cette alarme, ajoutée à la détresse et à la tension nerveuse, déclencha les gémissements de plusieurs femmes. Les nerfs des hommes n'étaient pas en bien meilleur état, et ils le montrèrent, pour la plupart, en proférant des jurons de surprise. C'était un son de mauvais augure, une de ces choses qu'ils s'attendaient inconsciemment à entendre.

Le cri s'éleva à nouveau. Un cri d'effroi, qui mourut dans un halètement, moins alarmant

maintenant qu'on y était préparé. Cette fois, je pus le localiser, et quelques pas me conduisirent vers l'entrée d'une ruelle. Comme j'y pénétrais, le cri se répéta, plus faiblement.

Sa source se trouvait à quelques mètres de moi. Une jeune fille était couchée sur le sol ; un homme corpulent la frappait avec une tringle de cuivre. Le dos de la robe de la fille était déchiré, et l'on voyait la chair marquée de zébrures rouges. Comme je m'approchais, je compris pourquoi elle ne s'était pas sauvée : ses mains étaient attachées derrière son dos, et une corde les reliait au poignet gauche de l'homme.

Je fus sur eux au moment où il levait le bras pour donner un nouveau coup. Il me fut facile de lui arracher la tringle de la main – il ne s'y attendait pas. Je lui donnai un violent coup à l'épaule. En retour, il lança une chaussure dans ma direction, mais je m'écartai vivement ; de toute façon, son champ d'action était limité par la corde qui le reliait à la fille. Il revint à la charge et donna un coup de pied dans le vide pendant que je fouillais dans ma poche à la recherche d'un couteau, puis il se retourna et se vengea sur la fille. Il l'insulta et tira sur la corde pour qu'elle se remette sur ses pieds. Je le frappai sur le côté de la tête, juste assez fort pour l'arrêter – je ne pouvais me résoudre à assommer un aveugle, même de son espèce. Alors qu'il se tenait la tête en essayant de récupérer, je me hâtai de couper la corde qui les liait. Un léger coup sur la poitrine le fit tituber et l'envoya en arrière. Revenant à l'attaque, il tenta de m'assener un swing avec sa main libre. Ce fut le mur qu'il atteignit, réduisant à néant l'intérêt qu'il nous portait, au bénéfice de ses phalanges brisées. J'aidai la fille à se relever, détachai ses mains et l'emmenai hors de la ruelle pendant que l'homme gémissait toujours derrière nous.

Alors que nous avancions dans la rue, elle parut sortir de son hébétement. Elle tourna son visage barbouillé de larmes vers moi et me regarda.

— Mais… vous *voyez !*

— Bien sûr.

— Oh ! merci mon Dieu ! Merci mon Dieu ! Je pensais que j'étais la seule !

Et elle éclata à nouveau en sanglots.

Je regardai autour de moi. À quelques mètres de nous, il y avait un pub où un juke-box jouait et où l'on cassait des verres dans un chaos généralisé. Nous en trouvâmes un autre juste après, plus petit et toujours intact. La porte s'ouvrit d'un bon coup d'épaule. Je portai à moitié la fille à l'intérieur et l'aidai à s'asseoir sur une chaise. Puis je brisai une autre chaise, utilisant deux de ses pieds pour bloquer les portes battantes et dissuader d'éventuels visiteurs d'entrer. Je tournai alors mon attention vers les bouteilles du bar.

Rien ne nous pressait. Elle sirota son premier verre en reniflant. Je lui laissai le temps de se remettre, jouant avec le pied de mon verre et écoutant le phonographe qui, dans l'autre bar, débitait une vieille chansonnette populaire assez lugubre :

Mon amour est dans un frigidaire,
Et mon cœur dans un congélateur.
Elle est partie avec un type, s'envoyer en l'air,
Sa lettre d'adieu, je l'ai lue en pleurs.
Là, elle s'en fout de moi
Pauvre glaçon en émoi,
Et ce n'est pas classe
D'être dans la glace,

Avec mon amour dans un frigidaire,
Et mon cœur dans un congélateur.

De temps en temps, je jetais un coup d'œil à la jeune fille. Ses vêtements, ou du moins ce qui en restait, avaient du caractère – tout comme sa voix, certainement pas acquise dans des cours de théâtre ou de cinéma : elle ne s'était pas altérée sous le stress. Elle était blonde, d'un blond bien au-delà du platine, et devait être jolie sous la couche de saleté qui la recouvrait. Un peu moins grande que moi, elle était svelte sans pour autant être maigre. Elle donnait l'impression d'avoir de la force quand il le fallait, mais une force qui, à son âge – approximativement vingt-cinq ans – ne devait s'appliquer à rien de plus important que frapper des balles de tennis, danser et mener des chevaux. Ses mains bien faites semblaient douces, et ses ongles, tous intacts, avaient une longueur plus décorative que pratique.

L'alcool fit peu à peu son effet. Une fois son verre vidé, elle avait suffisamment récupéré pour que le naturel reprenne le dessus.

— Mon Dieu, à quoi dois-je ressembler ? dit-elle.

Personne, hormis moi, ne semblait en position de le remarquer, mais je ne répondis pas.

Elle se leva et marcha vers un miroir.

— C'est bien ce que je pensais. Où se trouvent…

— Vous devriez essayer par là.

Vingt minutes ou plus passèrent avant qu'elle ne revienne. Si l'on considère les moyens à sa disposition, elle avait fait du bon travail. Son moral aussi s'était rétabli. Elle ressemblait sans doute à l'idée qu'un metteur en scène de cinéma se fait de son héroïne après une bagarre, davantage en tout cas qu'à un modèle authentique.

— Une cigarette ? proposai-je tout en remplissant nos verres.

Alors que l'atmosphère finissait de se détendre, nous échangeâmes nos histoires respectives. Afin de lui donner du temps, je racontai la mienne en premier. Puis elle dit :

— J'ai vraiment honte de moi. Je ne suis pas du tout comme ça, en général – je veux dire comme vous m'avez trouvée. En fait, je suis même assez indépendante, même si vous pensez sans doute le contraire. Mais tout cela a été trop dur. Ce qui est arrivé est affreux, et ce qui m'attendait m'a soudain semblé trop lourd à porter. J'ai paniqué. J'ai fini par me dire que j'étais peut-être la seule personne au monde à avoir gardé la vue. Ça m'a déprimée. J'étais terrifiée, complètement abrutie. Alors, j'ai craqué et j'ai hurlé comme dans un mélodrame victorien. Je n'aurais jamais cru cela de moi.

— Ne vous en faites pas pour ça. En bien ou en mal, nous allons sans doute en apprendre beaucoup sur nous-mêmes dans les jours à venir.

— Mais *je* m'en fais ! Si je commence déjà à dérailler…

Elle laissa sa phrase inachevée.

— J'étais moi-même à deux doigts de paniquer dans cet hôpital. Nous sommes des êtres humains, pas des machines.

Elle s'appelait Josella Playton. Un nom qui me semblait familier, sans que je puisse le situer. Elle vivait dans Dene Road, St. John's Wood. Le quartier cadrait peu ou prou avec mes conjectures. Je me rappelai Dene Road. Des maisons particulières, confortables, la plupart horribles, mais toutes hors de prix. Comme moi, elle ne devait qu'à la chance d'avoir échappé à la détresse générale – peut-être davantage que moi. Elle s'était rendue à une fête cette fameuse nuit du lundi – une sacrée fête, apparemment…

— Si quelqu'un trouve drôle ce genre de chose, c'est qu'il a dû abuser de la boisson, dit-elle. Je ne me suis jamais sentie aussi malade qu'à la fin de cette soirée, pourtant je n'avais pas bu tant que ça.

Elle se souvenait de mardi comme d'un jour de supplices et de gueule de bois record. Vers quatre heures de l'après-midi, elle en avait eu plus qu'assez. Elle avait sonné et donné des instructions pour que, quoi qu'il arrive, comète, tremblement de terre ou Jugement dernier, on ne la dérangeât pas. Sur cet ultimatum, elle avait pris une bonne dose de somnifère qui, sur son estomac vide, avait eu l'effet d'un coup de massue.

À partir de là, elle ne se rappelait de rien, jusqu'à ce matin, où son père l'avait réveillée en pénétrant maladroitement dans sa chambre.

— Josella, avait-il dit, pour l'amour du ciel, appelle le docteur Mayle ! Dis-lui que je suis aveugle, complètement aveugle.

Au grand étonnement de Josella, il était déjà près de neuf heures. Elle s'était levée et habillée en vitesse. Les domestiques n'avaient répondu ni aux sonneries de son père ni aux siennes. Quand elle était allée les secouer, elle s'était aperçue avec horreur qu'eux aussi étaient devenus aveugles.

Le téléphone étant hors service, il ne lui restait plus qu'à prendre la voiture pour aller chercher le docteur. Les rues désertes et la circulation réduite lui avaient paru étranges, mais elle avait conduit sur près d'un mille avant de réaliser ce qui était arrivé. Elle fut prise de panique quand elle s'en rendit compte, mais ça n'aurait servi à rien de faire demi-tour. Il y avait toujours une chance pour que le docteur ait échappé à cette… maladie, comme elle-même y avait échappé. Aussi, avec un espoir tenace mais fléchissant, elle avait poursuivi son chemin.

Au milieu de Regent Street, le véhicule avait commencé à crachouiller, pour enfin s'arrêter. Dans son départ précipité, elle n'avait pas regardé la jauge : le réservoir était à sec.

Elle s'était assise un moment, consternée. Tous les visages qu'elle voyait se tournaient dans sa direction, mais elle s'était aperçue qu'aucun d'eux ne pouvait la voir ou l'aider. Elle était sortie de la voiture, espérant trouver un garage dans les parages. Alors qu'elle claquait la portière derrière elle, une voix avait appelé.

— Hé ! Un instant, mon pote !

Elle avait tourné la tête. Un homme se dirigeait en tâtonnant vers elle.

— Qu'y a-t-il ?

Les manières de l'homme changèrent lorsqu'il entendit sa voix.

— Je suis perdu. J'sais plus où j'suis.

— Nous sommes à Regent Street. Le New Gallery est juste derrière vous, dit-elle en se retournant.

— Montrez-moi le bord du trottoir, juste ça, s'il vous plaît mademoiselle.

Elle hésita et, à cet instant, l'homme se rapprocha. La main tendue chercha sa manche et la toucha. Il se jeta en avant et attrapa ses deux bras dans une étreinte douloureuse.

— Alors, vous *voyez*, vous ! Comment diable pouvez-vous voir alors que moi j'peux pas – que personne peut ?

Avant qu'elle ait pu réagir, il l'avait retournée et fait trébucher. Elle s'était retrouvée sur le sol, le genou de l'homme dans son dos. Il tenait ses deux poignets serrés dans sa main et commença à les attacher ensemble avec une corde sortie de sa poche. Puis il se releva et tira la jeune femme pour la remettre sur ses pieds.

— Ça va, dit-il. A partir de maintenant, tu verras pour moi. J'ai faim. Emmène-moi jusqu'à de la bonne bouffe. Allez !

— Vous savez Bill, malgré les apparences, ce n'était peut-être pas vraiment un sale type. Simplement il était effrayé. Au plus profond de lui, je pense qu'il était encore plus effrayé que moi. Il m'a donné à manger et à boire. Il ne s'est mis à me battre que parce qu'il était ivre et que je ne voulais pas aller chez lui. Je n'ose imaginer ce qui serait arrivé si vous n'étiez pas intervenu. (Elle s'interrompit, puis ajouta :) Mais je ne suis pas très fière de moi. Cela montre où peut en arriver une jeune femme moderne, n'est-ce pas ? Crier et s'évanouir… Bon Dieu !

Elle avait l'air d'aller plutôt mieux – hormis une petite crispation lorsqu'elle attrapa son verre.

— Je ne suis pas sûr non plus d'avoir été très brillant dans cette histoire – j'ai surtout eu de la chance, lui dis-je. J'aurais dû réfléchir un peu plus lorsque j'ai vu cette femme avec le gosse à Piccadilly. Non, c'est seulement la chance qui m'a empêché de tomber dans le même piège que vous.

— Ceux qui possèdent un grand trésor mènent toujours une existence précaire, dit-elle d'un ton pensif.

— Je graverai ça dans ma mémoire, dorénavant.

— C'est déjà parfaitement imprimé dans la mienne.

Nous nous étions assis et écoutions le vacarme qui provenait du bar voisin.

— Et maintenant, dis-je enfin, qu'allons-nous faire ?

— Il faut que je rentre à la maison. Mon père. De toute évidence, il ne serait pas prudent d'essayer de trouver le docteur maintenant, même s'il a fait partie des chanceux.

Elle semblait sur le point d'ajouter quelque chose, mais hésita.

— Voulez-vous que je vienne avec vous ? demandai-je. Ce n'est pas le moment d'errer seul.

Elle se retourna avec un regard reconnaissant.

— Merci. J'ai failli vous le demander, mais j'ai pensé que vous étiez peut-être à la recherche de quelqu'un.

— De personne. Pas à Londres, en tout cas.

— J'en suis heureuse. Non que j'aie peur d'être attrapée de nouveau. Je ferai bien trop attention désormais. Mais, pour être honnête, c'est la solitude qui me fait peur. Je commence à me sentir si… si isolée… si abandonnée.

Je me mis à voir les choses sous un jour nouveau. Mon sentiment de délivrance était tempéré par la conscience de l'implacable qui flottait autour de nous. Au début, je n'avais pas pu m'empêcher de ressentir une forme de supériorité et, par là même, de confiance. Nos chances de survivre à la catastrophe étaient un million de fois plus grandes que pour les autres. Là où ils devaient fouiller, tâtonner et deviner, il nous suffisait d'entrer et de prendre. Mais tout cela ne faisait que commencer…

— Je me demande combien d'entre nous ont échappé à la catastrophe et voient encore, lui dis-je. Moi, j'ai croisé un autre homme, un enfant et un bébé ; vous n'en avez vu aucun. Nous allons vite nous rendre compte que les voyants sont très rares, j'en ai peur. Certains aveugles ont déjà compris que leurs chances de survie étaient liées au fait de détenir quelqu'un qui peut voir. Quand ils auront tous compris cela, notre situation ne sera pas très confortable.

À cet instant, mon avenir se résumait à un choix entre une existence solitaire, avec la menace constante d'être capturé, et la formation d'un petit groupe sur lequel nous pourrions

compter pour nous protéger des autres. Nous remplirions le rôle d'une sorte de chef de groupe de prisonniers – et il me vint à l'esprit une vilaine image de guerre sanglante, entre les gangs, entreprise pour notre possession. Je continuais à envisager ces désagréables perspectives quand Josella me rappela au présent en se levant.

— Je dois partir, dit-elle. Mon pauvre père ! Il est plus de quatre heures.

De retour dans Regent Street, une pensée me frappa soudain.

— Traversez. Je crois que je me souviens d'une boutique par là…

La boutique y était bel et bien. Un couteau pour chacun, dans sa gaine, et un ceinturon.

— J'ai l'impression d'être un pirate, dit Josella en hochant la tête.

Quelques mètres plus haut dans la rue, nous arrivâmes à proximité d'une énorme berline étincelante, le genre d'engin fait pour ronronner. Mais, quand je démarrai, le bruit qu'elle fit gronda plus fort à nos oreilles que tout le trafic d'une rue animée. Nous nous frayâmes un chemin vers le nord, en zigzaguant pour éviter les épaves et les gens errants que le bruit de notre approche immobilisait au milieu de la rue. Tous les visages se tournaient vers nous avec une lueur d'espoir qui s'effaçait lorsque nous passions. Un immeuble flambait sur notre chemin, et un nuage de fumée s'élevait d'un autre incendie quelque part dans Oxford Street. Il y avait beaucoup de monde dans Oxford Circus, mais nous parvînmes habilement à les éviter, pour dépasser ensuite la BBC et gagner l'autoroute du nord, à Regent Park.

Ce fut un réel soulagement de quitter les rues et d'atteindre des espaces verts, là où l'on ne trouvait pas de pauvres gens qui erraient en tâtonnant. Les seules choses animées, visibles sur les larges étendues d'herbe, étaient deux ou trois groupes de triffides qui se dirigeaient en cahotant vers le sud. D'une façon ou d'une autre, ils avaient réussi à se libérer de leur tuteur et ils le traînaient derrière eux au bout de leur chaîne. Je me souvins qu'on en avait enfermé un certain nombre, libres ou attachés, dans un double enclos près du zoo. Je me demandai comment ils avaient pu en sortir. Josella les remarqua également.

— Ça ne fait pas beaucoup de différence pour eux, dit-elle.

Rien d'important ne nous retarda sur le reste du chemin. En quelques minutes, nous parvînmes chez elle. Nous descendîmes de la voiture et je poussai le portail. Une petite allée contournait un bosquet qui empêchait presque de voir la façade depuis la route. Au moment où nous prenions le tournant, Josella poussa un cri et s'élança en courant. Une silhouette était allongée sur le gravier, la poitrine contre le sol, mais la tête tournée de telle manière que l'on voyait un côté du visage. D'un coup d'œil, j'avais aperçu la brillante zébrure rouge sur la joue.

— Arrêtez ! criai-je.

Il y avait suffisamment d'angoisse dans ma voix pour l'immobiliser.

J'avais repéré le triffide. Il cahotait dans les buissons, à portée de la silhouette étendue.

— En arrière, vite !

Le regard toujours fixé sur l'homme, elle hésita.

— Mais il faut… commença-t-elle en se retournant vers moi.

Elle s'arrêta net. Ses yeux s'agrandirent et elle se mit à hurler.

Je fis un demi-tour rapide et aperçus un triffide à quelques mètres seulement derrière moi. Par réflexe, je posai les mains sur mes yeux. J'entendis le fouet siffler lorsqu'il cingla sur moi, mais il n'y eut pas de choc ni même de brûlure. L'esprit peut réagir en un éclair dans un tel moment ; néanmoins, ce fut davantage mon instinct que ma raison qui me fit sauter sur la plante avant qu'elle ait le temps de me cingler à nouveau. Je heurtai le triffide, le renversai, et

mes mains se portèrent vers la partie supérieure de sa hampe, pour tenter d'arracher la cupule et l'aiguillon. Les hampes des triffides ne se cassent pas, elles se déchirent. Celle-ci fut entièrement déchiquetée avant que je ne me relève.

Josella demeurait au même endroit, pétrifiée.

— Venez ! Il y en a un autre dans les buissons, derrière vous.

Elle jeta un coup d'œil apeuré par-dessus son épaule et s'avança.

— Mais il vous a frappé ! dit-elle, incrédule. Pourquoi n'êtes-vous pas…

— Je ne sais pas. Je devrais l'être.

Je baissai les yeux vers le triffide. Me souvenant des couteaux que nous avions pris avec d'autres ennemis en tête, j'employai le mien à trancher l'aiguillon à sa base. Je l'examinai.

— Voilà l'explication, dis-je en montrant les sacs de venin. Regardez. Ils étaient vides, épuisés. S'ils avaient été pleins, ou même à moitié remplis…

J'abaissai le pouce vers le sol.

À cela s'ajoutait la résistance que j'avais acquise au venin. Une marque rouge pâle zébrait néanmoins le dos de ma main et mon nez me démangeait horriblement. Je le frottai tout en examinant l'aiguillon.

— C'est étrange, murmurai-je, davantage à mon intention qu'à la sienne, mais elle m'entendit.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Je n'en ai jamais vu un avec des sacs de venin aussi vides. Il a dû s'en payer une bonne tranche.

Mais je doute qu'elle m'ait écouté. Son attention s'était reportée sur l'homme étendu dans l'allée et sur le triffide qui se trouvait à ses côtés.

— Comment pouvons-nous le tirer d'affaire ?

— Nous ne le pouvons pas. Pas tant que cette chose sera à proximité. De toute façon… Eh bien, j'ai peur que nous ne puissions plus l'aider maintenant.

— Vous voulez dire qu'il est mort ?

— Oui. Ça ne fait aucun doute. J'ai déjà vu d'autres victimes de ces piqûres. Qui était-ce ?

— Le vieux Pearson. C'était le jardinier et le chauffeur de mon père. Un vieil homme adorable… je le connais depuis toujours.

— Je suis navré… commençai-je en espérant trouver quelque chose de plus à-propos, mais elle m'interrompit.

— Regardez ! Regardez !

Elle désignait un sentier qui longeait la façade latérale de la maison. Une jambe gainée de noir, dont le pied était chaussé d'un escarpin de femme, dépassait le coin de la maison.

Nous examinâmes soigneusement les alentours, puis nous nous dirigeâmes vers un endroit qui nous donnerait une meilleure vue. Une jeune fille habillée en noir était étendue, à moitié dans le sentier, à moitié sur un lit de fleurs. Son joli visage était traversé par ligne rouge et brillante.

Josella suffoqua et ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh ! Annie ! Pauvre petite Annie !

Je tentai autant que possible de la consoler.

— Ni l'un ni l'autre n'ont dû avoir le temps de souffrir. Quand la dose est suffisante pour tuer, c'est… miraculeusement fulgurant.

Nous ne vîmes pas d'autre triffide caché dans le coin. Peut-être était-ce le même qui les

avait attaqués tous les deux. Ensemble, nous traversâmes le sentier pour entrer par la porte latérale. Josella appela. Pas de réponse. Elle appela de nouveau. Nous n'entendîmes que le silence absolu qui enveloppait la maison. Elle se tourna vers moi. Nous ne disions mot. Avec calme, elle m'ouvrait la route le long d'un couloir qui conduisait à une porte matelassée. Quelque chose, au moment où elle l'ouvrait, cingla l'air entre la porte et son encadrement, à un centimètre au-dessus de sa tête. Elle repoussa précipitamment le battant et se tourna vers moi, les yeux agrandis.

— Il y en a un dans le hall !

Elle avait chuchoté ces mots dans un soupir effrayé, comme s'il avait pu l'entendre.

Nous retournâmes vers la porte d'entrée, puis dans le jardin. Marchant sur l'herbe pour éviter de faire le moindre bruit, nous fîmes le tour de la maison jusqu'à ce que nous puissions voir dans le vestibule. La porte-fenêtre qui menait au jardin était ouverte, et sur un des côtés, une vitre avait été brisée. Une traînée boueuse traversait le tapis. Au milieu de la pièce se tenait un triffide. L'extrémité de sa hampe balayait presque le plafond et oscillait de gauche à droite. Tout près, à côté de sa tige humide et hirsute, était étendu le corps d'un homme d'un certain âge, vêtu d'une robe de chambre de soie brillante. Je pris le bras de Josella, inquiet à l'idée qu'elle ne se précipite.

— Est-ce… votre père ? demandai-je, bien que je fus à peu près certain de la réponse.

— Oui.

Et elle se cacha le visage dans les mains. Elle tremblait légèrement.

Je restais immobile, les yeux fixés sur le triffide. Puis je tendis un mouchoir à Josella. C'était à peu près tout ce que je pouvais faire. Au bout d'un moment, elle reprit le contrôle d'elle-même. Puis, me souvenant des gens que nous avions vus ce jour-là, je lui dis :

— Vous savez, je crois que je préférerais *ça* à ce qui est arrivé aux autres.

— Oui, dit-elle après un silence.

Elle leva les yeux vers le ciel. Il était doux, d'un bleu profond, avec de petits nuages qui flottaient comme des plumes.

— Oh oui ! répéta-t-elle avec plus de conviction. Pauvre papa. Il n'aurait pas supporté d'être aveugle. Il aimait trop tout cela. (Elle jeta un nouveau coup d'œil dans la pièce.) Qu'allons-nous faire ? Je ne peux pas laisser…

À cet instant, j'aperçus le reflet d'un mouvement dans la vitre de la fenêtre. Je regardai rapidement derrière nous et aperçus un triffide en train de sortir du buisson et de traverser la pelouse. Il cahotait sur une ligne qui finirait par le mener droit sur nous. J'entendis le bruissement des feuilles sèches agitées par la hampe qui se déplaçait d'arrière en avant.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Je n'avais aucune idée de leur nombre dans les environs. J'attrapai Josella par le bras et l'entraînai en courant par le même chemin que nous avions pris pour venir. Au moment où nous remontions dans la voiture, elle éclata en sanglots.

Pleurer lui ferait du bien. J'allumai une cigarette et réfléchis à ce que nous allions faire. Naturellement, elle n'accepterait pas l'idée de laisser son père comme nous l'avions trouvé. Elle voudrait qu'il soit inhumé convenablement – de toute évidence, nous allions devoir creuser la tombe et faire tout le travail à deux. Mais, avant cela, il nous faudrait trouver le moyen de s'occuper des triffides déjà sur place et d'éloigner ceux qui pourraient apparaître. Personnellement, j'aurais choisi de tout laisser tomber, mais ce n'était pas mon père.

Plus je réfléchissais à l'évolution de la situation, moins tout cela me plaisait. Je n'avais

aucune idée du nombre de triffides qui pouvaient se trouver à Londres. Il y en avait quelques-uns dans chaque jardin public, la plupart du temps, il s'agissait de ceux qu'on avait neutralisés pour les laisser errer là où ils voulaient ; les autres, avec leurs aiguillons intacts, étaient soit enchaînés à un tuteur, soit placés derrière un grillage, en toute sécurité. En pensant à ceux que nous avions vus en traversant Regent Park, je me demandai combien d'entre eux avaient été parqués près du zoo et combien avaient pu s'en échapper. Et il fallait en rajouter un bon nombre dans les jardins privés. En principe, ils étaient neutralisés, mais on ne sait jamais quelle négligence imbécile peut survenir. Et puis, il y avait plusieurs nurseries et des stations expérimentales un peu plus loin…

Tandis que je demeurais assis à réfléchir, quelque chose me tracassait l'esprit – quelque association d'idées qui n'arrivaient pas à s'assembler. Je cherchai quelques instants, et tout à coup le lien se fit. Je pouvais presque entendre la voix de Walter me disant :

"Je te le dis, en matière de survie, un triffide est dans une position foutrement meilleure qu'un homme aveugle. "

Bien entendu, il parlait d'un homme qui aurait été rendu aveugle par l'aiguillon d'un triffide. Quoi qu'il en soit, ça me faisait un choc. Plus qu'un choc. C'était assez effrayant.

J'essayai de me rappeler. Non, tout cela n'avait été que spéculations d'ordre général. Néanmoins, ça semblait assez étrange désormais…

— Faisons abstraction de notre vue, avait-il dit, et notre supériorité sur eux n'existe plus.

Bien sûr, des coïncidences se produisent à chaque instant. Et on ne les remarque que de temps en temps…

Un crissement sur le gravier me ramena au présent. Un triffide suivait, en sautillant, l'allée qui menait au portail. Je me penchai sur le rebord de la portière et le suivis des yeux.

— Démarrez ! Démarrez ! cria Josella d'une voix hystérique.

— Nous sommes très bien ici. Je veux voir ce qu'il fait.

Au même instant, je pris conscience que l'une de mes interrogations s'était résolue. Étant habitué aux triffides, j'avais oublié comment les gens réagissaient devant un spécimen non neutralisé. Il ne serait même pas question de revenir ici. Devant ce monstre, Josella avait eu une réaction somme toute classique : partir loin de lui aussi vite que possible et faire en sorte d'y rester.

La chose s'arrêta près du portail. On aurait juré qu'elle écoutait. Nous demeurâmes assis, parfaitement calmes et immobiles, Josella les yeux fixés sur le triffide, pleins d'horreur. Je m'attendais à ce qu'il abatte son aiguillon sur la voiture, mais il n'en fit rien.

L'assourdissement de nos voix lui faisait probablement croire que nous nous trouvions hors de portée.

Les petites tiges nues se mirent brusquement à s'entrechoquer contre la hampe. Il s'éloigna vers la droite en oscillant pesamment et disparut sur la route.

Josella poussa un soupir de soulagement.

— Oh ! partons avant qu'il ne revienne ! implora-t-elle.

Je mis la voiture en marche, je fis demi-tour et nous repartîmes en direction de Londres.

UNE LUEUR DANS LA NUIT

Josella commença à recouvrer son sang-froid. Avec l'intention évidente de libérer son esprit de ce que nous laissions derrière nous, elle demanda :

— Où allons-nous maintenant ?

— D'abord à Clerkenwell. Puis nous irons chercher d'autres vêtements pour vous. À Bond Street, si vous voulez, mais Clerkenwell d'abord.

— Mais pourquoi Clerkenwell ?... Grand Dieu !

Elle pouvait bien s'exclamer. Nous venions de tourner à un carrefour pour trouver la rue remplie de gens à moins de cinquante mètres de nous. Ils se dirigeaient rapidement dans notre direction en trébuchant, les bras tendus devant eux. De cette foule montait un brouhaha fait de pleurs et de cris. Au moment même où nous les vîmes, une femme, au premier rang, trébucha et tomba ; d'autres s'écroulèrent, et elle disparut sous une mêlée de corps agités. Au-delà de la foule, on pouvait apercevoir la cause de ce chaos : trois tiges garnies de feuilles sombres qui oscillaient au-dessus des têtes. J'accélérai et tournai dans une rue adjacente.

Josella tourna vers moi un visage terrifié.

— Vous... vous avez vu ce que c'était ? Ils les *conduisaient !*...

— Oui, répondis-je. C'est pourquoi nous allons à Clerkenwell. Là-bas, il y a un lieu où l'on fabrique les meilleurs masques et les meilleures armes anti-triffides du monde. Nous revînmes en arrière pour reprendre la bonne route, mais sans réussir à trouver le raccourci que je cherchais. La foule était nombreuse dans les rues près de la gare de King Cross, et même en gardant la main sur le klaxon, j'avais de plus en plus de mal à avancer. Devant la gare, cela devint impossible. Pourquoi y avait-il autant de monde en ces lieux, je n'en ai pas la moindre idée. Tous les habitants du quartier semblaient avoir convergé là. Nous ne pouvions pas aller plus loin, et un coup d'œil en arrière nous fit comprendre qu'il serait vain d'essayer de reculer. Les gens que nous avions dépassés s'étaient déjà refermés sur nous.

— Sortez, vite, dis-je. Je crois qu'ils en ont après nous.

— Mais... commença Josella.

— Vite.

Je donnai un dernier coup de klaxon et me glissai derrière elle, laissant le moteur tourner. Il était temps. Un homme avait trouvé la poignée de la portière arrière. Il l'ouvrit et pénétra dans la voiture. Nous nous laissâmes pousser par la pression des autres qui avançaient sur l'auto. Il y eut un cri de colère quand celui qui avait ouvert une des portières avant trouva les sièges vides. À ce moment-là, nous étions devenus nous-mêmes membres de cette foule. Quelqu'un empoigna l'homme qui avait ouvert la portière arrière, le prenant pour l'occupant du véhicule. La confusion était à son comble. Je pris le bras de Josella et nous commençâmes à nous frayer un chemin aussi discrètement que possible.

Enfin sortis de la foule, nous nous éloignâmes à la recherche d'un véhicule. Au bout d'un mille environ, nous tombâmes sur un break, qui s'avérerait sans doute plus pratique qu'une voiture ordinaire pour le plan que je commençais vaguement à concevoir.

Depuis deux ou trois siècles, Clerkenwell est spécialisé dans la fabrication d'instruments de précision. La petite usine, avec laquelle j'avais eu affaire pour mon travail, s'était adaptée aux nouveaux besoins. Je la retrouvai sans difficulté, et y pénétrer ne posa guère de

problème. Nous en repartîmes avec le sentiment réconfortant de pouvoir compter sur plusieurs excellents fusils à triffides, quelques milliers de petits boomerangs en acier et des casques en maille de fer, le tout chargé dans le coffre.

— Et maintenant… les vêtements ? suggéra Josella au moment de démarrer.

— Plan provisoire, ouvert à la critique et aux rectifications. D'abord, ce que vous pourriez appeler un *pied-à-terre*. Un endroit où nous installer et discuter des choses à faire.

— Pas un autre bar. J'ai eu mon compte de bars aujourd'hui.

— Contre toute probabilité – mes amis ne le croiraient pas, tout est gratuit ! –, moi aussi. Je pensais plutôt à un appartement vide. Ça ne devrait pas être difficile à trouver. Nous pourrions nous y détendre un moment et mettre au point les grandes lignes d'un plan de campagne. Et ce serait commode pour y passer la nuit. Bien entendu, si malgré ces circonstances particulières, vous estimez que les conventions ne le permettent pas, nous prendrons deux appartements…

— Je crois que je me sentirais mieux en sachant qu'il y a quelqu'un près de moi.

— Très bien. Alors l'opération numéro deux consistera en l'habillement des dames et des gentilshommes. Pour cela, il vaudrait mieux nous séparer – en prenant grand soin de noter quel appartement nous avons choisi.

— Oui… oui, dit-elle sans conviction.

— Tout ira bien. Aussi longtemps que vous n'adressez la parole à quiconque, personne ne peut deviner que vous y voyez. C'est juste parce que vous n'étiez pas préparée que vous êtes tombée dans ce piège… Au pays des aveugles, les borgnes sont rois.

— Vous avez raison. C'est Wells qui a dit cela, n'est-ce pas ? Mais dans son histoire, il s'avère que ce n'était pas vrai.

— Tout dépend de la signification que vous donnez au mot "pays" – *patria* à l'origine. *Caecoruin in patria Iusus rex imperat omnis*, c'est un auteur classique nommé Fullonius qui l'a dit. C'est tout ce que l'on sait à son sujet. Mais il n'y a pas de *patria* organisée, pas d'État ; ici, tout n'est que chaos. Wells imaginait un peuple qui s'est adapté à la cécité. Je ne crois pas que c'est ce qui arrive ici – je ne vois pas comment.

— Et à votre avis, qu'est-ce qu'il *va* arriver ?

— Je ne suis pas meilleur devin que vous. Nous commencerons bientôt à le savoir, de toute façon. Mieux vaut se concentrer sur les sujets à notre portée. Où en étions-nous ?

— Choisir des vêtements.

— Oh oui ! Bon, il suffit de se glisser dans une boutique, de choisir quelques bricoles et de ressortir. Vous ne rencontrerez pas un seul triffide dans le centre de Londres, du moins pas encore.

— Vous parlez du cambriolage avec une telle légèreté…

— Je ne me sens pas si léger que ça à ce sujet, admis-je. Mais je ne suis pas certain que ce soit par vertu, plutôt par habitude. Un refus obstiné d'affronter la réalité ne nous ramènera pas en arrière et ne nous aidera en rien. Je crois que nous devons essayer de nous considérer, non pas comme des voleurs, mais plutôt comme, eh bien, comme les héritiers involontaires de tout cela.

— Oui, je suppose que c'est… quelque chose comme ça, approuva-t-elle, à moitié convaincue.

Elle demeura silencieuse un moment. Quand elle rompit le silence, ce fut pour revenir à la question précédente.

— Et après les vêtements ?

— Opération numéro trois. Le dîner.

Comme je m'y attendais, trouver un appartement ne posa aucun problème. Après avoir verrouillé la voiture, nous la laissâmes au milieu de la route, devant un immeuble cossu, et nous montâmes jusqu'au troisième étage. Pourquoi avoir choisi le troisième, je ne saurais le dire. Cela nous paraissait juste un peu plus sûr. La procédure de sélection fut aisée : nous frappions ou sonnions à la porte et, si quelqu'un répondait, nous passions à la suivante. Après trois tentatives, nous trouvâmes une porte où il n'y eût aucune réponse. Je fis sauter le loquet de la serrure d'un bon coup d'épaule, et nous entrâmes.

Pour ma part, je n'avais pas été habitué à vivre dans un appartement dont le loyer devait dépasser les deux mille livres par an, mais je découvris vite un certain nombre d'arguments en faveur de ce genre de choses. Les décorateurs avaient dû être d'élégants jeunes gens doués de ce sens ingénieux qui combine le bon goût à une onéreuse exigence d'actualité. La volonté d'être à la mode était le maître-mot de cet endroit. Ici et là se trouvaient quelques *derniers cris* indispensables, dont certains étaient indiscutablement destinés, si le monde avait poursuivi sa course, à faire fureur dans un avenir proche ; d'autres, à mon sens, avaient constitué une perte sèche pour l'humanité dès leur conception. L'ensemble avait tout d'une foire-exposition, avec ce que cela comporte de négligence née des petites manies humaines – un livre jeté à quelques centimètres de l'endroit prévu, avec une couverture d'une couleur mal choisie, rompait l'harmonie soigneusement étudiée, tout comme si une personne assez insouciante pour porter n'importe quel vêtement venait s'asseoir sur un des luxueux sofas. Je me tournai vers Josella, qui, les yeux agrandis, examinait tout ce qui l'entourait.

— Est-ce que cette petite bicoque vous conviendra, ou cherchons-nous autre chose ?

— Oh ! je pense que nous pourrons nous y faire ! Si nous nous engagions sur ce délicat tapis couleur crème, afin d'explorer les lieux ?

Ce n'était pas du tout calculé, mais il m'aurait sans doute été difficile de trouver meilleur moyen de lui faire oublier les événements de la journée. Notre exploration fut ponctuée d'une série d'exclamations dans lesquelles l'admiration, l'envie, le plaisir, le mépris et, il faut l'avouer, la malice, jouaient leur rôle. Josella s'immobilisa sur le seuil d'une pièce où sévissaient les plus agressives des expressions de la féminité.

— Je dormirai ici, proclama-t-elle.

— Grands Dieux ! m'exclamai-je. Enfin, chacun ses goûts.

— Ne soyez pas méchant. Je n'aurai probablement jamais plus la chance d'être décadente. Et puis, vous savez bien qu'en toute fille sommeille une star de cinéma. Je m'offre cette dernière fantaisie.

— Vous auriez tort de vous en priver. Pour ma part, j'espère trouver quelque chose de plus simple. Dieu me préserve d'avoir à dormir dans une chambre avec un miroir au plafond.

— Il y en a également un au-dessus de la baignoire, dit-elle en jetant un coup d'œil dans la pièce adjacente.

— Je ne sais pas s'il s'agit du zénith ou du nadir de la décadence. Mais, de toute façon, vous ne vous baignerez pas. Il n'y a pas d'eau chaude.

— Oh ! j'avais oublié. Quel dommage ! s'exclama-t-elle, déçue.

Nous continuâmes notre inspection des lieux. Le reste était moins sensationnel. Puis, Josella sortit pour régler la question de ses vêtements. Je fis l'inventaire des ressources de l'appartement, puis organisai ma propre expédition.

Alors que je sortais, une autre porte dans le corridor s'ouvrit… Je m'immobilisai. Un jeune homme apparut, tenant une jeune fille blonde par le bras. Il relâcha son étreinte lorsqu'elle franchit le seuil de leur appartement.

— Attends une minute, chérie.

Il fît trois ou quatre pas silencieux sur le tapis. Ses mains tendues trouvèrent la fenêtre à l'extrémité du corridor. Avec assurance, ses doigts se dirigèrent vers le loquet et l'ouvrirent. J'aperçus un escalier de secours à l'extérieur.

— Que fais-tu, Jimmy ? demanda-t-elle.

— C'est juste pour vérifier, dit-il en revenant rapidement vers elle et en lui prenant la main. Viens, chérie.

Elle s'accrocha à son bras.

— Jimmy, partir d'ici ne me plaît guère. Au moins, dans notre appartement, nous savons où nous sommes. Comment allons-nous nous nourrir ? Comment allons-nous vivre ?

— Chérie, nous n'aurons bientôt plus rien à manger dans l'appartement. Nous ne survivrons pas longtemps ainsi. Allons, viens. N'aie pas peur.

— Mais j'ai peur, Jimmy. J'ai peur.

Elle s'accrochait à lui et il l'entoura d'un bras.

— Tout ira bien, chérie. Allons, viens.

— Mais, Jimmy, ce n'est pas par là…

— Tu es désorientée, chérie. C'est bien par là.

— Jimmy, j'ai si peur. Rentrons.

— Il est trop tard, ma chérie.

Le jeune homme s'arrêta près de la fenêtre. D'une main, il tâtonna pour localiser l'endroit. Puis il mit ses bras autour de la jeune femme et la serra contre lui.

— C'était peut-être trop beau pour durer, dit-il doucement. Je t'aime, mon amour. Je t'aime tant.

Elle lui tendit ses lèvres.

Il l'embrassa, puis la souleva, se retourna et enjamba la fenêtre…

Endurcis-toi, pensai-je. *Tu n'as pas le choix. C'est ça ou se saouler en permanence. De telles choses doivent arriver partout – et elles arriveront encore.*

On n'y peut rien. Supposons que tu leur donnes suffisamment de nourriture pour tenir le coup encore quelques jours. Et après ? Tu dois t'y faire. C'est ça ou noyer ta peur dans l'alcool. Si tu ne luttes pas pour préserver ta propre existence en dépit de tout, tu ne pourras *pas* survivre. *Seuls ceux qui seront assez durs pour s'en tenir à cette règle s'en sortiront…*

Rassembler tout ce que je voulais rapporter me prit davantage de temps que prévu. Près de deux heures s'écoulèrent avant mon retour. Je laissai tomber une ou deux choses en essayant d'ouvrir la porte. La voix tremblante de Josella me parvint depuis la chambre féminissime.

— Ce n'est que moi, la rassurai-je en avançant dans le couloir avec mon chargement.

Je laissai les affaires dans la cuisine et repartis chercher celles que j'avais laissé tomber. Je m'arrêtai devant sa porte.

— N'entrez pas, dit-elle.

— Ce n'était pas mon intention. Je voulais seulement vous demander si vous saviez cuisiner.

— Des œufs durs, me répondit sa voix étouffée.

— C'est bien ce que je craignais. Le nombre de choses que nous allons devoir apprendre à faire est décidément impressionnant.

De retour à la cuisine, je déposai le réchaud à pétrole que j'avais rapporté sur la cuisinière électrique inutilisable et commençai à m'occuper.

Quand j'eus achevé de mettre le couvert sur une petite table dans le salon, je contemplai le résultat : plutôt satisfaisant, à mes yeux. Je plaçai quelques bougies pour compléter le tout. Josella ne donnait pas signe de vie, mis à part des bruits d'eau qui coule peu de temps auparavant. Je l'appelai.

— J'arrive, répondit-elle.

Je m'approchai d'une fenêtre et regardai dehors. J'avais pleinement conscience que je commençais à dire adieu à tout cela. Le soleil était bas. Les tours, les clochers, les façades en pierre de Portland se découpaient en blanc et en rose sur le ciel obscurci. Des incendies s'étaient déclarés çà et là. La fumée montait en grosses volutes et parfois, une langue de flammes s'élevait au milieu. Je ne reverrais sans doute jamais plus ces bâtiments familiers. Viendrait peut-être un temps où l'on pourrait revenir – mais ce ne serait plus le même endroit. Les incendies et les intempéries auraient tout marqué de leur sceau, et la ville serait morte, abandonnée. Pour l'instant, à distance, on pouvait encore avoir l'illusion d'une cité vivante.

Mon père m'avait un jour raconté qu'avant la guerre contre Hitler, il avait pris l'habitude de faire le tour de Londres, les yeux grands ouverts plus que jamais, pour admirer des bâtiments qu'il n'avait jamais remarqués auparavant et leur dire adieu. J'éprouvais en cet instant un sentiment similaire, mais notre situation avait quelque chose de plus tragique. La plupart des gens pouvaient avoir un certain espoir de survivre à la guerre. Là, nous avions affaire à un ennemi qui ne les laisserait pas survivre. Cette fois, ce n'était pas la destruction gratuite et les incendies volontaires qu'ils attendaient ; juste une longue route, lente, inévitable, vers le déclin et la chute.

A cet instant, mon cœur résistait encore à ce que disait ma raison. C'était trop gros, trop anormal pour arriver vraiment. Pourtant, je savais que ce n'était certes pas la première fois que cela se produisait. Les vestiges d'autres grandes villes sont enfouis sous des déserts ou recouverts par la jungle en Asie. Certaines sont tombées il y a si longtemps que même leur nom a disparu. Mais, pour ceux qui l'ont vécue, cette disparition n'avait pas dû sembler plus probable, ou même possible, que ne l'était à mes yeux celle d'une grande ville moderne.

Ce doit être, pensai-je, *une des illusions les plus persistantes et les plus réconfortantes de la race humaine que de croire que "ça ne peut arriver ici, maintenant", que ce petit coin bien à nous, dans l'espace et dans le temps, est hors d'atteinte des cataclysmes*. Et voilà que c'était en train d'arriver ici. À moins d'un miracle, c'était bien à l'agonie de Londres que j'assistais ; et, vraisemblablement, d'autres hommes, guère différents de moi, devaient être en train d'assister à celle de New York, de Paris, de San Francisco, de Bombay, de toutes les cités destinées à rejoindre celles qui étaient à jamais enfouies sous les jungles.

Je regardais toujours par la fenêtre lorsque je sentis un mouvement derrière moi. Je me retournai pour voir Josella entrer dans la pièce. Elle portait une longue robe d'un bleu très pâle et une petite veste de fourrure blanche. A son cou, en pendentif sur une simple chaîne, quelques diamants bleus lançaient des éclairs ; les pierres de ses boucles d'oreilles étaient plus petites mais d'une eau aussi fine. Elle s'avança dans un léger claquement de ses sandales d'argent et la vision fugitive de ses bas arachnéen. Comme je la fixais sans mot dire, son

sourire disparut.

— Ça ne vous plaît pas ? demanda-t-elle avec une déception juvénile.

— C'est adorable… vous êtes très belle. Je… Eh bien, c'est juste que je ne m'y attendais pas.

Il manquait quelque chose. Je savais que cet étalage n'avait que peu ou pas de rapport avec moi. J'ajoutai :

— C'est un adieu ?

Un regard nouveau illumina ses yeux.

— Ainsi, vous comprenez. Je l'espérais…

— Oui, je crois que je comprends. Et je suis heureux que vous l'ayez fait. Ce sera un souvenir charmant.

Je tendis la main vers elle et l'attirai vers la fenêtre.

— Je disais adieu aussi à tout cela.

Ce qui se passait dans son esprit tandis que nous restions là, côte à côte, demeure son secret. Le mien ressemblait à une sorte de kaléidoscope d'une existence à jamais disparue, ou bien au déversement d'une énorme quantité de photographies avec un seul "tu te souviens ?" résumant tout l'ensemble.

Nous demeurâmes un long moment perdus dans nos pensées. Puis, dans un soupir, elle baissa les yeux vers sa robe, lissant du doigt la soie délicate.

— Vous trouvez ça ridicule, alors que Rome est en train de brûler ? dit-elle avec un petit sourire triste.

— Non, c'est… doux, répondis-je. Merci de l'avoir fait. C'est un geste d'une telle beauté, avec toutes les atrocités commises là-bas. Vous n'auriez rien pu faire de plus charmant…

Son sourire perdit de sa tristesse.

— Merci, Bill. (Elle se tut un instant puis reprit :) Est-ce que je vous ai déjà dit merci ? Je ne crois pas. Si vous ne m'aviez pas aidée…

— Sans vous, je serais sans doute étendu dans un bar, à pleurnicher et à broyer du noir. Je dois vous remercier tout autant. Ce n'est pas le moment d'être seul.

Puis, pour détourner la conversation, j'ajoutai :

— En parlant de boire, il y a un excellent Amontillado ici, et quelques bonnes choses pour l'accompagner. Nous avons eu le nez creux en choisissant cet appartement.

Je servis le Xérès et nous levâmes nos verres.

— À notre santé, notre force… et notre chance, dis-je.

Elle hocha la tête et nous bûmes.

Comme nous entamions un excellent pâté, Josella demanda :

— Et si le propriétaire nous surprenait ici ?

— Nous lui expliquerions la situation, et il ou elle sera trop reconnaissant de trouver quelqu'un capable de lui dire ce qu'il y a dans cette bouteille. Mais il est peu probable que cela arrive.

— Non, admit-elle après avoir réfléchi. Non, c'est bien peu probable, j'en ai peur. Je me demande… (Elle examina ce qui l'entourait et son regard s'arrêta sur une colonne cannelée et blanche.) Avez-vous essayé la radio ? Cette chose est *bien* une radio, n'est-ce pas ?

— C'est également un récepteur de télévision. Mais il ne fonctionne pas. Il n'y a pas de courant.

— Bien sûr. J'avais oublié. Nous allons devoir nous passer de ce genre de choses pendant

longtemps, j'imagine.

— J'en ai essayé un dehors. Un appareil à piles. Ça n'a rien donné. Toutes les stations sont aussi muettes qu'une tombe.

— Ça signifie que c'est pareil partout ?

— J'en ai bien peur. Tout ce que j'ai pu capter, c'est un signal sur la bande des quarante-deux mètres. Sinon rien, pas même un navire. Je me demande qui est ce pauvre type, et où il se trouve.

— Ça va être vraiment sinistre, Bill, n'est-ce pas ?

— C'est… Non, je ne veux pas gâcher notre dîner. Le plaisir avant les affaires, et le futur appartient indéniablement à la catégorie affaire. Parlons de choses intéressantes – de vos histoires de cœur, par exemple, et de la raison pour laquelle vous ne vous êtes pas encore mariée – à moins que vous le soyez ? Vous voyez comme je vous connais peu. Dites-moi tout de votre vie, d'accord ?

— Bien. Je suis née à environ trois milles d'ici. Au grand dam de ma mère, à l'époque.

Je haussai un sourcil.

— En fait, elle avait décidé que je serais américaine. Mais, quand la voiture est venue la chercher pour aller à l'aéroport, il était trop tard. Elle était très impulsive – j'en ai hérité ; je crois.

Elle continua à bavarder. Il n'y avait rien de remarquable dans les premières années de sa vie, mais je pense que ça lui faisait du bien de me les résumer et d'oublier où nous étions un moment. J'écoutais avec plaisir son babillage sur ces choses familières et amusantes qui, toutes, avaient disparu de ce monde. Nous naviguions tranquillement de son enfance à ses années d'école, évoquions ses "sorties", si le mot signifiait encore quelque chose.

— J'ai failli me marier à dix-neuf ans, admit-elle. Je ne suis pas mécontente aujourd'hui que cela ne se soit pas fait. Mais ce n'est pas ce que je pensais à l'époque. J'étais furieuse contre papa, qui m'avait contraint à rompre parce qu'il voyait bien que Lionel était un chézard et…

— Un quoi ?

— Un chézard. Une sorte de croisement entre un chevalier d'industrie et un lézard – de la famille des salonnards. Alors, j'ai quitté ma famille et je suis allée habiter dans l'appartement d'une jeune fille que je connaissais. Ma famille m'a coupé les vivres, une décision stupide qui aurait pu avoir le résultat opposé à ce qu'ils espéraient. Ça n'est pas arrivé, car toutes les filles que je voyais suivre ce chemin ne semblaient pas vraiment s'amuser. Sans compter toute la jalousie que vous éveillez – et tellement d'énergie dépensée. Vous n'imaginez pas toute l'énergie qu'il faut pour se libérer une ou deux secondes du carcan familial – ou bien devrais-je dire pour s'en passer ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai saisi l'idée générale. Vous ne vouliez tout simplement plus entendre parler de quelconques chaînes.

— Vous êtes intuitif, décidément. Je ne pouvais tout de même pas vivre au crochet de la fille. Il me fallait de l'argent, alors, j'ai écrit le livre.

Je n'étais pas sûr d'avoir bien entendu.

— Vous avez écrit un livre ?

— Oui. (Elle me regarda en souriant.) Je dois vraiment avoir l'air stupide, les gens me regardaient exactement comme cela quand je leur disais que j'écrivais un livre… Attention ! Ce n'était pas un très bon livre. Pas comme un livre d'Aldous, ou de Charles, ou d'un calibre

de ce genre. Mais ça a marché.

Je me retins de lui demander auquel des multiples Charles elle faisait allusion.

— Vous voulez dire qu'il a été publié ?

— Oui. Et il m'a rapporté pas mal d'argent. Quant aux droits cinématographiques…

— Quel est le titre de ce livre ? demandai-je avec curiosité.

— Son titre était : *Le sexe est mon aventure.*

Je la regardai d'un air ahuri puis me frappai le front.

Josella Playton, bien sûr !

Je ne comprenais pas pourquoi ce nom continuait à tinter comme une cloche.

— C'est vous qui avez écrit ça ? ajoutai-je, incrédule.

Je me demandais surtout comment je ne m'en étais pas souvenu auparavant. Sa photographie – pas très bonne, au vu de l'original – avait été visible partout, tout comme son livre. Deux grandes bibliothèques de prêt avaient banni le livre de leurs rayons, probablement à cause de son seul titre. Après cela, son succès avait été assuré et les ventes avaient dépassé les cent mille exemplaires. Josella émit un petit gloussement amusé, et assez séduisant.

— Oh ! Vous avez exactement le même air que mes parents.

— Je ne puis les en blâmer.

— Vous l'avez lu ?

Je fis non de la tête. Elle soupira.

— Les gens me font rire ! Vous n'en connaissez que le titre et la publicité qu'on a faite autour, et vous voilà choqué. Or c'est un petit bouquin tellement inoffensif, un mélange de verte sophistication et de romantisme rose, avec des touches de violet collégien. Mais le titre était une bonne idée.

— Tout dépend de ce que vous appelez une bonne idée. Vous avez quand même mis votre propre nom dessus.

— Ça, ce fut une erreur, admit-elle. Les publicitaires m'ont dit que ce serait bien mieux pour lancer le livre. De leur propre point de vue, ils avaient raison. Je suis devenue très célèbre et ça me faisait ricaner intérieurement quand je voyais les gens me scruter dans les restaurants ou ailleurs. Ils avaient l'air d'avoir tellement de difficulté à relier ce qu'ils voyaient à ce qu'ils pensaient. Des tas de gens dont je me fichais totalement ont commencé à venir régulièrement à l'appartement. Alors, pour me débarrasser d'eux, et comme j'avais fait la preuve que je n'avais pas besoin de revenir à la maison, j'y suis retournée.

"Cependant, le livre n'avait pas vraiment arrangé les choses. Les gens ont pris le titre au pied de la lettre. Je devais être à tout moment sur la défensive vis-à-vis de ceux que je n'aimais pas, et ceux que j'aurais voulu aimer étaient soit effrayés, soit choqués. Ce n'était même pas un livre cochon, juste un peu choquant, un peu bête. Les gens sensés auraient dû s'en rendre compte.

Elle s'interrompit, plongée dans ses pensées. Il me vint à l'esprit que les gens sensés avaient sans doute jugé que l'auteur de *Le sexe est mon aventure* devait être elle aussi un peu bête, mais je m'abstins de lui en faire part. Nous avons tous quelque folie de jeunesse un peu embarrassante, mais les gens ont du mal à qualifier de "folie de jeunesse" ce qui a été un succès financier.

— Ça a tout gâché, se plaignit-elle. J'étais en train d'écrire un autre livre pour essayer de rétablir l'équilibre. Mais je suis contente de ne plus avoir à le terminer. C'était plutôt amer.

— Avec un titre aussi choquant que le précédent ?

Elle secoua la tête.

— Il devait s'appeler *Ici, la vierge abandonnée…*

— Hmmm. En effet, il n'a pas le mordant de l'autre. C'est une citation ?

Elle fit oui de la tête.

— De Congreve : "Ici, la vierge abandonnée se repose de l'amour".

— Euh… bien… fis-je, tout en réfléchissant à ce que m'évoquait un tel choix. Puis je suggérai : Bon, si nous commencions à préparer notre plan de campagne ? Puis-je émettre quelques observations ?

Nous étions enfoncés dans deux fauteuils merveilleusement confortables. Entre nous, sur une table basse, nous avions posé une cafetière et deux verres. Celui de Josella, petit, était rempli de Cointreau. Le verre ballon ploutocratique dans lequel traînait une flaque de brandy hors de prix était le mien. Josella souffla une bouffée de fumée et avala une gorgée d'alcool. Puis elle dit :

— Je me demande si nous pourrons encore goûter un jour des oranges fraîches… Bon, allons-y.

— Se voiler les yeux ne sert à rien. Autant les ouvrir tout de suite, sans attendre demain. Vous pouvez déjà commencer à voir ce qui va arriver. Pour l'instant, il y a encore de l'eau dans les réservoirs, mais bientôt il n'y en aura plus. Toute la ville va puer comme un immense égout. Il y a déjà des corps étendus par terre, il y en aura de plus en plus.

Je vis qu'elle frissonnait. En exposant la situation générale, j'avais quelque peu oublié les précautions particulières que j'aurais dû prendre avec elle. J'abrégeai.

— Cela signifie typhus, choléra et Dieu sait quoi. L'important, c'est de partir avant que tout ça commence.

Elle approuva d'un signe de tête.

— La question suivante est : où irons-nous ? Avez-vous une idée ? demandai-je.

— Et bien… j'imagine qu'en gros il faut trouver un endroit éloigné, un endroit avec un approvisionnement en eau potable. Un puits, peut-être. Et cet endroit devrait être situé en altitude, là où il y a un bon vent bien propre.

— Oui. Je n'avais pas pensé au vent, mais vous avez raison. Le sommet d'une colline, avec de l'eau, ça n'est pas si facile à trouver… (Je réfléchis un moment.) La région des lacs ?… Non, trop loin. Le pays de Galles, peut-être ? Ou bien Exmoor ou Dartmoor. Ou là-bas, en Cornouailles ? Près de Lands'End, nous aurions un vent dominant en provenance de l'Atlantique, non pollué. Mais, là aussi, le chemin est long. Nous ne devrons dépendre des villes que lorsqu'on pourra de nouveau les visiter sans risque.

— Que pensez-vous de Sussex Down ? suggéra Josella. Je connais une charmante vieille ferme, au nord, vers Pulborough. Elle n'est pas au sommet d'une colline, mais sur une butte assez élevée. Il y a une pompe actionnée par le vent, pour l'eau, et je crois qu'ils fabriquent eux-mêmes leur électricité. Les lieux ont été aménagés et modernisés.

— Une résidence attirante, en effet. Mais c'est un peu trop près des endroits habités. Vous ne pensez pas que nous devrions partir plus loin ?

— Je me pose la question. Combien de temps s'écoulera-t-il avant qu'il soit prudent de revenir dans une ville ?

— Je ne sais pas vraiment. Quelque chose comme une année, j'imagine. Ce devrait être une marge de sécurité suffisante.

— Je vois. Mais, si nous allons trop loin, il ne sera pas facile de se procurer des provisions

par la suite.

— De fait, c'est à prendre en considération.

Nous abandonnâmes un instant le problème de notre destination pour discuter des détails de notre déplacement. Nous décidâmes de commencer par nous procurer un camion – un gros camion – puis nous établîmes une liste des choses essentielles à emporter. Si nous pouvions terminer le chargement, nous partirions le soir même ; sinon – la longueur de la liste rendant la première hypothèse peu probable – nous nous risquerions à passer une nouvelle nuit à Londres et partirions le jour suivant.

Il était près de minuit quand nous eûmes terminé d'ajouter les demandes secondaires à notre liste d'objets indispensables. Le résultat ressemblait à un catalogue de grand magasin, mais cela aurait-il seulement permis de nous changer les idées toute la soirée que ça en aurait valu la peine.

Josella bâilla et se leva.

— J'ai sommeil, dit-elle. Et des draps de soie m'attendent sur un lit de rêve.

Elle paraissait flotter au-dessus de l'épais tapis. La main sur la poignée de la porte, elle se retourna pour se regarder avec solennité dans un grand miroir.

— C'était parfois assez drôle, dit-t-elle, puis elle s'envoya un baiser du bout des doigts.

— Bonne nuit, ô vision douce et fugitive, dis-je.

Elle tourna la tête, me fit un petit sourire et disparut derrière la porte comme une brume emportée par le vent.

Je me versai une dernière goutte de ce merveilleux brandy et le réchauffai dans mes paumes avant de le boire.

Jamais, jamais plus tu ne verras un tel spectacle. Sic transit…

Puis, avant de sombrer dans des pensées morbides, je me dirigeai vers mon modeste lit.

J'étais confortablement installé dans les prémices du sommeil quand j'entendis frapper à la porte.

— Bill, disait Josella. Venez vite. Il y a une lumière…

— Quelle sorte de lumière ? dis-je en bondissant hors du lit.

— Dehors. Venez voir.

Elle était debout dans le couloir, enveloppée dans un vêtement qui ne pouvait appartenir qu'à la propriétaire de cette remarquable chambre.

— Bon Dieu ! fis-je nerveusement.

— Ce n'est pas le moment de faire l'idiot ! Venez voir cette lumière.

Il y avait bien une lumière. En regardant par la fenêtre, vers ce que je jugeais être le nord-est, je voyais un rayon brillant, pareil à celui d'un projecteur, pointé vers le ciel.

— Ça signifie que nous ne sommes pas les seuls à avoir conservé la vue, dit Josella.

— Sans aucun doute.

J'essayai d'en localiser la source mais, dans le noir environnant, je fus incapable de la déterminer. Elle ne se trouvait pas très loin de nous, j'en étais sûr ; et elle émergeait des hauteurs, probablement sur un bâtiment élevé. J'hésitais.

— Laissons cela jusqu'à demain, décidai-je.

L'idée de chercher notre chemin dans le dédale des rues noires n'avait rien d'attrayant. Et il était possible – très improbable, mais possible – qu'il s'agisse d'un piège. Même un homme aveugle, pour peu qu'il soit adroit et suffisamment désespéré, pouvait avoir fabriqué cela au toucher.

Je trouvai une lime à ongles et m'accroupis, l'œil au niveau de l'appui de la fenêtre. Avec la pointe de la lime, je traçai une fine ligne sur la peinture, pour marquer la provenance de la source de ce rayon lumineux. Puis je retournai dans ma chambre.

Je restai éveillé une bonne heure. La nuit amplifiait le calme de la ville, rendant plus désolé encore le moindre bruit qui venait le troubler. De temps en temps, des voix s'élevaient dans la rue, cassantes ou aiguës jusqu'à l'hystérie. Une fois, j'entendis un long cri glacial, celui d'un être qui semblait se délecter d'avoir perdu la raison. Puis, pas très loin, un sanglot sans fin, désespéré. Et à deux reprises, la détonation sèche d'un pistolet. Je remerciai avec gratitude ce qui nous avait fait nous rencontrer, Josella et moi.

Une complète solitude était alors le pire état que je puisse imaginer. Nous n'étions rien sans les autres. Une compagnie voulait dire un but, et ce but aidait à chasser les frayeurs morbides. J'essayai d'oublier ces bruits en pensant à tout ce que je devais faire le lendemain et le jour suivant, tentant de deviner ce que signifiait ce rayon de lumière et quelles conséquences il pourrait avoir sur nous. Mais en arrière-plan, le sanglot continuait, me rappelant tout ce que j'avais vu ce jour-là, et tout ce que je verrais le lendemain.

Je me redressai brusquement dans mon lit, en entendant la porte s'ouvrir. C'était Josella, qui tenait une bougie allumée. Ses yeux sombres, grands ouverts, étaient mouillés de larmes.

— Je ne peux pas dormir, dit-elle. J'ai peur – horriblement peur. Vous les entendez ? Tous ces pauvres gens. Je ne peux pas le supporter.

Elle venait se faire réconforter, comme un enfant. Je n'étais pas certain d'en avoir moins besoin qu'elle.

Elle s'endormit avant moi, la main posée sur mon épaule.

Les souvenirs de la journée ne me laissaient pas en paix. À la fin, cependant, le sommeil l'emporta. Ma dernière pensée alla vers la fille qui chantait d'une voix douce et triste

Nous n'irons plus nous promener…

RENDEZ-VOUS

A mon réveil, j'entendis Josella aller et venir dans la cuisine. Ma montre indiquait sept heures. Au moment où je finissais de me raser tant bien que mal à l'eau froide, je sentis une odeur de toasts et de café flotter dans l'appartement. Je la trouvai près du fourneau à pétrole, une poêle à la main. Elle avait un air assuré qu'il était difficile d'associer au visage effrayé de la nuit précédente. Ses gestes étaient sûrs et efficaces.

— Il n'y a que du lait en boîte. J'ai bien peur que le réfrigérateur ne fonctionne pas. Pour le reste, ça ira, dit-elle.

Il était difficile d'imaginer que la jeune fille habillée à la hâte que j'avais devant moi et la vision de rêve de la veille ne faisaient qu'une. Elle avait choisi une combinaison de ski bleu foncé avec des chaussettes blanches roulées sur de robustes chaussures. À sa ceinture de cuir sombre pendait un couteau de chasse qui remplaçait l'arme médiocre que j'avais trouvée la veille. Je n'ai aucune idée de la façon dont je m'attendais à la voir habillée, ni même si j'avais accordé une seule pensée à cette question, mais le côté pratique de son choix fut la première impression qui me frappa lorsque je la vis.

— Ça ira, vous pensez ?

— Parfaitement, assurai-je. J'aurais dû me montrer plus prévoyant. Ce complet n'est pas idéal pour ce que j'ai à faire.

— Vous pouvez mieux faire, dit-elle avec un regard candide en direction de mon costume chiffonné. Cette lumière, la nuit dernière, venait de la tour de l'Université, j'en suis presque sûre. Il n'y a pas d'autre bâtiment important dans cette direction. Et la distance semble correspondre.

J'entrai dans sa chambre et regardai la marque que j'avais tracée sur l'appui de la fenêtre. Elle pointait effectivement dans la direction de la tour. Je remarquai quelque chose de plus. À un même mât étaient suspendus deux drapeaux. Si le premier pouvait avoir été laissé par hasard, le second évoquait sans nul doute un signe délibéré. Devant notre petit déjeuner, nous décidâmes de remettre notre programme à plus tard ; notre premier travail de la journée serait d'aller examiner cette tour.

Nous quittâmes l'appartement une demi-heure après. Comme je l'avais espéré, la voiture, laissée au milieu de la rue, était intacte et avait échappé à l'attention des pillards. Sans attendre, nous posâmes les valises à l'arrière, parmi l'attirail anti-triffides, et nous démarrâmes.

Il n'y avait guère de monde dans les rues. La lassitude et le froid leur avaient sans doute fait prendre conscience que la nuit était venue, et bien peu de gens étaient sortis des endroits où ils s'étaient réfugiés pour dormir. Ceux que l'on apercevait se tenaient plus près des caniveaux et plus éloignés des murs que le jour précédent. La plupart d'entre eux portait maintenant des morceaux de bois ou des tringles avec lesquels ils frappaient devant eux le long du trottoir. Il leur était ainsi plus facile d'avancer qu'au ras des maisons, dont les entrées et les saillies faisaient autant d'obstacles. Et les tapotements avaient réduit la fréquence des collisions.

Nous avançâmes sans trop de difficultés, et en nous engageant dans Store Street, nous vîmes apparaître en face de nous, tout au bout de la rue, la tour de l'Université.

— Doucement, dit Josella alors que nous avancions le long de la rue déserte. Je crois qu'il

se passe quelque chose devant le portail d'entrée.

Nous garâmes la voiture et nous rendîmes dans un jardin attenant, d'où nous pouvions observer discrètement.

Ça se passait juste devant nous. Nous parvînmes à trouver un monticule un peu plus élevé, afin de voir le portail au-delà de la foule. De notre côté des grilles, un homme en casquette parlait avec volubilité. Il n'avait pas l'air de faire beaucoup de progrès : la part prise à la conversation par l'homme qui se trouvait de l'autre côté se résumait, en gros, à des hochements de tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura Josella.

Je l'aidai à grimper près de moi. L'homme nous montrait son profil. Il devait avoir une trentaine d'années, son nez était droit et mince, sa silhouette plutôt osseuse. Ce que l'on pouvait voir de sa chevelure était sombre, mais l'intensité de ses gestes impressionnait bien plus que son apparence.

Tandis que la conversation se poursuivait sans succès de chaque côté du portail, sa voix devint plus forte, plus emphatique, bien que sans effet sur l'autre. L'homme qui se tenait de l'autre côté du portail pouvait voir, cela ne faisait aucun doute tant il paraissait vigilant derrière ses lunettes cerclées d'écailles. À quelques mètres derrière lui, se tenait un petit groupe de trois autres hommes, sur lesquels on pouvait également avoir des doutes. Eux aussi étaient tournés avec attention vers la foule et ses porte-parole. L'homme à l'extérieur s'échauffait. Sa voix s'éleva comme s'il parlait autant pour la foule qu'à ses interlocuteurs.

— Maintenant, écoutez-moi, dit-il avec colère. Ces gens ont le droit de vivre autant que vous, n'est-ce pas ? Ce n'est pas de leur faute s'ils sont aveugles, pas vrai ? Ce n'est la faute de personne, mais, s'ils crèvent, ça deviendra la vôtre… et vous le savez.

Sa voix était un curieux mélange de rudesse et de bonne éducation, si bien qu'il était difficile de le situer – d'autant plus que son style ne semblait pas naturel.

— Je leur ai montré où trouver de la nourriture. J'ai fait ce que je pouvais pour eux, mais, bon sang, je suis tout seul et ils sont des milliers. *Vous* aussi vous pourriez leur dire où trouver à manger… Est-ce que vous le faites ? Nom de Dieu ! Prenez garde à vos fesses pourries ! Je connais bien les gens de votre espèce. C'est "après moi le Déluge". Voilà votre devise.

Il cracha avec mépris et poursuivit son discours en agitant les bras.

— Là-bas, dit-il en pointant Londres, là-bas, il y a des milliers de pauvres diables qui veulent juste que quelqu'un leur indique où trouver de la nourriture. Vous pourriez les aider. Tout ce que vous avez à faire, c'est leur *montrer*. Vous le faites ? Non, hein, espèces de pédés ! Tout ce que vous savez faire, c'est vous enfermer et les laisser crever de faim, alors que chacun d'entre vous pourrait en aider des centaines à survivre simplement en leur indiquant où trouver de quoi bouffer. Bon Dieu, vous n'êtes pas humains !

La voix de l'homme se faisait de plus en plus violente. Il avait une cause à défendre, et il le faisait avec passion. Je sentis la main de Josella s'accrocher inconsciemment à mon bras. Je la pris dans la mienne. L'homme, de l'autre côté de la grille, dit quelque chose d'inaudible de l'endroit où nous nous trouvions.

— Combien de temps ? cria l'homme qui se trouvait de notre côté. Je ne sais pas combien de temps la nourriture durera. Ce que je sais, c'est que si les salauds de votre espèce ne mettent pas la main à la pâte, il ne restera bientôt plus beaucoup d'êtres vivants pour nettoyer ce satané bordel.

Il demeura silencieux quelques instants, lançant des regards furibonds, avant d'ajouter : "Vous avez la trouille, c'est évident – la trouille de leur montrer où se trouve la nourriture. Pourquoi ? Parce que plus ces pauvres diables mangeront, moins il en restera pour vous. C'est ça, n'est-ce pas ? C'est ça la vérité, si vous avez assez de tripes pour l'admettre.

De nouveau, il nous fut impossible d'entendre la réponse de l'autre homme ; mais, quelle qu'elle fût, elle ne calma pas l'orateur. Il fixa les grilles d'un air sinistre, puis dit :

— Ça va, si c'est ce que vous voulez.

Il s'élança contre la grille et, entre deux barreaux, agrippa le bras de l'homme. D'un mouvement rapide, il l'attira vers lui et le tordit. Puis il attrapa la main d'un aveugle qui se tenait à proximité et attacha les deux.

— Tiens bon, mon vieux, dit-il, et il s'élança vers l'ouverture du portail.

L'homme à l'intérieur se remit de sa surprise. De sa main libre, il frappa violemment l'aveugle au visage. L'homme poussa un cri et resserra sa prise. Le meneur de la foule luttait à l'entrée du portail. À cet instant, un coup de fusil éclata. La balle atteignit la grille et ricocha en sifflant. Le meneur s'arrêta brusquement, indécis. Derrière lui, on entendit une bordée de jurons et quelques cris. La foule tanguait d'avant en arrière, comme si elle hésitait entre s'enfuir et charger les grilles. La décision vint de ceux qui se trouvaient dans la cour. J'eus le temps de voir un homme encore jeune caler quelque chose sous son bras avant de dégringoler en entraînant Josella tandis qu'éclatait le crépitement d'une mitraillette.

Le tir avait délibérément été dirigé vers le haut, c'était évident. Cependant, le tir et le sifflement des balles suffirent à régler la question. Quand nous relevâmes la tête, la foule avait perdu son entité et ses composants tâtonnaient pour trouver refuge dans les trois directions possibles. Le meneur ne s'arrêta que pour crier quelque chose d'inintelligible, puis il s'éloigna à son tour. Il se dirigea vers le nord, en direction de Malet Street, faisant de son mieux pour rallier ceux qui le suivaient.

Je m'assis là où nous nous trouvions et fixai Josella. Elle me retourna mon regard avant de baisser les yeux vers le sol. Il se passa plusieurs minutes avant que l'un de nous deux se décide à parler.

— Eh bien ? demandai-je enfin.

Elle leva la tête pour regarder de l'autre côté de la route, puis vers les derniers traînards qui cherchaient désespérément leur chemin.

— Il a raison, dit-elle. Vous savez qu'il a raison, n'est-ce pas ?

— Oui, il a raison, dis-je, mais, en même temps, il a tort. Je suis certain, maintenant, que la situation est irréversible. On ne sortira pas de ce chaos. On pourrait faire ce qu'il a dit. On *pourrait* montrer à quelques-uns, à quelques-uns seulement, où trouver de la nourriture. On pourrait faire cela pendant plusieurs jours, quelques semaines peut-être. Et après ?…

— Ça semble si atroce, si dur…

— Si on regarde les choses en face, le choix est simple. Ou bien on se met à sauver ce qui peut l'être du naufrage, nous inclus. Ou bien on se consacre à allonger un peu la vie de ces gens. C'est la vision la plus objective que je puisse prendre.

"Mais vu les circonstances, le choix éthique le plus évident est probablement celui du suicide. Devons-nous passer notre temps à prolonger la misère de ces gens si nous croyons qu'il n'y a, en fin de compte, aucune chance de les sauver ? Est-ce là le meilleur usage que nous puissions faire de nous-mêmes ?

Elle hocha lentement la tête.

— Posé ainsi, le problème n'a pas vraiment de solutions, n'est-ce pas ? Et même si nous pouvions en sauver quelques-uns, lesquels devrions-nous choisir ? Et pendant combien de temps pourrions-nous le faire, de toute façon ?

— Cela n'a rien de facile. Je n'ai aucune idée de la proportion d'aveugles qu'il nous serait possible d'aider une fois épuisées les ressources disponibles, mais je ne pense pas qu'elle soit très importante.

— Vous avez pris votre décision, dit-elle en me regardant.

Il me sembla qu'il y avait une nuance de désapprobation dans sa voix.

— Ma chère, répondis-je, ça ne me plaît pas davantage qu'à vous. J'ai soumis brutalement les choix qui s'offraient à nous. Soit nous aidons ceux qui ont survécu à la catastrophe à reconstruire un semblant de vie, soit nous posons un geste moral qui, si l'on regarde les choses en face, ne sera, de toute façon, guère plus qu'un simple geste. Les gens de l'autre côté de la rue ont évidemment l'intention de survivre.

Elle ramassa une petite poignée de terre et la laissa glisser entre ses doigts.

— Je suppose que vous avez raison. Comme vous avez raison de dire que ça ne me plaît pas'.

— Désormais, ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas ne pèsent plus lourd dans la balance.

— Peut-être, mais je ne puis m'empêcher de penser que quelque chose qui commence par des coups de feu ne peut être que mauvais.

— Il a tiré dans le vide, sans viser qui que ce soit, et ainsi, il a probablement évité une bagarre.

La foule avait maintenant disparu. Je grimpai sur le mur et aidai Josella à passer de l'autre coté. Un homme ouvrit le portail pour nous laisser entrer.

— Combien êtes-vous ?

— Seulement nous deux. Nous avons vu votre signal la nuit dernière.

— D'accord. Venez, nous allons voir le Colonel, dit-il en nous conduisant.

L'homme qu'il appelait le Colonel s'était installé dans une petite pièce, sans doute destinée au concierge, pas très loin de l'entrée.

C'était un homme rondelet, âgé d'une cinquantaine d'années. Sa chevelure grise était opulente, mais bien domestiquée. Il avait une moustache assortie et pas un poil n'osait sortir des rangs. Son visage était si rose, si sain, si frais, qu'il aurait pu appartenir à un homme beaucoup plus jeune ; son esprit, je le découvris par la suite, n'avait d'ailleurs jamais cessé d'être celui d'un jeune homme. Il était assis à une table sur laquelle étaient posées des liasses de papiers disposées en piles impeccables autour d'un buvard rose immaculé.

À notre entrée, il leva sur chacun de nous un regard intense et ferme qu'il soutint un peu plus longtemps que nécessaire. Je reconnaissais la technique. Elle est censée exprimer l'idée que son utilisateur est un juge perspicace, habitué à jauger rapidement son homme ; ce dernier doit sentir qu'il a en face de lui quelqu'un sur qui l'on peut compter, avec les pieds sur Terre – ou bien, dans d'autres circonstances, qu'on l'a percé à jour et que toutes ses faiblesses ont été découvertes. La seule manière de répondre à ce regard est de rendre la pareille pour être considéré comme un "collaborateur efficace". Ce que je fis. Le Colonel prit sa plume.

— Vos noms, s'il vous plaît ?

Nous les lui donnâmes.

— Adresses ?

— Je ne pense pas que, dans les circonstances actuelles, cela soit très utile. Mais si vous y tenez vraiment…

Nous donnâmes nos adresses.

Il murmura quelque chose à propos du système, de l'organisation, nous demanda le nom de nos parents et les écrivit. Suivirent l'âge, la profession, et tout le reste. Il leva à nouveau son regard scrutateur vers nous, gribouilla une note sur chaque fiche et les classa.

— Nous avons besoin d'hommes solides. Une sale affaire. Et beaucoup à faire. Beaucoup. Mr Beadley vous expliquera ce qu'on attend de vous.

Nous ressortîmes dans le hall. Josella eut un petit rire.

— Il a oublié de nous demander des références en trois exemplaires, mais nous avons eu néanmoins le poste, dit-elle.

Michael Beadley nous apparut comme la parfaite antithèse d'un Colonel. Il était grand, mince, large d'épaules et légèrement voûté, avec quelque chose d'un athlète de bibliothèque. Au repos, ses grands yeux sombres donnaient à son visage une expression de douce mélancolie ; mais il était rare qu'on puisse le surprendre au repos. Les quelques stries grises de ses cheveux n'aidaient guère à estimer son âge. Il aurait pu avoir entre trente-cinq et cinquante ans – son évidente lassitude rendait cette estimation encore plus difficile. Il avait dû rester debout toute la nuit, pourtant, il nous accueillit chaleureusement. Puis il nous présenta à la jeune femme qui enregistra nos noms.

— Sandra Telmont, expliqua-t-il, Sandra est notre secrétaire, la continuité est son travail. Aussi sommes-nous particulièrement reconnaissants à la Providence de l'avoir mise sur notre chemin.

La jeune femme me salua d'un signe de tête et regarda Josella avec davantage d'insistance.

— Nous nous sommes déjà rencontrées, dit-elle pensivement.

Elle jeta un coup d'œil sur le carnet posé sur ses genoux. À cet instant, un léger sourire éclaira son visage agréable, mais commun.

— Oh, oui ! Bien sûr ! ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Ça colle à moi comme à du papier tue-mouches, me fît observer Josella.

— De quoi s'agit-il ? s'enquit Michael Beadley.

Je lui expliquai. Il examina Josella plus attentivement. Elle soupira.

— Laissez tomber, s'il vous plaît. Essayer de faire oublier mon passé est une tâche épuisante.

Cela parut le surprendre agréablement.

— D'accord, dit-il, et il enterra l'affaire d'un signe de tête. Maintenant, continuons. Avez-vous vu Jacques ?

— S'il s'agit du Colonel qui joue au fonctionnaire, oui, nous l'avons vu, dis-je.

Il sourit.

— Je vais vous expliquer notre organisation. On ne peut arriver nulle part sans connaître l'état de ses troupes, dit-il, en imitant le Colonel. Ce qui est tout à fait exact, d'ailleurs. Je ferais mieux de vous expliquer comment ça se passe ici. Pour l'instant, nous sommes trente-cinq. De toutes sortes. Nous espérons que d'autres se joindront à nous dans la journée. Parmi ceux qui se trouvent ici, vingt-huit peuvent voir. Les autres – maris, femmes, plus deux ou trois enfants – sont tous aveugles. L'idée générale est de partir d'ici dans la journée de

demain – si nous sommes prêts à temps – pour nous mettre à l'abri, vous comprenez ?

Je hochai la tête.

— Nous avions décidé de partir ce soir pour les mêmes raisons.

— De quel moyen de transport disposez-vous ?

Je lui précisai l'actuelle position du break.

— Nous avions décidé de nous approvisionner aujourd'hui, ajoutai-je. Pour l'instant, nous n'avons pratiquement rien, à part quelques équipements anti-triffides.

Michael Beadley leva les sourcils, Sandra me regarda également avec curiosité.

— Étrange que vous ayez privilégié cela, remarqua-t-il.

Je leur exposai mes raisons. De toute évidence, j'échouai à me montrer convaincant : aucun des deux ne parut impressionné. Beadley poursuivit :

— Bon. Si vous décidez de venir avec nous, voilà ce que je vous propose : amenez votre voiture, déchargez votre matériel et trouvez-vous un bon gros camion. Ensuite… Oh ! Est-ce que l'un de vous connaît quelque chose en médecine ?

Nous fîmes non de la tête.

Il se rembrunit un peu.

— C'est dommage. Jusqu'à présent, nous n'avons personne qui s'y connaisse. Nous aurons sans doute besoin d'un docteur avant longtemps – de toute façon, nous devons tous nous faire vacciner. Mais ça ne sert pas à grand-chose de vous envoyer chiper des médicaments. La nourriture, ça vous irait ?

Il feuilleta quelques pages attachées ensemble et en détacha une, qu'il me tendit. Elle portait le numéro 15 et donnait une liste détaillée de conserves, d'ustensiles de cuisine et de literie.

— Ce n'est pas strict, mais essayez de vous en tenir assez près et nous éviterons ainsi d'avoir trop de choses en double. Prenez ce que vous trouverez de mieux. En ce qui concerne la nourriture, privilégiez la qualité à la quantité. Vous comprenez, même si vous avez une passion irrépressible pour les flocons d'avoine, oubliez-les. Je suggère que vous vous limitiez aux entrepôts et grossistes.

Il reprit la liste et gribouilla deux ou trois adresses.

— Concentrez-vous sur les boîtes ou les paquets. Ne commencez pas à récupérer des sacs de farine, par exemple, un autre groupe s'en occupe. (Il regarda Josella d'un air pensif.) C'est un travail ardu, j'en ai peur, mais c'est ce que vous pouvez faire de plus utile pour le moment. Faites tout ce que vous pouvez avant la nuit. Il y aura une réunion ce soir, vers vingt et une heure trente.

Puis, comme nous nous éloignions, il ajouta :

— Vous avez un pistolet ?

J'admis que je n'y avais pas pensé.

Il prit deux pistolets dans un tiroir et nous les tendit.

— C'est mieux – au cas où… Très efficace, rien qu'en tirant en l'air. C'est moins salissant, ajouta-t-il en montrant le couteau que Josella avait à la ceinture. Bon pillage !

Lorsque nous partîmes après avoir déchargé le break, il y avait moins de monde dans les rues que la veille. Et ceux que nous apercevions montraient plus d'application à gagner le trottoir en entendant le bruit du moteur qu'à tenter de nous molester.

Le premier camion se révéla inutilisable ; il était chargé de caisses trop lourdes à transporter. Nous eûmes davantage de chance avec le suivant, un cinq tonnes presque neuf et

vide. Nous y montâmes, abandonnant le break à son sort.

Arrivés à la première adresse inscrite sur ma liste, nous trouvâmes les volets de l'aire de chargement baissés ; ils cédèrent sans trop de difficulté grâce à un levier pris dans un magasin voisin. Une fois à l'intérieur, nous fîmes une trouvaille. Parmi les trois camions garés, l'un était chargé de viande en conserve.

— Vous pouvez conduire un de ces engins ? demandai-je à Josella.

Elle examina le camion.

— Eh bien, pourquoi pas ? C'est le même principe, non ? Et il n'y aura pas de problème de circulation.

Nous décidâmes de revenir le prendre plus tard et amenâmes le camion vide jusqu'à un autre entrepôt pour le charger de couvertures et d'édredons. Puis nous allâmes un peu plus loin récupérer tout un assortiment brinquebalant de pots, de casseroles, de chaudrons et de bouilloires. Quand le camion fut rempli, nous estimâmes avoir accompli une bonne journée d'un travail plus difficile que nous l'avions imaginé. Nous satisfîmes notre appétit grandissant dans un petit pub jusqu'ici demeuré intact.

L'ambiance du quartier commercial était sinistre – comme peut l'être un dimanche ou un jour férié. Il y avait très peu de monde dans ces quartiers. Si la catastrophe s'était produite le jour, et non la nuit, après que les travailleurs furent rentrés chez eux, la scène eût été beaucoup plus hideuse.

Nous allâmes ensuite chercher dans le premier entrepôt le camion déjà chargé, et nous conduisîmes lentement les deux engins jusqu'à l'Université. Nous nous garâmes dans la cour et repartîmes à pied. Vers dix-huit heures, nous étions de retour avec deux camions lourdement chargés et le sentiment du devoir accompli.

Michael Beadley sortit du bâtiment pour examiner notre contribution. Il approuva notre choix, à l'exception d'une demi-douzaine de colis que j'avais ajoutés à mon second chargement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Des fusils anti-triffides avec leurs munitions.

Il me regarda pensivement.

— Ah oui… Vous êtes déjà arrivés avec tout un matériel anti-triffides.

— Nous en aurons probablement besoin.

Il réfléchit. De toute évidence, il commençait à me trouver un peu trop insistant sur la question des triffides. Il devait probablement présumer que mon travail pouvait expliquer une telle obsession, amplifiée par une phobie résultant de la piqûre que j'avais reçue. Il se demandait sans doute si cela signifiait d'autres faiblesses, peut-être moins inoffensives.

— Regardez, suggérai-je. Nous avons ramené, à nous deux, quatre camions pleins. Je demande seulement un peu de place dans l'un d'entre eux pour ces caisses. Si ça vous paraît impossible, j'irai chercher une remorque ou un autre camion.

— Non, laissez-les où elles sont. Elles ne prennent pas tellement de place.

Nous entrâmes dans le bâtiment pour prendre une tasse de thé au milieu d'une cantine improvisée qu'une dame d'un certain âge, au visage agréable, avait installée avec un certain talent.

— Il croit, dis-je à Josella, que j'ai une araignée au plafond en ce qui concerne les triffides.

— Il s'en rendra compte par lui-même, j'en ai bien peur. Personne d'autre que nous ne semble en avoir vu, c'est assez étrange.

— Ce n'est pas tellement surprenant : aucun d'entre eux ne s'est éloigné du centre. Après tout, nous non plus nous n'en avons pas vu aujourd'hui.

— Pensez-vous qu'ils viendront jusqu'ici ?

— Je ne sais pas. Peut-être quelques égarés.

— À votre avis, comment pourraient-ils se détacher ?

— S'ils tirent sur leur tuteur assez fort et assez longtemps, il finira par céder. Lors des quelques évasions que nous avons eues sur les fermes, ils s'agglutinaient contre la clôture jusqu'à ce qu'elle tombe.

— Vous n'auriez pas pu renforcer les clôtures de leurs parcs ?

— On aurait pu, mais on ne voulait pas les attacher de manière permanente. Ça n'arrivait pas très souvent, et la plupart du temps ce n'était jamais que pour aller dans l'enclos voisin. Il suffisait de les ramener et de relever la clôture. Je ne pense pas qu'il en vienne ici intentionnellement. Du point de vue d'un triffide, une ville doit ressembler à un désert. Je pense qu'ils se dirigeront plutôt vers la pleine campagne. Vous êtes-vous déjà servie d'un fusil anti-triffides ?

Elle secoua la tête.

— Après avoir fait quelque chose avec ces frusques, j'avais l'intention de faire un peu d'entraînement. Voudriez-vous essayer ? suggérai-je.

Je revins environ une heure plus tard, me sentant beaucoup plus à l'aise dans la combinaison de ski et les chaussures de marche que son exemple m'avait incité à choisir, pour découvrir qu'elle-même s'était changée. Elle portait une charmante petite robe d'un vert printanier. Armés de fusils anti-triffides, nous nous rendîmes dans Russell Square, tout proche. Nous avions passé presque une demi-heure à tailler les pousses supérieures de quelques buissons lorsqu'une jeune femme élégamment vêtue d'un pantalon vert et d'une veste rouge brique traversa la pelouse à grands pas en nous mitraillant à l'aide d'un petit appareil photo.

— Qui êtes-vous ? La presse ? s'enquit Josella.

— Plus ou moins, dit la jeune femme. En fait, je suis l'archiviste officielle. Elspeth Cary.

— Déjà ? Je reconnais là l'efficience de notre consciencieux Colonel.

— Vous avez tout à fait raison. (Elle se tourna vers Josella.) Et vous, vous êtes Miss Playton. Je me suis souvent demandée…

— Et voilà, interrompit Josella. Pourquoi la seule chose inflexible dans un monde qui s'écroule doit-elle être ma réputation ? Ne pourrait-on pas l'oublier ?

— Hmm, fit pensivement Miss Cary. (Elle changea de sujet.) Quel est le problème avec ces triffides ?

Nous le lui expliquâmes.

— Ils pensent, conclut Josella, que Bill est soit effrayé, soit dérangé.

Miss Cary me regarda droit dans les yeux. Son visage était intéressant plutôt que beau, avec un teint bruni par un soleil plus fort que le nôtre. Le regard de ses yeux bruns était calme et observateur.

— Et l'êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Eh bien, je pense qu'ils sont suffisamment inquiétants pour être pris au sérieux quand ils échappent à notre contrôle.

Elle hocha la tête.

— C'est assez vrai. Je suis allée dans des endroits où c'était le cas. Dégoûtant. Mais ici, en

Angleterre… Oui, c'est dur d'imaginer cela ici.

— Nous ne serons pas nombreux pour les arrêter, maintenant.

Sa réponse, si elle avait été sur le point d'en formuler une, fut devancée par le bruit d'un moteur au-dessus de nos têtes. Nous levâmes les yeux et vîmes un hélicoptère qui volait en direction du British Museum.

— C'est Ivan, dit Miss Cary. Il pensait pouvoir se débrouiller pour en trouver un. Je dois aller prendre une photo de lui quand il atterrira. À bientôt !

Et elle s'élança sur le gazon.

Josella s'étendit dans l'herbe, les mains croisées derrière la tête et le regard perdu dans les profondeurs du ciel. Quand le bruit du moteur cessa, tout semblait beaucoup plus calme qu'avant qu'il ne commence à se faire entendre.

Elle avait le visage levé, les yeux perdus dans le vague. Je pouvais en partie deviner ce qui se passait dans sa tête, mais je ne dis rien. Elle demeura un moment silencieuse, avant de dire :

— Vous savez, le plus choquant dans tout ça, c'est la *facilité* avec laquelle nous avons perdu un monde qui semblait pourtant si sûr, si certain.

Elle avait tout à fait raison. C'était cette simplicité qui semblait d'une certaine manière constituer l'épicentre du choc. À force d'habitude, on finit par oublier toutes les forces qui maintiennent l'équilibre et par trouver cette sécurité normale. Elle ne l'est pas. Je ne pense pas qu'il me soit jamais venu à l'esprit, auparavant, que la suprématie de l'homme n'était pas due, à l'origine, à son cerveau, comme la plupart des livres nous le laissaient entendre. Elle est due à la faculté du cerveau d'utiliser les informations qui lui sont transmises par une étroite bande de rayons lumineux. La civilisation, tout ce que l'homme a ou aurait accompli, tenait dans sa capacité de percevoir cette gamme de vibrations qui va du rouge au violet. Sans cela, il est perdu. L'espace d'un instant, j'aperçus la précarité de son pouvoir et les miracles qu'il avait accomplis avec un instrument aussi fragile…

Josella avait poursuivi sa propre ligne de pensées.

— Ça va être un monde bien étrange – ce qui en restera, en tout cas. Je ne crois pas que nous allons beaucoup l'aimer, dit-elle.

C'était là un point de vue bizarre à adopter, me semblait-il – un peu comme si l'on *n'aimait* pas l'idée de mourir ou d'être né. Je préférais l'idée de voir d'abord comment ce serait, et puis on améliorerait autant que possible les points les plus déplaisants ; mais je ne relevai pas.

De temps à autre, nous avions entendu le bruit de camions qui avançaient à l'extrémité latérale du bâtiment. Tous ceux qui avaient été chargés du ravitaillement devaient être rentrés désormais. Je regardai ma montre et m'emparai du fusil anti-triffides posé sur l'herbe à mes côtés.

— Si nous voulons dîner avant d'aller entendre ce que les autres pensent de tout ça, il est temps de partir.

CONFÉRENCE

J'imagine que nous voyions tous la réunion à venir comme une brève conversation se rapportant aux horaires, aux instructions et aux objectifs du jour. Je ne m'attendais certainement pas à ce qui fut donné comme nourriture à notre esprit.

La réunion se tint dans une petite salle de théâtre ou de conférences, éclairée pour la circonstance à l'aide de phares de voitures et de lampes à piles. Quand nous entrâmes, une demi-douzaine d'hommes et deux femmes, qui semblaient s'être déjà constitués en une commission, parlaient ensemble derrière le bureau du conférencier. A notre grande surprise, une centaine de personnes se trouvaient là. Les jeunes femmes étaient majoritaires dans une proportion de quatre pour un. Je n'avais cependant pas réalisé, jusqu'à ce que Josella me le fasse remarquer, combien peu étaient ceux qui pouvaient voir.

Michael Beadley dominait le groupe du comité de sa haute taille. Je reconnus le Colonel à ses côtés. Les autres visages étaient nouveaux pour moi, sauf celui d'Elspeth Cary, qui avait échangé son appareil photo contre un carnet, probablement au bénéfice de la postérité. Leur intérêt se concentrait sur un homme assez âgé, à la fois très laid et affable, avec des lunettes cerclées d'or et des cheveux blancs coupés comme ceux d'un homme politique. Tous semblaient s'inquiéter à son propos. L'autre femme du groupe était une jeune fille – vingt-deux, vingt-trois ans tout au plus. Elle n'avait pas l'air très heureuse de se trouver là et lançait de temps en temps des regards nerveux vers le public.

Sandra Telmont entra, une feuille de papier écolier à la main. Elle l'étudia un moment puis, brusquement, dispersa le groupe en lui désignant des sièges dans la salle. D'un geste de la main, elle envoya Michael au bureau et la réunion commença.

L'homme âgé se tint là, un peu voûté, ses yeux sombres fixés sur le public, attendant que le murmure de la foule cessât. Quand il se mit à parler, ce fut d'une voix agréable et sur un mode intime.

— Beaucoup d'entre nous, commença-t-il, sont encore sous le choc de la catastrophe. Le monde que nous avons connu s'est éteint d'un seul coup. Certains pensent sans doute que c'est la fin de tout. Ça ne l'est pas. Mais, à vous tous, je dirai pour commencer que ça *pourrait* être la fin, *si nous ne faisons rien*.

"Aussi énorme que soit ce désastre, une certaine marge de survie demeure. Il peut être utile de se souvenir que nous ne sommes pas les premiers à subir une telle calamité. Quels que soient les mythes qui se sont développés à son sujet, il ne fait guère de doute que notre Histoire a connu dans des temps extrêmement éloignés ce que l'on pourrait appeler un Grande Déluge. Ceux qui y ont survécu ont dû envisager un désastre d'une ampleur égale à celui que nous vivons, et d'une certaine manière encore plus terrible. Mais ils n'ont pas désespéré. Ils ont recommencé, comme nous devons le faire.

"L'auto-apitoiement et le sens de la tragédie ne vont pas nous aider à construire grand-chose. Aussi, nous devons les rejeter une fois pour toutes, car il nous faut *construire*.

"Et, afin de couper court à toute tentation de dramatisation romantique, je voudrais vous faire remarquer que cela, même maintenant, n'est pas ce qui pouvait nous arriver de pire. Moi-même, et probablement beaucoup d'entre vous, avons passé une grande partie de notre vie à attendre quelque chose de pire. Et je persiste à penser que si tout ceci ne s'était pas produit, un événement plus fâcheux encore aurait fini par avoir lieu.

“Depuis le 6 août 1945, notre marge de survie a diminué de manière terrifiante. En fait, il y a deux jours, elle était plus mince qu’elle ne l’est actuellement. Si vous avez besoin de dramatiser, penchez-vous sur les années postérieures à 1945, quand les limites de sécurité ont commencé à se réduire à une corde raide, le long de laquelle nous devions avancer, les yeux fermés, dans le vide qui nous entourait.

“L’instant fatal aurait pu avoir lieu à n’importe quel moment. Qu’il ne se soit pas produit tient du miracle. Et que tout cela ait pu tenir toutes ces années est un *double* miracle.

“Mais, tôt ou tard, le faux pas devait arriver. Peu importe qu’il se soit produit par le mal, l’insouciance ou par pur accident : l’équilibre aurait fini par se rompre, ouvrant les portes à la destruction.

“Jusqu’où cela serait allé, nul ne peut le dire. Jusqu’où cela *aurait pu* aller… Eh bien, il aurait pu ne plus y avoir un seul survivant. Il aurait pu ne plus y avoir de planète…

“Maintenant, regardons la situation en face. La Terre est intacte, toujours productive. Elle peut nous fournir de la nourriture et des matières premières. Nous sommes dépositaires de connaissances susceptibles de nous apprendre à faire tout ce qui a été fait auparavant – même s’il vaut mieux en oublier certaines. Et nous avons les moyens, la santé et la force de commencer à reconstruire.

Son discours ne fut pas très long, mais il fit son effet. Plusieurs membres de l’assistance commencèrent à sentir qu’ils assistaient peut-être, après tout, à la naissance de quelque chose plutôt qu’à la fin de tout. Le vieil homme n’avait guère présenté que des généralités, pourtant, l’air était plus vif dans la salle lorsqu’il s’assit.

Le discours du Colonel, qui suivait, fut pratique et précis. Il nous rappela que, pour des raisons d’hygiène et de santé, il serait préférable de quitter les zones urbaines dès que possible – ce qui était prévu pour le lendemain, aux environs de midi. On avait déjà rassemblé presque tous les objets de première nécessité, ainsi que quelques extras destinés à nous garantir un minimum de confort. Le but était de nous rendre aussi indépendants que possible vis-à-vis des sources d’approvisionnement extérieures, et ce, pour au moins une année. Nous devions passer cette période en état de siège virtuel. Il y avait, évidemment, bon nombre d’objets que nous aurions voulu ajouter à nos listes, mais il faudrait attendre le feu vert de l’équipe médicale (et, à cet instant, la fille du comité devint toute rouge) pour rompre sans danger notre isolement et aller les récupérer. Concernant le lieu de notre future retraite, le comité *y* avait longuement réfléchi et, avec à l’esprit les desiderata de groupe, les idées d’indépendance et de séparation, il était parvenu à la conclusion qu’un pensionnat à la campagne ou, à défaut, une grande maison de maître serait le mieux adaptée à nos besoins.

Je ne saurais dire si le silence du Colonel quant au nom de notre retraite, ou au moins de sa probable localisation, s’expliquait par le fait que le comité n’avait pas encore choisi d’endroit précis, ou bien si la valeur intrinsèque du secret militaire persistait dans l’esprit du Colonel, mais ce mutisme fut sans aucun doute la faute la plus grave commise ce soir-là. Sur le moment, cependant, le comportement pragmatique du Colonel eut un effet rassurant.

Une fois que le Colonel se fut assis, Michael se leva à nouveau. Il prononça quelques mots d’encouragement à l’intention de la jeune fille, puis la présenta. L’une de leurs plus grandes préoccupations avait été, dit-il, de n’avoir personne parmi nous qui dispose de connaissances médicales ; c’était donc avec un grand soulagement qu’ils accueillaient Miss Berr. Certes, elle ne possédait pas de diplôme de médecine, mais elle avait suivi une formation d’infirmière. À son avis, une connaissance pratique récemment acquise pouvait être plus appréciable que de

grands diplômes obtenus des années auparavant.

La jeune fille rougit encore et parla de sa détermination à mener sa tâche à bien et termina un peu brutalement en nous informant qu'elle allait tous nous vacciner contre diverses choses avant que nous ne quittions la salle.

Un petit homme à tête de moineau, dont je n'avais pas compris le nom, insista sur l'idée que la santé de chacun était l'affaire de tous, et que tout soupçon de maladie devait être immédiatement rapporté, car les effets d'une maladie contagieuse pourraient être désastreux.

Quand il eut terminé, Sandra se leva et présenta le dernier orateur du groupe, le Dr. E. H. Vorless, docteur ès sciences d'Édimbourg, professeur de sociologie à l'Université de Kingston.

L'homme aux cheveux blancs se dirigea vers le bureau. Il resta là quelques instants, le bout des doigts posé sur la table, la tête penchée dessus comme s'il l'examinait. Ceux qui se trouvaient derrière lui le considéraient avec attention, et avec un soupçon d'anxiété. Le Colonel s'inclina et murmura quelques mots à Michael, qui approuva d'un signe de tête sans quitter le professeur des yeux. Le vieil homme se redressa et passa la main dans ses cheveux.

— Mes amis, dit-il, je pense être le plus âgé ici. En presque soixante-dix années, j'ai appris – et dû désapprendre – bon nombre de choses. Elles ne furent pas aussi nombreuses que je l'aurais souhaité, mais un point m'a frappé au cours de mes longues études des institutions humaines : plus que leur ténacité, c'est leur variété.

"Les Français ont coutume de dire : "Autres temps, autres mœurs". Nous pouvons tous comprendre, si nous nous donnons la peine d'y réfléchir, que ce qui est considéré comme une vertu dans une communauté peut très bien être vu comme un crime dans une autre ; que ce qui est mal vu ici peut être louable ailleurs ; que des coutumes condamnées à une époque sont acceptées à une autre. Et nous voyons aussi que, dans chaque communauté et dans chaque période, il existe une croyance largement répandue dans la justice morale de ses propres coutumes.

"Maintenant, puisqu'il est clair que nombre de ces croyances s'opposent, elles ne peuvent être "justes" dans un sens absolu. Le seul jugement que l'on peut porter sur elles, pour autant que l'on ait à le faire, est de dire qu'à une certaine période elles ont été "justes" pour les communautés qui les défendaient. Il se peut qu'elles le soient encore, mais il s'avère souvent que ce n'est pas le cas et que les communautés qui continuent à les suivre aveuglément, sans tenir compte des nouvelles circonstances, le font à leur propre désavantage – voire jusqu'à leur ultime destruction.

L'auditoire ne percevait pas où cette introduction était supposée le conduire. Il commençait à montrer des signes d'impatience. Pour la plupart, les personnes présentes avaient eu l'habitude, lorsqu'elles entendaient ce genre de discours, de fermer aussitôt la radio. Maintenant, elles se sentaient prises au piège. L'orateur décida de se faire plus clair.

— Ainsi, continua-t-il, vous ne pouvez vous attendre à trouver le même comportement, les mêmes coutumes et la même organisation dans un village hindou au bord de la famine et, disons, à Mayfair. Et les gens d'un pays chaud, où la vie est plus facile, n'ont pas le même comportement que ceux d'un pays surpeuplé où l'on doit travailler dur. En d'autres termes, des environnements différents produisent des modèles différents.

"J'insiste sur ce point, car le monde que nous avons connu a disparu.

"Les conditions qui dictaient et nous inculquaient notre modèle se sont envolées avec lui. Nos besoins sont désormais différents et nos buts doivent donc être différents. Si vous voulez un exemple, je vous dirai que nous avons tous passé la journée à nous laisser aller, avec une

conscience tout à fait sereine, à ce qui, deux jours auparavant, aurait été du vol par effraction. Les vieux moules étant brisés, nous devons maintenant découvrir quel mode de vie est le mieux adapté aux nouveaux. Nous ne devons pas seulement reconstruire, nous devons recommencer à *penser*, ce qui est beaucoup plus difficile. Et bien plus désagréable.

"L'homme reste, d'un point de vue physique, remarquablement adaptable. Mais ce sont les coutumes de chaque communauté qui modèlent l'esprit de ses jeunes et y introduisent des préjugés. Le résultat est une substance remarquablement rude, capable de résister avec succès aux pressions de nombreuses tendances innées et instinctives. C'est ainsi qu'il a été possible de donner naissance à un homme qui, en dépit de l'instinct de conservation fondamental, risquera volontairement sa vie pour un idéal, *mais* c'est ainsi également qu'on produit des imbéciles sûrs d'eux-mêmes et de ce qui est "juste".

"Au cours de la période qui s'étend devant nous, un grand nombre de ces préjugés qui nous ont été légués devront disparaître ou être profondément modifiés. Le seul de ces préjugés que nous devons accepter et conserver, c'est que "la race mérite d'être préservée". Pendant un certain temps, tout le reste devra être subordonné à cette idée. Il nous faudra examiner tout ce que nous aurons à accomplir, gardant à l'esprit cette question : est-ce que, oui ou non, cela contribuera à la survie de la race ? Si c'est le cas, nous devrons le faire, même si les idées avec lesquelles nous avons été élevés sont ébranlées. Sinon, nous éviterons de le faire, même si cette omission doit rentrer en conflit avec nos anciennes notions de devoir ou de justice.

"Ce ne sera pas facile, les vieux préjugés ont la vie dure. S'asseoir sur un coussin rembourré de maximes et de préceptes, voilà ce que fait le simple d'esprit ; voilà ce que font aussi le timide et le paresseux ; et c'est ce que nous faisons tous, bien plus que nous ne l'imaginons. Maintenant que l'organisation n'existe plus, nos repères de conduite, à l'intérieur de cette même organisation, ne donnent plus les bonnes réponses. Nous devons avoir le courage moral de penser et de prévoir par nous-mêmes.

Il s'arrêta pour examiner pensivement son public. Puis il ajouta :

— Il y a une chose qui doit être bien claire avant que vous ne vous décidiez à rejoindre notre communauté. C'est que ceux qui commencent cette tâche auront chacun un rôle bien défini à jouer. Les hommes doivent travailler, les femmes avoir des enfants. Si vous refusez cela, vous n'avez pas de place parmi nous.

Après un instant de profond silence, il reprit :

— Nous pouvons nous permettre d'accepter un nombre limité de femmes qui ne voient pas, parce qu'elles auront des bébés qui verront. Nous ne pouvons nous permettre d'entretenir des hommes qui ne voient pas. Dans notre nouveau monde, les enfants seront beaucoup plus importants que les maris.

Le silence s'installa quelques secondes, puis des murmures isolés s'enflèrent jusqu'à un brouhaha général.

Je regardai Josella. À mon grand étonnement, elle souriait avec malice.

— Qu'est-ce que vous trouvez de drôle ? demandai-je un peu sèchement.

— L'expression des gens, surtout.

Je dus admettre qu'elle avait raison. Je regardai autour de moi, puis en direction de Michael. Son regard parcourait les rangs du public pour essayer de résumer les réactions.

— Michael a l'air un peu anxieux, observai-je.

— On le serait à moins, dit Josella. Au milieu du XIX^{e} siècle, on nous aurait traitées de

filles faciles.

— Quelle grossièreté dans une si jeune bouche ! Étiez-vous ainsi auparavant ?

— Pas exactement, mais je ne suis pas tout à fait stupide, vous savez. Pendant votre absence, un bus est arrivé avec, à bord, de nombreuses filles aveugles. Elles viennent toutes d'une espèce d'institution. Je me suis demandé pourquoi ils les faisaient venir d'aussi loin, alors qu'ils pourraient en ramasser des milliers dans les rues alentour. La réponse la plus évidente était qu'elles étaient aveugles avant que tout cela n'arrive, et donc capables d'accomplir certaines tâches, et qu'elles étaient toutes des filles. Il n'est pas très difficile d'en déduire le reste.

— Mmm… Tout dépend du point de vue, j'imagine. Je suppose que ça ne devrait pas me choquer. Et vous…

— Chut ! fit-elle tandis que le silence s'installait à nouveau dans la salle.

Une grande jeune femme brune, à l'air décidé, s'était levée. Sa bouche semblait peu faite pour s'ouvrir, ce qu'elle fit cependant.

— Devons-nous comprendre… demanda-t-elle d'une voix minérale, devons-nous comprendre que le dernier orateur se fait l'avocat de l'amour libre ?

Et elle se rassit avec détermination.

Le Dr. Vorless lissa ses cheveux en la regardant.

— Notre interlocutrice a conscience du fait que je n'ai pas mentionné l'amour, qu'il soit libre, vendu ou troqué. Veut-elle avoir l'obligeance de poser sa question plus clairement ?

La femme se leva à nouveau.

— Je suis certaine que l'orateur m'a très bien comprise. Je demande s'il suggère l'abolition des lois du mariage.

— Les lois que nous avons connues ont été abolies par les circonstances. Il nous incombe désormais d'inventer des lois adaptées aux nouvelles conditions, et de les imposer si nécessaire.

— Il subsiste cependant la loi de Dieu, et celles de la bienséance.

— Madame, Salomon avait trois cents femmes – peut-être même cinq cents – et Dieu ne lui en a apparemment pas tenu rigueur. Un mahométan préserve une stricte respectabilité avec trois épouses. C'est une question de coutume locale. Ce sera à nous de décider des lois, dans ce domaine et dans d'autres, qui seront les plus bénéfiques à la communauté.

"Après discussion, ce comité a pris la décision suivante : si nous voulons bâtir un nouvel ordre et éviter un retour à la barbarie – un danger non négligeable –, nous devons exiger certains engagements de la part de ceux qui veulent se joindre à nous.

"Aucun d'entre nous ne pourra retrouver la manière de vivre que nous avons perdue. Ce que nous offrons, c'est une vie de travail dans les meilleures conditions que nous puissions imaginer, et le bonheur qui viendra de l'effort accompli. En retour, nous demandons de la bonne volonté et de l'efficacité. Il n'y a pas de contrainte. Le choix vous appartient. Ceux qui ne sont pas séduits par notre proposition sont parfaitement libres d'aller ailleurs et de fonder une autre communauté sur les bases qu'ils choisiront.

"Mais je vous demande d'examiner avec soin si oui ou non vous avez la bénédiction de Dieu pour priver une femme du bonheur de mener à bien ses fonctions naturelles.

La discussion qui suivit fut décousue et sombra fréquemment dans des détails et des hypothèses au sujet desquelles il ne pouvait y avoir de réponse. Mais il ne se fit aucun mouvement pour la faire cesser. Plus elle se prolongeait, moins l'idée semblait étrange.

Josella et moi nous dirigeâmes vers la table où l'infirmière, Miss Berr, avait installé son attirail. Elle nous fit plusieurs piqûres, puis nous nous assîmes pour écouter les gens se chamailler.

— Combien d'entre eux vont se décider à venir, croyez-vous ? lui demandai-je.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Presque tous, ce matin.

J'étais sceptique. Des tas de questions et d'objections fusaient. Josella dit :

— Imaginez-vous dans la peau d'une femme qui va passer une heure ou deux, ce soir avant de s'endormir, à réfléchir si elle va choisir entre le fait d'avoir des enfants et une organisation pour veiller sur elle, ou adhérer à des principes qui impliqueront qu'elle n'ait ni enfants ni personne pour veiller sur elle ; vous n'aurez guère de doutes, vous savez. Et, après tout, la plupart des femmes veulent des enfants, de toute façon – le mari n'étant que ce que le Dr. Vorless appellerait le "moyen qui justifie la fin".

— C'est assez cynique de votre part.

— Si c'est ce que vous pensez, vous êtes bien sentimental. Je parle des vraies femmes, pas de celles que l'on voit dans des magazines de cinéma.

— Oh !...

Elle demeura un instant pensive, puis prit un air soucieux.

— La seule chose qui m'inquiète, c'est de savoir combien ils en attendent de nous. J'aime les enfants, d'accord, mais il y a des limites.

Le débat houleux dura un peu plus d'une heure. Puis Michael demanda que les noms de ceux qui voulaient se joindre au groupe soient transmis à son bureau avant le lendemain matin, dix heures. Le Colonel pria ceux qui étaient capables de conduire un camion de le lui dire avant sept heures, et la réunion prit fin.

Josella et moi sortîmes. La soirée était douce. La lumière de la tour perçait le ciel d'une lueur d'espoir. La lune venait de se lever derrière le toit du Musée. Nous trouvâmes un petit mur sur lequel nous nous assîmes, regardant les ombres du square et écoutant le faible murmure du vent dans les branches. Nous fumions tous deux en silence. Quand j'eus terminé ma cigarette, je la jetai et poussai un soupir.

— Josella...

— Mmm, Fit-elle en émergeant avec peine de ses pensées.

— Josella, répétai-je. Euh... ces bébés. Je... euh... je serais très fier et heureux s'ils pouvaient être à moi autant qu'à vous.

Elle demeura immobile un moment, ne disant mot, puis elle tourna la tête. Le clair de lune faisait étinceler ses cheveux blonds, mais son visage et ses yeux étaient dans l'ombre. J'attendis, tandis qu'un sentiment de malaise me martelait.

— Merci, Bill chéri, dit-elle avec un calme surprenant. Moi aussi.

Je soupirai. Le martèlement ne s'atténua guère et ma main tremblait quand je pris la sienne.

— Mais ça n'est pas aussi facile, désormais, ajouta-t-elle.

Je fus secoué.

— Que voulez-vous dire ?

Elle dit, en levant le menton-vers la tour :

— Je crois qu'à leur place, j'édicterais une règle. Je diviserais les gens en groupes et je dirais que tout homme qui épouse une femme voyante devra prendre en même temps deux

aveugles. Je suis à peu près sûre que c'est ce que je ferais.

Je la regardai dans l'ombre.

— Vous n'êtes pas sérieuse, protestai-je.

— Je crains que si, Bill.

— Mais…

— Vous ne pensez pas qu'ils pourraient avoir ce genre d'idées derrière la tête, au vu de ce qu'ils ont dit ?

— Ce n'est pas improbable, concédai-je. Mais, s'ils édictent cette règle, c'est une chose… Je ne vois pas…

— Vous voulez dire que vous ne m'aimez pas assez pour prendre aussi deux autres femmes ?

Je déglutis, et objectai dans la foulée :

— Écoutez… Tout cela est complètement fou ! Ce n'est pas naturel. Ce que vous suggérez…

Elle leva la main pour m'arrêter.

— Écoutez-moi, Bill. Je sais que ça semble un peu surprenant au début, mais il n'y a rien de fou dans tout ça. Tout est parfaitement clair… et ça n'a rien de facile.

— Tout ça… (elle agita sa main devant elle) ça m'a fait réfléchir. C'est comme si tout à coup on voyait les choses différemment. Et l'une des choses que je vois est que ceux d'entre nous qui s'en sortiront seront plus près les uns des autres, plus dépendants, davantage… eh bien, davantage une *tribu* que nous ne l'avons jamais été auparavant.

"Toute la journée, j'ai vu des malheureux condamnés à mourir bientôt. Et je me disais : "Mais par la grâce de Dieu…" Et puis, j'ai compris que c'était un miracle. Je ne mérite pas mieux que n'importe lequel de ces hommes, mais c'est ainsi. Je suis toujours là, et il m'incombe désormais de le justifier. D'une certaine manière, ça m'a vraiment rapprochée des autres. Et maintenant je me demande sans cesse ce que je peux faire pour les aider.

"Voyez-vous, nous devons faire quelque chose pour justifier ce miracle, Bill. J'aurais pu être une de ces filles aveugles. Vous auriez pu être un de ces errants. Nous ne pouvons rien faire d'extraordinaire, mais si nous essayons de leur transmettre un peu du bonheur que nous pouvons trouver, nous rembourserons une part minuscule de ce que nous devons. Vous comprenez, Bill ?

Je retournai tout cela dans mon esprit durant plus d'une minute.

— Je crois que c'est l'argument le plus étrange que j'aie entendu aujourd'hui ; de toute mon existence, en fait. Et pourtant…

— Et pourtant il est juste, n'est-ce pas ? Je sais qu'il est juste. J'ai essayé de me mettre à la place de ces filles aveugles et je le *sais*. Nous tenons entre nos mains la chance d'une vie aussi pleine que possible, pour certaines d'entre elles. Allons-nous la leur donner comme une preuve de notre gratitude, ou bien allons-nous simplement la leur enlever à cause des préjugés qu'on nous a inculqués ? Voilà à quoi ça se résume.

Je demeurai un instant silencieux. Je n'avais pas douté un seul instant de la sincérité de Josella : elle pensait vraiment chacun des mots qu'elle avait prononcés. Je ruminai un peu sur le comportement de ces femmes décidées, aux idées subversives, comme Florence Nightingale ou Elizabeth Fry. Il n'y a rien à faire avec de telles femmes – et elles ont si souvent raison, au final.

— Très bien, dis-je enfin. Si c'est ce que vous pensez, ça doit être juste. Mais j'espère…

Elle s'interrompit.

— Oh ! Bill ! Je savais que vous comprendriez. Je suis contente, tellement contente. Vous me rendez si heureuse.

Après un instant, je repris :

— J'espère…

Josella caressa ma main.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, mon chéri. Je choisirai deux filles jolies et sensibles.

— Oh !…

Nous restâmes assis sur le mur, main dans la main, à regarder les arbres sans les voir vraiment – du moins en ce qui me concernait. Puis, dans l'immeuble qui se trouvait derrière nous, quelqu'un fit jouer une valse de Strauss sur un phonographe. La musique emplit d'une douloureuse nostalgie la cour abandonnée. Pour un instant, la route devant nous devint le fantôme d'une salle de bal : un tourbillon de couleurs sous le chandelier lunaire.

Josella se laissa glisser du mur. Les bras tendus, elle commença à danser, légère comme du duvet de chardon, dans un grand cercle au clair de lune. Elle tournait autour de moi, les yeux brillants. Ses bras m'accueillirent.

Et nous dansâmes sur le seuil d'un avenir inconnu, dans l'écho d'un passé évanoui.

FRUSTRATION

Je marchais dans une ville inconnue et déserte dans laquelle une cloche résonnait, lugubre et sépulcrale, voix désincarnée appelant dans le vide : “La Bête s’est échappée ! Attention ! La Bête s’est échappée !” Quand je m’éveillai, je me rendis compte qu’effectivement une cloche sonnait. C’était une cloche à main qui résonnait avec un double éclat métallique si désagréable et agressif que, l’espace d’un instant, je ne pus me souvenir de l’endroit où je me trouvais. Puis, comme je m’asseyais dans mon lit, encore un peu ensommeillé, j’entendis des voix crier : “Au feu !” Je sortis du lit et courus jusqu’au couloir. Il y avait une odeur de fumée, des bruits de pas précipités et de portes qui claquent. La plupart des sons semblait venir de ma droite, là où la cloche continuait à tinter et les voix effrayées à appeler ; je partis en courant dans cette direction. À l’extrémité du couloir, un rayon de lune filtrait par les hautes fenêtres, dissipant juste assez l’obscurité pour me permettre de poursuivre mon chemin au milieu du couloir, évitant ainsi les gens qui avançaient à tâtons le long les murs.

J’atteins les escaliers. La cloche continuait à sonner dans le hall. Je descendis aussi vite que je le pus au milieu d’une fumée de plus en plus épaisse. Presque arrivé en bas des marches, je trébuchai et tombai. L’obscurité devint subitement une nuit totale, dans laquelle une lumière éclata comme un nuage d’aiguilles. Et ce fut tout…

La première chose que je ressentis fut une douleur à la tête. La seconde, quand j’ouvris les yeux, un éclat aveuglant. Au premier coup d’œil, c’était aussi éblouissant qu’un éclair de magnésium, mais, quand je recommençai à soulever mes paupières avec précaution, je découvris qu’il s’agissait simplement d’une fenêtre ordinaire et plutôt crasseuse. Je savais que j’étais étendu sur un lit, mais je ne me redressai pas pour étudier la question plus avant. Une sorte de piston martelait l’intérieur de mon crâne et décourageait toute tentative de mouvement. Aussi restai-je là calmement à étudier le plafond… jusqu’à ce que je me rende compte que mes poignets étaient attachés.

Cela me tira de ma léthargie, malgré le martèlement dans ma tête. C’était du très bon travail. Serré sans faire mal, mais d’une manière très efficace. Plusieurs tours sur chaque poignet et un nœud complexe impossible à atteindre avec les dents. Je jurai et regardai autour de moi. La pièce était petite et, mis à part le lit sur lequel j’étais étendu, parfaitement vide.

— Hé ! appelai-je. Il n’y a personne ici ?

Au bout d’environ une demi-minute, j’entendis des pas traînants. La porte s’ouvrit, laissant apparaître une petite tête avec une casquette de tweed, un foulard en forme de ficelle et une barbe sombre de plusieurs jours. Elle était tournée dans ma direction, mais pas droit sur moi.

— Salut, mon vieux, dit-il assez aimablement. Alors, t’es rev’nu parmi nous, hein ? Donne-moi un p’tit moment, j’vais te chercher une tasse de thé.

Et il disparut à nouveau.

Ses consignes étaient superflues, mais je n’eus pas à attendre longtemps. Quelques minutes plus tard, il revint avec une boîte de thé, munie d’un fil de fer en guise de poignée.

— Où t’es passé ?

— Juste devant vous, sur le lit.

Il avança en s'aidant de la main gauche jusqu'à ce qu'il trouve le pied du lit, puis il en fit le tour à tâtons et me tendit la boîte.

— Voilà, mon vieux. Il aura peut-être un drôle de goût parce que le vieux Charlie y a foutu un peu de rhum, mais je suis sûr que ça te dérangera pas.

Je lui pris la boîte des mains, avec difficulté à cause de mes poignets liés. C'était fort et doux, et il n'avait pas lésiné sur le rhum. Le goût pouvait paraître étrange, mais il fit merveille.

— Merci, vous êtes un magicien. Bill. C'est mon prénom.

Le sien, semblait-il, était Alf.

— C'est quoi l'idée, Alf ? Que se passe-t-il ici ? lui demandai-je.

Il s'assit sur le rebord du lit et sortit un paquet de cigarettes ainsi qu'une boîte d'allumettes. J'en pris une, allumais la sienne en premier, puis la mienne, et lui rendis la boîte.

— C'est comme ça, mon pote, dit-il. Tu sais qu'y a eu du grabuge à l'Université, hier matin. Peut-être que tu y étais ?

Je répondis par l'affirmative.

— Bon, après cette partie de rigolade, Coker, c'est le mec qui a fait le discours, il était un peu de mauvais poil. "Okay", il a dit, l'air pas content. "Les enc… ils l'auront bien cherché. Y pourront pas dire que je les ai pas prévenus. Maintenant, y pourront pas se plaindre de ce qui leur arriv'ra. " En fait, on s'était rencontrés avec deux autres gars et une vieille fille qui pouvait encore voir, et ils ont tout arrangé entre eux. Quel type, ce Coker !

— Vous voulez dire qu'il a organisé tout ça ? Il n'y avait pas le feu ? Rien du tout ?

— Le feu, mon cul, oui ! Ce qu'y z'ont fait, c'est tendre une ou deux cordes pour faire des pièges, y z'ont allumé que'ques papiers et des bouts de bois dans le hall et y z'ont sonné la cloche. On pensait que ceux qui voyaient s'raient les premiers à descendre, à cause qu'y avait un peu de clair de lune. Et c'est c'qu'y z'ont fait, pour sûr ! Coker et un autre mec leur cognaient dessus quand ils trébuchaient et nous les passaient pour les emporter dans le camion. Simple comme bonjour.

— Hum, fis-je, lugubre. Il a l'air compétent dans sa partie, ce Coker. Combien sont tombés dans le piège ?

— Disons deux douzaines – avec cinq ou six aveugles, au final. On a chargé le camion tant qu'on a pu, et on a mis les bouts en laissant les autres s'débrouiller.

Quels que soient les projets de Coker à notre égard, Alf ne nous portait, de toute évidence, aucune animosité. Il semblait considérer toute l'affaire comme une sorte de sport. C'était de mon côté un peu trop douloureux pour que je puisse en faire de même, mais en mon for intérieur, je donnai un coup de chapeau à Alf. Dans sa position, j'aurais été bien en peine de penser au sport ou à ce genre de choses.

Je finis le thé et acceptai une autre cigarette.

— Quel est le programme maintenant ? lui demandai-je.

— L'idée de Coker, c'est de nous diviser en groupes, et dans chacun, d'y mettre un de vous. Toi, pour surveiller le chapardage et des trucs comme ça, tu s'ras notre œil. Ton boulot, ce s'ra de nous aider à tenir jusqu'à ce que quelqu'un arrive pour remettre tout ça en ordre.

— Je vois.

Alf redressa la tête dans ma direction. Il n'était pas tombé de la dernière pluie. Il avait tiré du ton de ma voix davantage d'informations que je croyais en avoir mis.

— Tu crois qu'y en aura pour longtemps ? dit-il.

— Je ne sais pas. Qu'en dit Coker ?

Coker, semblait-il, n'était pas entré dans les détails. Cependant, Alf avait sa propre opinion.

— Si tu m'le demandes, j'crois qu'y aura personne. Si y en avait, y s'raient venus avant. Ce s'rait pas pareil si on était dans une petite ville, à la campagne. Mais à Londres ! C'est sûr qu'y s'raient venus ici avant nulle part ailleurs. Non, d'après moi, y sont pas encore venus. Et ça veut dire qu'y viendront *jamais*. Et *ça,* ça veut dire qu'y viendra jamais personne. Mince alors, qui aurait pu penser qu'ça puisse arriver !

Je ne disais rien. Alf n'était-pas du genre à être convaincu avec des arguments faciles.

— C'est bien comme ça qu'tu vois les choses aussi ? dit-il après une pause.

— Ça ne paraît pas très bon, admis-je. Mais il y a encore une chance, vous savez, des gens venant de l'étranger…

Il secoua la tête.

— Y s'raient venus avant tout ça. Y z'auraient pris des voitures à haut-parleurs et y z'auraient fait le tour des rues, en nous disant ce qu'y fallait faire. Non, mon vieux, c'est fini. Y'aura personne qui viendra, de nulle part. C'est comme ça.

Nous restâmes silencieux un moment, puis :

— Ah, c'était pas une mauvaise vie tant qu'ça a duré, dit-il.

Nous parlâmes un peu du genre de vie qu'il avait mené. Il avait exercé divers métiers, chacun d'entre eux semblant avoir inclus quelque fascinant travail clandestin. Il résuma :

— L'un dans l'autre, je m'en sortais pas mal. Et toi, qu'est-ce que tu faisais ?

Je le lui dis. Il n'en fut guère impressionné.

— Les triffides… Ah ! Foutus monstres ! Pas naturel, comme vous diriez.

Nous en restâmes là. Alf s'éloigna, me laissant à mes cogitations et m'abandonnant un de ses paquets de cigarettes. J'examinai la situation, sans tirer grand-chose de mes réflexions. Je me demandais comment les autres le prendraient. En particulier, quel serait le point de vue de Josella.

Quand Alf réapparut avec de quoi manger et l'inévitable boîte remplie de thé, il était accompagné de l'homme qu'il avait appelé Coker. Ce dernier paraissait plus fatigué que la première fois où je l'avais vu. Il portait une liasse de papier sous le bras. Il m'adressa un regard perçant.

— Vous avez saisi l'idée générale ? demanda-t-il.

— Ce qu'Alf m'en a dit.

— Alors, ça va.

Il posa les papiers sur le lit, prit la feuille du dessus et la déplia. C'était un plan de Londres. Il désigna une portion délimitée par un large trait de crayon bleu, qui couvrait une partie de Hampstead et Swiss Cottage.

— Voilà votre secteur. Votre groupe travaille exclusivement à l'intérieur de cette zone, et pas ailleurs. On doit se partager les restes. Votre boulot, c'est de trouver la nourriture dans ce secteur et de vous assurer que votre groupe la récupère. Ça et tout ce dont ils ont besoin. Compris ?

— Ou bien ?… demandai-je en le regardant.

— Ou bien ils auront faim. Et, s'ils ont faim, ça ira mal pour vous. Y a des gars costauds et on n'est pas là pour s'amuser. Alors, faites gaffe. Demain matin, on vous conduira dans des

camions, avec votre groupe. Après, vous vous en occuperez jusqu'à ce que quelqu'un arrive pour remettre de l'ordre.

— Et si personne ne vient ?

— Il *faut* que quelqu'un vienne, dit-il d'un air sinistre. En tout cas, voilà votre travail, et restez dans votre secteur.

Je l'arrêtai, comme il était sur le point de partir.

— Avez-vous une Miss Playton, ici ?

— Je ne connais pas ce nom.

— Blonde, un mètre soixante, des yeux gris bleu, insistai-je.

— Il y a une fille à peu près de cette taille, et elle est blonde. Mais je n'ai pas regardé ses yeux. J'ai plus important à faire, dit-il en partant.

J'étudiai la carte. Je n'étais pas très enthousiasmé par le secteur qui m'était échu. Une partie était constituée de faubourgs assez salubres, mais, dans la situation présente, un quartier de docks et d'entrepôts aurait été préférable. Il serait surprenant de trouver des entrepôts importants dans ces limites. Pourtant, comme l'aurait exprimé Alf du haut de ses certitudes, "on ne peut pas gagner à tous les coups" – de toute façon, je n'avais pas l'intention de rester là plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

Quand Alf reparut, je lui demandai s'il accepterait d'apporter un mot à Josella. Il secoua la tête.

— Désolé, vieux. Pas permis.

Je lui promis que ledit mot serait bien innocent, mais il demeura ferme. Je ne pouvais pas le blâmer. Il n'avait aucune raison de me faire confiance et il ne pouvait pas lire la missive pour vérifier son contenu. De toute façon, je n'avais ni crayon ni papier et j'abandonnai ce projet. À force d'insistance, il accepta sans enthousiasme de faire savoir à Josella que je me trouvais là et de chercher dans quel secteur elle allait être envoyée. Il avait fini par admettre que cela me permettrait de la retrouver plus facilement si d'aventure la situation s'améliorait.

Après cela, je restai seul avec mes pensées. Je devais me décider une fois pour toutes sur la conduite à tenir, je le savais. Mais j'en étais incapable. J'oscillais. Et quelques heures plus tard, lorsque je m'endormis, j'oscillais toujours.

Il n'y avait aucun moyen de savoir ce qu'avait décidé Josella de son côté. Je n'avais eu aucun message personnel de sa part. Mais Alf avait passé la tête une fois dans la soirée. Son message avait été bref.

— Westminster. J'crois pas qu'ce groupe trouvera beaucoup à gratter au Parlement.

Le jour suivant, je fus éveillé tôt par l'arrivée d'Alf au petit matin. Il était accompagné d'un homme plus grand, au regard fuyant, qui portait un couteau de boucher avec une ostentation inutile. Alf s'avança et laissa tomber une brassée de vêtements sur le lit. Son compagnon ferma la porte, s'y appuya en me regardant d'un air malin tout en jouant avec son couteau.

— Donne-nous tes poings, vieux, dit Alf.

Je tendis les mains. Il chercha les cordons sur mes poignets et les fit sauter avec son couteau.

— Maintenant, mets ces frusques, dit-il en reculant.

Je m'habillai tandis que l'amateur de couteaux suivait chacun de mes mouvements d'un œil de faucon. Quand j'eus terminé, Alf sortit une paire de menottes.

— Là, rien que ça, précisa-t-il.

J'hésitai. L'homme adossé à la porte se redressa et avança légèrement son couteau. De

toute évidence, c'était pour lui le moment intéressant. Ce n'était sans doute pas la situation idéale pour tenter quoi que ce soit, et je tendis mes poignets. Alf tâtonna et fit claquer les menottes. Ensuite, il partit chercher mon petit déjeuner.

Près de deux heures plus tard, l'autre homme revint, son couteau toujours en évidence. Il fit un signe depuis la porte.

Conscients de la sensation désagréable que produisait le couteau dans mon dos, nous descendîmes plusieurs volées d'escaliers et traversâmes un vestibule. Deux camions chargés attendaient dans la rue. Coker se tenait près du marchepied de l'un d'eux, avec deux de ses compagnons. Il me fit un signe et, sans rien dire, me passa une chaîne entre les bras. À chaque extrémité se trouvait une courroie. L'une d'entre elles était déjà fixée autour du poignet gauche d'un grand et gros aveugle à côté de lui. Il fixa l'autre extrémité au poignet droit d'un individu de même acabit, de manière à ce que je me retrouve entre eux deux. Ils ne me laissaient aucune chance.

— À votre place, Je n'essayerais pas de faire l'idiot, me dit Coker. Comportez-vous bien avec eux, et ils feront de même.

Tous trois, nous grimpâmes maladroitement sur le marchepied et les deux camions démarrèrent.

Nous nous arrêtâmes près de Swiss Cottage et descendîmes. Il y avait une vingtaine de personnes qui erraient sans but apparent le long des trottoirs. Au bruit des moteurs, ils s'étaient tournés vers nous, une expression d'incrédulité sur le visage, comme s'ils faisaient partie d'un seul mécanisme qu'ils commençaient à refermer sur nous avec espoir. Les chauffeurs nous criaient de nous disperser. Ils firent alors demi-tour et repartirent par où nous étions venus. Ceux qui convergeaient vers nous s'arrêtèrent. Un ou deux crièrent en direction des camions ; la plupart retournèrent à leur vagabondage silencieux et désespéré. Une femme se tenait à une cinquantaine de mètres ; dans une crise d'hystérie, elle se mit à se cogner la tête contre un mur. J'avais envie de vomir.

Je me tournai vers mes compagnons.

— Bon. Qu'est-ce que vous voulez en premier ?

— Un logement, dit l'un d'eux. Il nous faut un endroit pour roupiller.

Je devais au moins leur trouver ça. Je ne pouvais pas m'esquiver et les laisser là. Au point où nous en étions, je ne pouvais que leur trouver un centre, une sorte de quartier général, et les remettre sur pieds. Nous avions besoin d'un endroit où l'on pourrait réceptionner, stocker et préparer la nourriture. Ils étaient cinquante-deux, dont quatorze femmes. Le mieux serait de trouver un hôtel. Ça résoudrait le problème des lits et du coucher.

Nous trouvâmes une sorte de pension de famille comportant quatre corps de bâtiments victoriens reliés ensemble, bien plus de place que nécessaire. Une demi-douzaine de personnes se trouvait déjà là. Dieu sait ce qui était arrivé aux autres. Nous les trouvâmes épouvantés, rassemblés dans un des halls – un vieil homme, une femme d'un certain âge (l'ancienne directrice des lieux, finîmes-nous par découvrir), un homme ayant la cinquantaine et trois filles. La directrice eut le courage de se reprendre et de lancer quelques menaces résonantes, mais la glace était mince. Le vieil homme tenta de la soutenir en fanfaronnant un peu. Les autres ne dirent rien et se tournèrent nerveusement vers nous.

Je leur expliquai que nous allions nous installer dans les lieux. Si ça ne leur plaisait pas, ils pouvaient partir ; si, au contraire, ils préféraient rester et partager équitablement ce qui se trouvait là, ils étaient libres de le faire. Cela ne semblait pas les satisfaire. Leur façon de

réagir suggérait qu'il y avait, quelque part dans les lieux, une réserve qu'ils ne souhaitaient pas particulièrement partager. Quand ils comprirent que notre intention était de constituer des stocks plus importants, leur attitude changea imperceptiblement et ils se préparèrent à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Je décidai de rester un jour ou deux, le temps d'organiser le groupe. Je supposais que Josella ferait de même avec le sien. Un type ingénieux, ce Coker – refiler le bébé, voilà ce qu'il avait fait. Mais, ensuite, je me défilerais et la rejoindrais.

Pendant les deux jours suivants, nous nous attaquâmes systématiquement aux grands magasins des alentours. Presque partout, on était passé avant nous. Les façades étaient en piteux état, les vitrines brisées, le sol jonché de boîtes à moitié ouvertes qui avaient déçu leur découvreur et qui, maintenant, s'amassaient en tas gluants, puants, au milieu des morceaux de verre. Mais, dans l'ensemble, les pertes étaient faibles, les dommages superficiels, et nous trouvâmes des stocks importants à l'intérieur ou à l'arrière des magasins restés intacts.

La tâche n'avait rien d'aisé pour des hommes aveugles. Il fallait manœuvrer et transporter de lourdes caisses, puis les placer sur des chariots. Mais, avec la pratique, ils commençaient à prendre le tour de main.

Le point le plus gênant était le caractère indispensable de ma présence. Rien ou presque ne pouvait être fait sans que je me trouve là pour diriger les opérations. Il était impossible de faire travailler plus d'un groupe à la fois, alors que nous aurions pu en former une douzaine. Tant que j'étais dehors avec les équipes chargées de l'intendance, rien n'avançait à l'hôtel. Et tout le temps que je passais à chercher et prospecter était du temps perdu pour tous les autres. La présence de deux voyants aurait permis d'abattre plus de deux fois le travail que nous accomplissions

Dès que nous eûmes commencé, je me retrouvai trop occupé pendant la journée pour penser à autre chose que le travail que j'étais en train de faire, et trop fatigué le soir pour ne pas m'endormir au moment même où je m'allongeais. De temps en temps, je me disais : *Demain soir ; ils seront prêts à continuer seuls – pour un temps en tout cas. Je vais pouvoir filer et retrouver Josella.*

Sur le coup, cela paraissait si simple. Mais chaque jour je remettais au lendemain et chaque jour, ça devenait plus difficile. Certains d'entre eux avaient tout juste commencé à maîtriser les premiers stades de la chasse à la nourriture ou de l'ouverture des boîtes de conserve ; ceux-là, à terme, auraient pu continuer sans que je sois là. Mais à voir comment les choses évoluaient, ma présence demeurerait encore longtemps indispensable.

Ce n'était pas leur faute, et c'est ce qui rendait mon choix cornélien. Certains faisaient l'impossible. Il me suffisait de les voir se démener pour qu'il me soit de plus en plus difficile de jouer les filles de l'air. À maintes reprises, je maudis Coker de me contraindre à une telle situation, mais cela n'aidait en rien à résoudre le problème ; ça me laissait seulement perplexe quant à la façon dont tout ceci pourrait se terminer…

J'avais commencé à le soupçonner, même si je refusais de l'admettre. Le quatrième matin, ou peut-être était-ce le cinquième, au moment où nous allions partir, une femme nous appela d'en bas pour nous annoncer qu'il y avait deux malades ; mal en point, pensait-elle.

Mes deux chiens de garde n'apprécièrent guère.

— Écoutez, leur dis-je, j'en ai assez de ces chaînes de forçat, on ferait du bien meilleur travail sans ça, de toute façon.

— C'est ça, et tu filerais rejoindre ton ancienne bande, dit quelqu'un.

— Essayez de réfléchir, pour changer. J'aurais pu semer ces deux gorilles à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je ne l'ai pas fait parce qu'à part leur cervelle d'oiseau, je n'ai rien contre eux…

— Avant… commença à protester l'un de mes chaperons.

— Mais s'ils ne me laissent pas voir ce qu'ont ces gens, ils peuvent s'attendre à être rossés d'une minute à l'autre.

Les deux gardiens finirent par entendre la voix de la raison ; mais, quand nous arrivâmes dans la pièce, ils prirent grand soin de rester aussi loin que la chaîne le permettait. Les malades étaient deux hommes, l'un jeune, l'autre d'un certain âge. Tous deux avaient une forte fièvre et se plaignaient d'atroces douleurs intestinales. Je ne connaissais pas grand-chose sur la question à l'époque, mais ce que je voyais suffisait à m'inquiéter. Je ne savais que faire, sinon ordonner qu'on les emmène dans une maison vide du voisinage et que l'on dise à une des femmes de les surveiller aussi bien qu'elle le pourrait.

Ce fut le commencement d'une journée de déconvenues. La suivante, d'un genre tout à fait différent, se produisit vers midi.

Nous avions écumé la plupart des magasins d'alimentation des alentours et j'avais décidé d'étendre un peu notre secteur. D'après mes souvenirs, une autre rue commerçante devait se trouver à un demi-mille environ au nord, aussi conduisis-je mon groupe dans cette direction. Nous trouvâmes le magasin, certes, et autre chose encore.

Comme nous tournions à l'angle de la rue, je m'immobilisai. Devant un grand magasin d'alimentation, un groupe d'hommes sortait des caisses et les poussait jusqu'à un camion. Mis à part nos véhicules, j'aurais pu croire qu'il s'agissait de ma propre équipe au travail. Je stoppai la vingtaine d'hommes sous mes ordres, me demandant quelle conduite adopter. J'étais d'avis de nous retirer pour éviter de potentiels ennuis et trouver le champ libre ailleurs. Il me paraissait insensé de risquer un conflit, alors qu'il y avait assez de nourriture à récupérer, disséminée dans tous les magasins, pour chaque groupe suffisamment organisé. Mais il ne m'appartenait pas de prendre la décision. Tandis que j'hésitais, un homme roux sortit avec assurance du magasin. Il pouvait voir, cela ne faisait aucun doute. Et de toute évidence, il nous avait repérés.

Il ne partagea pas mon indécision. Il mit rapidement la main dans sa poche et, instantanément, une balle siffla près de moi avant de finir sa course dans le mur.

La scène fut brève. Ses hommes et les miens tournèrent leur regard sans vie les uns vers les autres, s'efforçant de comprendre ce qui se passait. Puis, il fit feu de nouveau. Je supposai qu'il m'avait visé, mais la balle atteignit l'homme qui se trouvait à ma gauche. Il poussa un grognement de surprise et s'affala avec une sorte de soupir. Je m'esquivai derrière le coin de la maison, entraînant avec moi l'autre chien de garde.

— Vite ! Donnez-moi la clé de ces menottes, je ne peux rien faire avec ça.

Il ne fit rien d'autre qu'une grimace d'entendement. C'était un type borné.

— Ouais, je te vois venir. Tu ne m'auras pas.

— Oh ! Pour l'amour du ciel, pauvre crétin ! criai-je en tirant sur la chaîne pour rapprocher le corps du chien de garde numéro un, afin de mieux nous couvrir.

Le garde-chiourme commença à discuter. Dieu sait de quelles subtilités son esprit stupide me croyait capable. Il y avait maintenant assez de jeu dans la chaîne pour me permettre de lever les bras. Ce que je fis : je lui flanquai mes deux poings sur la tête, ce qui l'expédia contre le mur avec un bruit sourd. Autant pour ses arguments. Je trouvai la clé dans une de ses

poches.

— Écoutez, dis-je aux autres, retournez-vous et continuez tout droit. Ne vous séparez pas ou ça ira mal. Allez !

J'ouvris une des menottes, me débarrassai de la chaîne et me hissai par-dessus le mur pour me retrouver dans un jardin. Je m'accroupis là le temps de retirer l'autre menotte. Puis je m'avançai avec précaution pour regarder de l'autre côté de l'angle du mur. Le gars au pistolet ne nous avait pas poursuivis comme je m'y étais à moitié attendu. Il était toujours avec son groupe et donnait des instructions. Pourquoi se serait-il précipité ? Puisque nous n'avions pas riposté, il pouvait estimer que nous n'avions pas d'armes et que nous étions incapables de nous enfuir rapidement.

Quand il eut fini de donner des ordres, il s'avança avec assurance sur la route, à un endroit d'où il pouvait apercevoir mon groupe en fuite. À l'angle, il s'arrêta pour regarder mes deux chiens de garde, allongés face contre terre. La chaîne dut lui faire croire que l'un d'entre eux avait été les yeux de notre groupe, car il remit le pistolet dans sa poche et recommença à suivre les autres avec désinvolture.

Je ne m'étais pas attendu à cela, et il me fallut une bonne minute pour comprendre son manège. Il m'apparut que le choix le plus fructueux pour lui serait de les suivre jusqu'à notre quartier général et de voir ce qu'il pourrait rafler. Je devais l'admettre : soit il était plus rapide que moi à saisir les opportunités, soit il avait davantage anticipé les possibilités qui pouvaient se présenter à lui. J'étais content d'avoir dit à mes hommes de continuer tout droit. Ils allaient sans doute finir par se lasser, mais je savais qu'aucun d'entre eux ne serait capable de retrouver le chemin de l'hôtel et ainsi de l'y conduire involontairement. Aussi longtemps qu'ils resteraient ensemble, il me serait possible de les retrouver plus tard, sans trop de difficultés. La question immédiate était de savoir ce qu'il fallait faire avec un homme détenant un pistolet et n'hésitant pas à s'en servir.

Dans d'autres parties du monde, on aurait pu entrer dans la première maison en vue et prendre une arme appropriée. Mais pas à Hampstead : c'était un faubourg extrêmement respectable, à mon grand malheur. Peut-être aurais-je pu trouver un fusil de chasse quelque part, à force de recherches. Mais la seule chose à laquelle je pouvais penser était de ne pas quitter l'homme des yeux, en espérant qu'une occasion de négocier se présenterait. Je cassai une branche d'arbre, me traînai vers le mur et avançai en tapant avec mon bâton, dans l'espoir de me fondre parmi les centaines d'aveugles que l'on avait vu errer de la même façon dans les rues.

La route s'étendait en ligne droite sur une assez longue distance. Le jeune homme roux devait se trouver à une cinquantaine de mètres devant moi et mon groupe encore cinquante mètres plus loin. Nous continuâmes ainsi sur un demi-mille environ. À mon grand soulagement, aucun des membres du groupe ne tenta de prendre la route qui conduisait à notre base. Je commençais à me demander combien de temps tout cela durerait avant qu'ils ne réalisent qu'ils étaient allés assez loin, lorsqu'une diversion inattendue se produisit. Un homme qui traînait derrière les autres s'arrêta. Il laissa tomber son bâton et se plia en deux, les mains sur le ventre. Puis il s'affaissa sur le sol, se tordant de douleur. Les autres ne stoppèrent pas leur marche pour autant. Ils avaient dû l'entendre gémir mais n'avaient sans doute pas pensé qu'il pût s'agir de l'un d'entre eux.

Le jeune homme regarda devant lui, hésitant. Il modifia son allure, s'approcha de la silhouette étendue sur le sol et s'arrêta à quelques mètres d'elle. Pendant peut-être vingt

secondes, il l'examina avec attention. Puis, lentement, mais d'une manière délibérée, il sortît son arme et le visa à la tête.

Le groupe en avant s'arrêta au bruit du coup de feu. Je fis de même. Le jeune homme ne fit aucune tentative pour les rattraper ; en fait, il paraissait soudain avoir perdu tout intérêt pour eux. Il fit demi-tour et revint en marchant au milieu de la route. Je me rappelai le rôle que je devais jouer et recommençai à avancer en frappant le sol avec mon bâton. Lorsqu'il me croisa, il ne me prêta aucune attention, mais je pus voir son visage : inquiet, les mâchoires serrées. Je continuai mon chemin jusqu'à ce qu'il fût à une distance convenable, puis je me précipitai pour rejoindre les autres. Arrêtés net par la détonation, ils discutaient pour savoir s'ils devaient ou non continuer.

J'interrompis le débat. Maintenant que je n'étais plus encombré par mes deux chiens de garde au QI négatif, nous allions organiser les choses à ma manière. J'allais me procurer un camion et je serais de retour dans moins de dix minutes pour les ramener à la base.

La découverte d'un groupe organisé, similaire au nôtre, causa de nouvelles inquiétudes, mais nous trouvâmes l'endroit intact. Les seules informations nouvelles concernaient deux autres hommes et une femme qui avaient été pris de terribles douleurs au ventre et avaient été emmenés à l'autre maison.

Nous fîmes tout notre possible pour prévenir la venue de maraudeurs pendant mes périodes d'absence. Puis je choisis une autre équipe et nous prîmes place dans le camion, pour une nouvelle direction.

Autrefois, j'étais souvent arrivé à Hampstead Heath en passant par un terminus d'autobus où avaient été regroupées quelques petites boutiques. À l'aide d'un plan, je localisai assez facilement l'endroit – et nous eûmes ensuite la chance de le retrouver intact. Excepté trois ou quatre vitres brisées, l'endroit avait juste l'air d'avoir été déserté pour un week-end.

Mais il y avait des différences. D'abord, jamais un tel silence n'avait régné sur le quartier, même un dimanche ou un jour férié. Sans compter les corps étendus dans la rue. On s'habituait déjà à ce genre de chose, suffisamment, en tout cas, pour y accorder moins d'attention. Je m'étais en fait demandé pourquoi il n'y en avait pas davantage ; j'en étais arrivé à la conclusion que la plupart des gens avaient cherché toutes sortes d'abris, soit par peur, soit lorsqu'ils avaient commencé à s'affaiblir. C'était l'une des raisons qui m'incitait à ne pas entrer dans les maisons.

J'arrêtai le camion devant un magasin et écoutai pendant quelques secondes. Le silence descendait sur nous comme une chape. Il n'y avait aucun bruit de cannes heurtant le sol, pas un seul piéton en vue. Rien ne bougeait.

— OK. Allons-y, les gars.

La porte fermée à clé du magasin céda facilement. L'intérieur présentait un étalage propre et ordonné de beurres, de fromages, de bacon, de boites de sucre et tout le reste. Je mis les autres au travail. Ils avaient entrepris de mettre au point des techniques de travail qui rendaient leurs manipulations plus assurées. Je pouvais les laisser travailler seuls un moment et partir examiner les réserves, puis la cave.

Pendant que je me trouvais en bas, occupé à déterminer le contenu des boîtes entreposées, j'entendis un bruit de cris provenant de l'extérieur. Puis, plus près, un martèlement de bottes sur le plancher au-dessus de moi. Un homme passa par la trappe et dégringola sur la tête. Il resta immobile sans proférer un son. Je pensai immédiatement à une bataille avec un clan rival. J'enjambai l'homme et grimpai avec précaution, un bras levé pour

me protéger la tête.

La première chose que je vis fut un grand nombre de bottes traînantes, trop proches à mon goût. Je me hissai en toute hâte et m'esquivai avant qu'ils ne foncent sur moi. Je fus debout juste à temps pour voir la vitrine de la façade exploser. Trois hommes tombèrent avec elle de l'extérieur. Un long aiguillon vert cingla dans leur direction, en atteignant un. Les deux autres avançaient à quatre pattes au milieu des débris et parvinrent en trébuchant dans la boutique. Ils se pressèrent contre la masse humaine, et deux hommes supplémentaires tombèrent dans la trappe ouverte.

Il ne m'avait guère fallu qu'un coup d'œil sur l'aiguillon pour comprendre ce qui arrivait. Absorbé par le travail de ces derniers jours, j'avais oublié les triffides. Debout sur une caisse, je parvenais à voir par-dessus les hommes. Il y avait trois triffides dans mon champ de vision : un dehors, sur la route, et les deux autres, plus près, sur le trottoir. Quatre hommes étaient étendus par terre, immobiles. Je compris alors pourquoi ces boutiques n'avaient pas été pillées et pourquoi nous n'avions rencontré personne dans les alentours de Heath. Je me maudis de n'avoir pas examiné de plus près les corps étendus sur la route. Un simple coup d'œil sur la zébrure provoquée par un aiguillon aurait suffi à m'avertir.

— Tenez bon ! criai-je. Restez où vous êtes.

Je sautai au bas de la caisse, repoussai les hommes qui se tenaient sur le couvercle replié de la trappe et la refermai.

— Il y a une porte là, derrière. Calmez-vous.

Les deux premiers parurent rassurés. Puis un triffide fit cingler son aiguillon à travers la vitrine brisée. Un homme tomba en poussant un hurlement. Les autres commencèrent à paniquer et m'entraînèrent avec eux. Les gens se bousculaient devant la porte. Derrière nous, les aiguillons cinglèrent encore deux fois avant que nous puissions nous échapper.

Dans l'arrière-salle, je regardai autour de moi en haletant. Nous étions sept.

— Tenez bon, répétai-je. Nous serons à l'abri ici.

Je retournai à la porte. L'arrière-boutique était hors de portée des triffides, aussi longtemps qu'ils restaient dehors. Je pouvais atteindre la trappe et la soulever. Les deux hommes qui y étaient tombés refirent surface. L'un d'eux avait un bras cassé, l'autre était légèrement égratigné et jurait.

Derrière l'arrière-boutique se trouvait une petite cour et, de l'autre côté, une porte creusée dans un mur de briques de huit pieds de haut. J'étais devenu prudent. Au lieu de me diriger directement vers la voie, je grimpai sur le toit d'un appentis afin d'examiner les alentours. La porte donnait sur une allée étroite qui longeait tout le bâtiment. Elle était vide. Mais, au-delà du mur, sur le côté opposé qui semblait clôturer les jardins d'une rangée de pavillons, j'aperçus le haut de deux triffides, immobiles au milieu des buissons. Il se pouvait qu'il y en eût davantage. Le mur, de ce côté-ci, était plus bas et leur hauteur pouvait leur permettre de frapper à travers l'allée avec leur aiguillon. Je l'expliquai aux autres.

— Foutus monstres contre-nature ! dit l'un. Je les ai toujours détestées, ces saloperies !

Je poursuivis mes investigations. Le second bâtiment, situé au nord, se trouvait être un garage de location de voitures. Il y en avait trois de disponibles. Faire passer le groupe par-dessus les deux murs intermédiaires n'eut rien de facile, en particulier l'homme au bras cassé, mais nous y arrivâmes. Tant bien que mal, je parvins à les faire entrer dans une immense Daimler. Quand nous fûmes tous installés, j'ouvris le portail extérieur et je courus rapidement à la voiture.

Les triffides furent prompts à réagir. Leur mystérieuse sensibilité aux sons les avait avertis. Comme nous sortions, deux d'entre eux s'avançaient en vacillant vers l'entrée. Ils lancèrent leur aiguillon sur nous et heurtèrent les vitres fermées. Je fis une embardée, en heurtai un et le renversai. Puis nous prîmes la route, pour un voisinage plus sain.

La soirée qui suivit fut la pire que je passai depuis la catastrophe. Libéré de mes deux chiens de garde, je réquisitionnai une petite pièce où je pouvais rester seul. J'allumai les six bougies placées sur la cheminée et m'assis un long moment dans un fauteuil, essayant de mettre de l'ordre dans mes idées. À notre retour, l'un des hommes tombés malades la nuit précédente était mort. L'autre, de toute évidence, se mourait, et quatre nouveaux cas venaient de se déclarer. Le temps que nous terminions notre dîner, il y en avait eu deux autres. J'ignorais de quelle maladie il s'agissait. Avec le manque d'assistance, et vu la façon dont les choses évoluaient, ce pouvait être n'importe quoi. Je pensais à la typhoïde, mais si j'en croyais mes vagues souvenirs, sa période d'incubation était plus longue. Tout ce que je savais, c'était qu'il s'agissait de quelque chose d'assez sérieux pour que le jeune homme roux ait utilisé son pistolet et renoncé à suivre mon groupe.

Je commençais à me demander si depuis le début j'avais vraiment rendu service à ce groupe. J'avais réussi à les maintenir en vie, malgré un groupe rival d'un côté, et les triffides occupant le Heath de l'autre. Et maintenant, il y avait cette maladie. Je n'étais parvenu qu'à retarder un peu l'apparition de la famine.

Dans les circonstances actuelles, je ne savais quelle décision prendre.

Et puis, je pensais à Josella. Les mêmes choses, peut-être pires, devaient lui arriver dans son secteur…

Je me surpris à penser aussi à Michael Beadley et à son groupe. J'avais fini par saisir leur logique ; maintenant, j'en venais aussi à penser que leur but était effectivement humanitaire. Ils avaient compris qu'il était vain d'essayer d'en sauver plus de quelques-uns. Donner un espoir insensé à tous les autres n'était qu'une forme de cruauté.

Et puis… il y avait nous. Pour quelles raisons avions-nous été préservés ? Sûrement pas pour nous gaspiller à une tâche désespérée.

Je décidai de partir à la recherche de Josella dès le lendemain ; puis nous nous installerions ensemble…

Après un petit déclic de la poignée, la porte s'ouvrit lentement.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Oh ! C'est vous ! répondit une voix féminine.

La jeune fille entra, puis ferma la porte derrière elle.

— Que voulez-vous ? demandai-je.

Elle était grande et mince. Moins de vingt ans, semblait-il. Ses cheveux châtains ondulaient légèrement. Malgré sa discrétion, on ne pouvait que la remarquer – sa texture autant que ses traits Elle m'avait localisé par mes mouvements et ma voix. Ses yeux brun doré regardaient juste au-dessus de mon épaule gauche. Sans cela, j'aurais juré qu'elle m'examinait.

Elle ne répondit pas tout de suite. Il y avait une incertitude dans son comportement qui ne s'accordait pas avec le reste de sa personne. Tandis que j'attendais qu'elle se décide à parler, une boule me montait à la gorge. Voyez-vous, elle était jeune, et très belle. Elle aurait dû avoir toute une vie, une vie merveilleuse peut-être, devant elle… La jeunesse et la beauté n'ont-elles pas quelque chose d'un peu triste dans de telles circonstances ?

— Vous allez partir d'ici ? demanda-t-elle d'une voix tranquille mais mal assurée, mi-interrogative, mi-affirmative.

— Je n'ai jamais dit ça !

— Non, mais c'est ce que disent les autres, et ils ont raison, n'est-ce pas ?

Je ne répondis rien. Elle poursuivit :

— Vous ne pouvez pas partir. Vous ne pouvez pas les laisser comme ça. Ils ont besoin de vous.

— Ça ne sert à rien que je reste ici. Tout espoir est vain.

— Et si ce n'était pas le cas ?

— Plus maintenant. Nous le saurions déjà.

— Mais si, après tout, la situation s'améliorait et que vous soyez parti ?

— Vous croyez que je n'aie pas pensé à cela ? Je vous le répète : ma présence ici ne sert à rien. Je n'ai été qu'une sorte de drogue que l'on injecte à un patient pour le maintenir en vie un peu plus longtemps, mais sans réel effet curatif.

Elle ne répliqua pas immédiatement. Puis elle dit, plus ou moins convaincue :

— La vie est une chose précieuse… même comme ça !

Son assurance commençait à craquer. J'étais incapable de lui répondre. Elle se ressaisit.

— Vous pouvez nous permettre de continuer. Il y a toujours une chance – une minuscule chance – que quelque chose se produise, même maintenant.

Je lui avais déjà dit ce que j'en pensais. Je ne me répétai pas.

— C'est si difficile, reprit-elle, comme pour elle-même. Si seulement je pouvais vous voir… Mais bien sûr, si je le pouvais… Vous êtes jeune ? À vous entendre, vous devez l'être.

— J'ai près de trente ans, lui répondis-je. Et je suis très quelconque.

— J'ai dix-huit ans. C'était mon anniversaire le jour où la comète est passée.

Je ne trouvais rien à dire qui ne semblât cruel. Le silence s'installa. Elle serra les poings puis les laissa retomber de chaque côté, les jointures presque blanches. Elle s'apprêtait à parler, mais elle se retint.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je. Que puis-je faire d'autre sinon prolonger en vain cette situation ?

Elle se mordit les lèvres, puis me répondit :

— Ils disent que peut-être vous vous sentiez seul. Je pensais que peut-être si… (Sa voix chevrota et ses jointures devinrent encore plus blanches.) Si vous aviez quelqu'un, peut-être… je veux dire, quelqu'un ici… vous… vous pourriez ne pas vouloir nous quitter. Peut-être, alors, resteriez-vous avec nous ?

— Oh, mon Dieu… dis-je doucement.

Je la regardai. Elle se tenait debout, très droite. Ses lèvres tremblaient légèrement. Elle aurait dû être entourée de prétendants réclamant à cor et à cri le moindre de ses sourires. Elle aurait dû vivre sa jeunesse heureuse et insouciante, puis connaître les joies du partage. Sa vie aurait dû être un enchantement d'amour et de douceur…

— Vous seriez gentil avec moi, n'est-ce pas ? Voyez-vous, je n'ai pas…

— Arrêtez ! Arrêtez tout de suite ! Vous ne pouvez pas me dire ce genre de choses ! Je vous en prie, partez maintenant.

Mais elle ne partit pas. Elle resta un moment à me fixer de ses yeux incapables de me voir.

— Partez, répétai-je.

Je ne pouvais supporter sa réprobation. Il ne s'agissait pas seulement d'elle. Elle

représentait des milliers et des milliers de jeunes vies détruites.

Elle se rapprocha.

— Je crois que vous pleurez, dit-elle.

— Partez ! Pour l'amour du ciel, partez.

Elle hésita, puis se détourna et chercha à tâtons son chemin vers la porte. Elle en franchissait le seuil quand j'ajoutai :

— Vous pouvez leur dire que je reste.

L'odeur fut la première chose dont je pris conscience le lendemain matin. Il y en avait eu quelques prémices ici ou là auparavant mais, par chance, la température avait été fraîche. Là, j'avais dormi tard dans ce qui était déjà une journée plus chaude que les précédentes. Je n'entrerai pas dans les détails à propos de cette odeur ; ceux qui la connaissent ne l'oublieront jamais, et pour les autres, elle est indescriptible. Elle s'élevait au-dessus de toutes les villes depuis des semaines et voyageait avec chaque souffle de vent. En me réveillant avec cette odeur, ce matin-là, j'acquis la conviction que la fin était arrivée. La mort n'est que l'interruption scandaleuse de l'animation ; c'est la dissolution qui constitue l'ultime stade.

Je restai un moment pensif. La seule chose à faire désormais était de charger les membres de mon groupe dans des camions et de les amener dans des relais à la campagne. Et tous les stocks que nous avions rassemblés ? Il faudrait aussi les charger et les emporter ; or j'étais le seul capable de conduire… Cela nous prendrait des jours – à supposer que nous les avions…

Je me demandai soudain ce qui se passait dans le bâtiment. L'endroit était étrangement calme. En prêtant l'oreille, j'entendis une voix qui gémissait dans une autre pièce. A part cela, rien. Je sortis du lit et m'habillai précipitamment, avec un sentiment d'appréhension. Dehors, j'écoutai de nouveau. Il n'y avait aucun bruit de pas dans la maison. J'eus soudain la sensation désagréable que l'histoire se répétait et que j'étais revenu à l'hôpital.

— Hé ! Il y a quelqu'un ici ?

Plusieurs voix répondirent. J'ouvris une porte voisine. Un homme était là. Il avait l'air très mal en point, et il délirait. Il n'y avait rien que je puisse faire. Je refermai la porte.

Mes pas résonnaient sur les escaliers de bois. A l'étage suivant, une voix de femme appela :

— Bill ! Bill !

Dans le lit d'une petite pièce, je découvris la fille qui était venue me voir la nuit précédente. Elle tourna la tête lorsque j'entrai. Elle était atteinte, elle aussi.

— N'approchez pas, dit-elle. C'est *vous*, Bill ?

— Oui.

— Je savais que c'était vous. Vous pouvez encore marcher. Eux, ils doivent ramper. Je suis contente, Bill. Je leur ai dit que vous ne partiriez pas comme ça, mais ils ont dit que vous l'aviez fait. Maintenant, ils ont tous fui, tous ceux qui le pouvaient.

— Je dormais. Qu'est-il arrivé ?

— La maladie a atteint de plus en plus de personnes. Ils étaient épouvantés.

— Que puis-je faire pour vous ? lui demandai-je en désespoir de cause. Y a-t-il quelque chose que je puisse aller vous chercher ?

Son visage se convulsa, elle entoura son corps de ses bras et se tordit de douleur. Le spasme passa et la laissa le front couvert de sueur.

— Je vous en prie, Bill, je ne suis pas très courageuse. Pouvez-vous me trouver quelque

chose pour… pour en finir ?

— Oui, je peux faire ça pour vous.

J'étais de retour de la pharmacie dix minutes plus tard. Je lui plaçai un verre d'eau dans une main et le reste dans l'autre. Elle le tint un instant, puis :

— Tout cela est si vain ! Et ça aurait pu être si différent ! Adieu, Bill, et merci d'avoir essayé de nous aider.

Je la regardai s'éteindre. La stupidité de cette mort m'était insupportable. Je me demandai combien de gens auraient dit : "Emmenez-moi avec vous". Elle avait dit : "Restez avec nous".

Jamais je n'ai su son nom.

ÉVACUATION

Ce fut le souvenir du jeune homme roux et de son arme qui conditionna mon choix d'une route menant à Westminster.

Depuis que j'avais atteint l'âge de seize ans, mon intérêt pour les armes n'avait cessé de décroître, mais, dans un environnement qui retournait à la sauvagerie, on devait se préparer à agir plus ou moins comme un sauvage, pour peu que l'on souhaite *continuer* à agir. Dans St. James'Street, il y avait plusieurs boutiques où l'on vendait n'importe quelle sorte d'engin mortel, de l'arme pour débutant jusqu'au fusil à éléphant, avec la plus grande courtoisie.

Je quittai l'endroit avec un sentiment de soulagement mêlé de banditisme. Une fois de plus, j'avais un utile couteau de chasse à la ceinture, et dans la poche, un pistolet ultra-moderne conçu avec la précision d'un instrument scientifique. Sur le siège, près de moi, je posai un fusil de calibre 12 et des boîtes de cartouches. J'avais choisi un fusil de chasse plutôt qu'une carabine – la détonation n'était pas moins effrayante et il décapitait un triffide avec une précision autrement supérieure. Et des triffides, on en voyait maintenant partout à Londres. Ils semblaient toujours éviter les rues quand ils le pouvaient, mais j'en avais remarqué plusieurs clopinant à travers Hyde Park, et il y en avait d'autres dans Green Park. Sans doute n'étaient-ils que des spécimens d'agrément neutralisés – ou peut-être pas.

Ainsi, j'atteignis Westminster. L'engourdissement généralisé, la fin de toutes choses, étaient ici mis en italiques. Des véhicules abandonnés encombraient les rues comme partout ailleurs. On voyait très peu de gens. Je n'aperçus que trois personnes qui se déplaçaient. Deux cherchaient leur chemin au bord des caniveaux en direction de Whitehall, le troisième se trouvait dans Parliament Square. Il était assis près de la statue de Lincoln et serrait contre lui son bien le plus cher – une boîte de bacon de laquelle il extrayait la nourriture à l'aide d'un couteau à la lame émoussée.

Derrière, s'élevait le majestueux Parlement, les aiguilles de son horloge bloquées sur six heures trois minutes. Il était difficile de croire que tout cela ne signifiait plus rien, qu'il ne s'agissait plus maintenant que d'une prétentieuse construction de pierre incertaine destinée à mourir en paix. Ses pinacles pouvaient bien s'écrouler sur les terrasses, il n'y aurait plus jamais de députés indignés pour se plaindre des risques que cela faisait courir à leur précieuse existence. Dans ces salles qui avaient résonné des échos mondiaux de bonnes intentions et d'opportunismes regrettables, les toits pouvaient bien s'effondrer, personne ne les en empêcherait, personne ne s'en inquiéterait. Non loin de là, la Tamise continuait imperturbablement à couler ; il en serait ainsi jusqu'au jour où, les digues s'émiettant, l'eau envahirait tout et transformerait Westminster en une île émergeant d'un marécage.

Huit heures passées à fouiller les lieux me laissèrent sans réponse et découragé. La tour de l'Université restait le seul endroit logique auquel je pouvais penser. Josella devait avoir eu la même idée, et j'espérais que d'autres membres de notre groupe dispersé s'y seraient rendus dans l'intention de se réunir. Un espoir assez mince, car le bon sens commun avait dû les pousser à quitter la ville plusieurs jours auparavant.

Deux drapeaux flottaient toujours en haut de la tour, dans l'air chaud de l'après-midi. Des deux douzaines de camions qui avaient été rassemblés dans la cour, il en demeurait quatre, que l'on n'avait apparemment pas touchés. Je garai la voiture près d'eux et pénétrai dans le bâtiment. Le bruit de mes pas résonnait dans le silence.

— Eh là ! criai-je. Il y a quelqu'un ?

Ma voix se répercuta dans les corridors et les escaliers. J'allai jusqu'aux portes de l'autre aile et appelai à nouveau. Une fois encore, seul l'écho me répondit. Ce n'est qu'en faisant demi-tour que je remarquai une inscription tracée sur le mur à gauche de la porte d'entrée. En grosses lettres, elle indiquait une simple adresse :

TYNSHAMMANOR
TYNSHAM
NR DEVIZES
WILTS

C'était au moins quelque chose.

Je la regardai en réfléchissant. La nuit allait tomber dans moins d'une heure. Et Devizes devait se trouvait à une centaine de milles de distance, peut-être plus. Je ressortis du bâtiment et examinai les camions. L'un d'eux était le dernier que j'avais conduit ici – celui dans lequel j'avais rangé mon attirail anti-triffides tant dénigré. D'après mes souvenirs, le reste du chargement consistait en un assortiment utile de nourriture et d'équipement. Mieux vaudrait arriver avec tout ça qu'en voiture avec les mains vides. Cependant, sans raison urgente, je n'avais guère envie de conduire de nuit un énorme camion lourdement chargé le long de routes qui, selon toute probabilité, présenteraient leur lot d'embûches. Si je tombais en panne, ce qui était de l'ordre du possible, je perdrais beaucoup plus de temps à en trouver un autre et à transférer le chargement que si je décidais de passer la nuit ici. Un départ tôt dans la matinée offrait de meilleures perspectives. Je pris mes boîtes de cartouches dans la voiture et allai les placer dans la cabine du camion. Je gardai seulement la carabine.

Je trouvai la pièce hors de laquelle je m'étais précipité lors de la fausse alerte d'incendie dans l'état où je l'avais laissée. Mes vêtements étaient posés sur une chaise, mon étui à cigarettes et mon briquet se trouvaient toujours là où je les avais mis, près de mon lit improvisé.

Il était encore trop tôt pour songer à dormir. J'allumai une cigarette, mis l'étui dans ma poche et sortis.

J'examinai soigneusement le jardin de Russel Square avant d'y pénétrer. J'avais déjà commencé à me méfier des espaces ouverts. Avec une quasi-certitude, je repérai un triffide. Il se tenait à l'angle nord-ouest, parfaitement immobile, mais considérablement plus grand que les buissons qui l'entouraient. Je m'approchai et réduisis son sommet en miettes d'un simple coup de fusil. Le bruit, dans le square silencieux, aurait été à peine plus alarmant si j'avais tiré avec un obusier. Quand je fus certain qu'il n'y en avait aucun autre caché dans les environs, j'entrai dans le jardin et m'assis, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre.

Je demeurai là peut-être vingt minutes. Le soleil était bas et la moitié du square se trouvait plongée dans l'ombre. Bientôt, il faudrait que je rentre. Tant qu'il y avait de la lumière, je pouvais tenir ; dans l'obscurité, des choses pourraient s'approcher de moi en silence, sans que je m'en rende compte. J'avais l'impression de commencer ma régression à l'état primitif. Avant longtemps, peut-être, je passerais les heures nocturnes dans l'angoisse comme l'avaient fait mes lointains ancêtres, observant avec méfiance la nuit à l'extérieur de leur caverne. Je m'attardai à jeter un dernier coup d'œil autour du square, comme s'il s'agissait d'une page d'histoire que je voulais apprendre avant qu'elle ne soit tournée. Alors

que je me tenais immobile, j'entendis le crissement de pas sur la route – un bruit léger, mais aussi fort dans le silence que celui d'un marteau-pilon.

Je me retournai, fusil levé. Crusoé ne fut pas plus étonné à la vue d'une empreinte de pied que je le fus à ce bruit de pas, auquel manquait l'hésitation caractéristique d'un aveugle. J'étrécis les paupières pour observer la silhouette mouvante dans l'obscurité grandissante. Alors qu'elle quittait la route et pénétrait dans le jardin, je vis qu'il s'agissait d'un homme. De toute évidence, il m'avait vu avant que je l'entende, car il se dirigeait droit vers moi.

— Vous n'avez pas besoin de tirer, dit-il en écartant ses mains vides.

Nous ne nous reconnûmes que lorsqu'il fut à quelques pas de moi.

— Oh ! C'est vous.

Je gardai l'arme levée.

— Salut, Coker. Que cherchez-vous ? Vous voulez que j'assiste à une autre de vos petites fêtes ? demand5ai-je.

— Non. Oubliez ça. Ça fait trop de bruit, de toute manière. C'est d'ailleurs comme ça que je vous ai trouvé. J'en ai assez, je m'en vais d'ici.

— Moi aussi, dis-je en abaissant le canon de mon arme.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre groupe ?

Je le lui dis. Il hocha la tête.

— Pareil avec le mien. Pareil avec tous les autres, je suppose. Nous aurons essayé…

— Pas de la bonne manière, coupai-je.

Il hocha à nouveau la tête.

— Oui, admit-il. Je dois avouer que vos petits copains avaient raison depuis le début – seulement, ils n'avaient *pas l'air* d'être dans le vrai, et ils ne l'étaient pas une semaine plus tôt.

— Six jours.

— Une semaine.

— Non. J'en suis sûr. Oh ! Après tout, quelle importance ! Étant donné les circonstances, que diriez-vous d'une amnistie et d'un nouveau départ ?

Il fit oui de la tête.

— Je m'y suis mal pris, répéta-t-il. Je pensais avoir pris tout ça plus sérieusement que tous les autres – mais ce n'était pas le cas. Je n'arrivais pas à croire que cela durerait, ni que personne ne nous viendrait en aide. Mais regardez maintenant ! Et ça doit être la même chose partout. En Europe, en Asie, en Amérique – vous imaginez ? L'Amérique ! Frappée, elle aussi ! Et pourtant, ce doit être le cas. Sinon, ils seraient déjà ici à nous aider à remettre les choses en place. C'est toujours ce qu'ils font. Non, vos petits copains l'avaient compris mieux que tout autre depuis le début.

Nous ruminâmes un moment, puis je demandai :

— Cette maladie, ce fléau, savez-vous ce que c'est ?

— Ça me travaille, mon vieux. Je pensais que c'était la typhoïde, mais quelqu'un m'a dit qu'elle mettait plus longtemps que ça à se développer, alors je ne sais pas. J'ignore pourquoi je n'ai pas été frappé moi-même. J'ai pu m'éloigner de ceux qui avaient contracté ce mal, et je me suis mis à vérifier si tout ce que je mangeais était sain. Je n'ai mangé que le contenu de boîtes de conserves que j'avais ouvertes moi-même et je n'ai bu que de la bière en bouteille. Mais la chance a peut-être trop duré, et je ne tiens pas à demeurer ici. Où allez-vous maintenant ?

Je lui parlai de l'adresse griffonnée sur le mur. Il ne l'avait pas encore vue. Il se dirigeait vers l'Université lorsque le bruit de mon tir l'avait fait partir en reconnaissance alentour.

— C'est… commençai-je, puis je me tus soudain.

D'une des rues situées à l'ouest me parvenait le bruit d'une voiture qui démarrait. Celui qui la conduisait changea les vitesses en cascade, puis le bruit s'amenuisa à mesure que le véhicule s'éloignait.

— Eh bien, au moins nous ne sommes pas seuls, dit Coker. Et celui qui a écrit cette adresse, avez-vous une idée de qui il pouvait s'agir ?

Je haussai les épaules. Selon toute probabilité, ce devait être un membre du groupe que Coker avait attaqué – ou peut-être quelque "voyant" que son propre groupe n'avait pas réussi à capturer. Rien n'indiquait depuis combien de temps l'inscription se trouvait là.

— Il vaudrait mieux que nous demeurions ensemble, en attendant la suite des événements. D'accord ?

— D'accord. Allons nous coucher, maintenant. Demain, il fera jour.

Coker dormait toujours à mon réveil. Je m'habillai plus confortablement d'une combinaison de ski et de lourdes chaussures, abandonnant les vêtements que son groupe m'avait procurés. Lorsque je revins, muni d'un sac rempli de paquets et de boîtes, il était également levé et habillé. Tout en prenant notre petit déjeuner, nous décidâmes de partir pour Tynsham au volant de deux camions pleins, plutôt que de voyager à deux dans le même.

— Et vérifiez bien que vos glaces demeurent fermées, dis-je. Il y a des tas d'élevages de triffides autour de Londres, particulièrement dans l'Ouest.

— Oui. J'ai vu quelques-uns de ces monstres horribles dans les environs.

— Moi aussi, et en action…

Au premier garage, nous forçâmes une pompe et fîmes le plein. Puis, rugissant dans les rues silencieuses comme un convoi de chars, nous prîmes la route de l'Ouest, mon trois tonnes en tête.

La progression fut fastidieuse. Tous les dix mètres, il nous fallait louvoyer autour de véhicules abandonnés. Occasionnellement, deux ou trois d'entre eux bloquaient entièrement la chaussée et nous devions utiliser nos engins comme des bulldozers pour nous frayer un passage. Très peu d'entre eux étaient endommagés. La cécité semblait avoir frappé rapidement les conducteurs, mais pas assez pour qu'ils perdent le contrôle de leurs voitures. Pour la plupart, ils avaient été capables de les ranger le long des trottoirs avant de s'arrêter. Si la catastrophe s'était produite de jour, les avenues auraient été tout simplement infranchissables, et nous frayer un chemin en empruntant les rues secondaires nous aurait pris des jours. Tout bien considéré, notre progression me parut moins lente qu'il n'y paraissait et, lorsqu'au bout de quelques milles je remarquai une voiture renversée sur le bord de la route, je pris conscience que nous nous trouvions à ce moment-là sur un itinéraire que d'autres avaient suivi avant nous et déjà partiellement dégagé.

Plus loin, dans les faubourgs de Staines, nous commençâmes enfin à sentir Londres derrière nous. Je stoppai, sautai du camion et marchai vers celui de Coker. Lorsqu'il coupa son moteur, le silence s'établit, épais et monstrueux, juste rompu par les petits craquements émis par le métal en refroidissement. Je réalisai qu'hormis quelques moineaux, je n'avais pas vu une seule créature vivante depuis notre départ. Coker descendit à son tour du camion. Il demeura immobile au milieu de la route, écoutant et regardant autour de lui, avant de murmurer :

Et là-bas loin devant nous s'étendent
Des déserts de vaste éternité…

Je le regardai attentivement. Son expression grave et réfléchie se mua soudain en grimace.
— Ou préférez-vous Shelley ?

Mon nom est Ozymandias, roi des rois,
Contemplez mon œuvre, ô puissants, et désespérez !

— Venez, allons chercher quelque chose à manger.
— Coker, dis-je, alors que nous finissions notre repas assis sur le comptoir d'un magasin et que nous étalions de la marmelade sur des biscuits, vous me surprenez. Qui êtes-vous ? La première fois que je vous ai rencontré, vous vocifériez – si vous voulez bien me pardonner l'expression – dans une sorte de jargon des docks. Et maintenant vous citez Marvell. Cela n'a pas de sens.
Il sourit.
— Ça n'en a jamais eu pour moi. C'est le problème lorsqu'on est un hybride – on ne sait jamais vraiment ce que l'on est. Ma mère non plus ne savait pas ce que j'étais, du moins n'a-t-elle jamais pu rien prouver, et elle m'en a toujours voulu, car à cause de ça, elle n'a pas pu toucher de pension alimentaire. Je n'étais encore qu'un enfant, ça m'a rendu assez amer, aigri. Quand j'ai quitté l'école, j'ai pris l'habitude d'assister à des réunions – n'importe quelle réunion, dès lors qu'on protestait contre quelque chose. Ce qui m'a conduit à me mélanger avec les habitués de ce genre d'événements. Je suppose qu'ils m'ont trouvé amusant. Quoi qu'il en soit, ils avaient pris l'habitude de m'inviter à toutes sortes de meetings pseudo-politiques. Au bout d'un certain temps, être l'amuseur de service a commencé à me fatiguer. D'accord, je n'avais pas autant de culture qu'eux ; ça m'aurait permis de me moquer un peu à mon tour. Alors j'ai décidé de suivre des cours du soir et d'apprendre à parler comme eux, pour m'en servir si nécessaire. La plupart des gens ne comprennent pas que, si vous voulez qu'un homme vous prenne au sérieux, il faut que vous lui parliez dans son propre langage. Si vous parlez vulgairement et que vous citiez Shelley, il vous prendra pour un singe savant, mais il ne prêtera aucune attention à ce que vous dites. Il vous faudrait pour cela parler la langue à laquelle il est accoutumé. Et ça marche dans les deux sens. La moitié des membres de l'intelligentsia politique qui parlent aux travailleurs ne parviennent pas à faire passer la valeur de leur fourbi – pas seulement parce que ça passe au-dessus de la tête de leurs auditeurs, mais aussi parce que la plupart d'entre eux écoute la voix, pas les mots ; ils n'ont rien à cirer de ce qu'ils entendent parce-que ça leur semble trop compliqué, ce n'est pas leur langage à eux, la manière dont ils parlent. J'ai estimé que la seule chose à faire était de devenir bilingue, d'utiliser la bonne langue au bon moment et la mauvaise quand je le décidais. Il est surprenant de voir l'effet que ça leur faisait. Quelle invention merveilleuse, ce système anglais des castes. Depuis lors, je m'en suis toujours plutôt bien tiré en usant de ce petit talent. Ce n'était pas ce que vous appelleriez un boulot stable, mais c'était plein d'intérêt et de variété : Wilfred Coker. Réunions en tous genres. Sujet sans objet. C'est moi.
— Sujet sans objet… Que voulez-vous dire ?
— Eh bien, que je me comporte avec le langage parlé exactement comme un imprimeur le

fait avec le langage imprimé. Il n'a pas à croire à ce qu'il écrit.

J'abandonnai le sujet pour le moment.

— Comment avez-vous fait pour garder la vue ? *Vous* n'étiez pas dans un hôpital, n'est-ce pas ?

— Moi ? Non. Il se trouve que j'intervenais dans un meeting où l'on protestait contre la partialité dont avait fait preuve la police à l'occasion d'une petite grève. Nous avions commencé vers six heures et, à six heures et demie, les flics sont arrivés pour disperser les manifestants. J'ai découvert une trappe providentielle et je me suis retrouvé dans une cave. Eux aussi, ils sont descendus jeter un coup d'œil, mais ils ne m'ont pas trouvé, car je m'étais dissimulé sous un tas de copeaux. Ensuite ils ont piétiné au-dessus de ma tête durant un moment, puis tout est redevenu tranquille. Moi, je n'ai pas bougé. Je ne tenais pas à me faire prendre dans une souricière. L'endroit était tout à fait confortable, et je m'y suis endormi. Le lendemain matin, lorsque j'ai mis le nez dehors, j'ai découvert tout ce qui était arrivé. (Il se tut et demeura pensif durant quelques secondes. Puis il ajouta :) Enfin, tout ce trafic est derrière moi ; je ne suis pas certain qu'on fasse beaucoup appel à mes dons particuliers, désormais.

Je ne discutai pas ce point avec lui. Nous achevâmes notre repas.

— Venez. Il vaut mieux que nous nous en allions d'ici. "Demain les champs frais et les pâturages nouveaux", si vous acceptez cette fois un lieu commun.

— Le problème, c'est qu'il est inexact. C'est "bois" et non "champs".

Il fronça les sourcils.

— Eh bien moi, mon pote, ça me va.

Je commençais à goûter la tournure d'esprit optimiste de Coker. Le simple fait d'imaginer un paysage au grand air donnait effectivement une sorte d'espérance. Certes, les jeunes récoltes vertes ne seraient jamais fauchées lorsqu'elles arriveraient à maturité, et les fruits ne seraient jamais cueillis ; la campagne ne paraîtrait jamais aussi nette et soignée qu'elle l'était encore à cet instant. Pourtant, tout continuerait à croître, à sa propre manière. Ce n'était pas comme les villes, stériles et suspendues à jamais. C'était un endroit où l'on pouvait travailler, avoir un but, imaginer un futur. En comparaison, mon existence de la semaine précédente me paraissait semblable à celle d'un rat vivant de mies de pain et fouillant dans les poubelles. Tandis que je regardais les champs, je sentis mon moral s'améliorer.

Les villes sur notre route, Reading ou Newbury, ravivaient un instant mon humeur londonienne, mais elles n'étaient rien de plus que des arêtes sur une courbe de survie.

L'esprit humain est incapable de demeurer trop longtemps dans une humeur tragique – tel un phénix, il renaît de ses cendres. Cela peut s'avérer utile ou nuisible – c'est juste une manifestation de notre volonté de vivre – et dans notre situation, cela rendait possible le fait de supporter cette succession de traumatismes. Mais il s'agit d'une part indispensable de notre mécanisme, celui qui nous rend incapables de pleurer à jamais sur un océan de lait renversé – le spectaculaire doit bien vite devenir banal si l'on veut que la vie demeure supportable. Sous un ciel bleu où quelques nuages dérivaient comme des icebergs célestes, les villes devenaient un souvenir moins accablant, et le sens de la vie nous rafraîchissait à nouveau comme un vent vigoureux. Peut-être cela n'excusait-il pas le fait que, de temps en temps, je me surprenais à chantonner tout en roulant. Mais cela l'expliquait, tout au moins.

À Hungerford, nous nous arrêtâmes pour manger un morceau et faire le plein de carburant. Le sentiment de soulagement montait en moi tandis que nous traversions des

milles et des milles de campagne intacte. Elle ne semblait pas abandonnée, seulement endormie et amicale. Même la vue occasionnelle de petits groupes de triffides clopinant dans un champ, ou d'autres se reposant avec leurs racines ancrées dans le sol, ne réussissait pas à troubler mon humeur. Ils étaient redevenus les simples objets de mon intérêt professionnel interrompu.

À proximité de Devizes, nous stoppâmes une fois de plus pour consulter la carte. Un peu plus loin, nous obliquâmes vers la droite et, après un mille ou deux, nous pénétrâmes dans le village de Tynsham.

TYNSHAM

Il y avait peu de chances que quiconque manque le manoir. Au-delà des quelques cottages qui constituaient le village de Tynsham, s'élevait sur le bord de la route le haut mur d'un domaine. Nous le suivîmes jusqu'à un imposant portail en fer forgé derrière lequel se tenait une jeune femme. Sur son visage, le sérieux de la responsabilité avait remplacé toute expression humaine. Elle était équipée d'un fusil qu'elle serrait avec maladresse. Je fis signe à Coker de s'arrêter et immobilisai mon propre camion. La bouche de la jeune femme bougea, sans qu'un seul son ne parvienne dans la cabine fermée. Je coupai le moteur et abaissai la vitre.

— C'est bien Tynsham Manor ? demandai-je.

Son visage ne trahissait aucune sorte d'émotion.

— D'où venez-vous et combien êtes-vous ? se contenta-t-elle de répondre.

J'aurais préféré qu'elle n'agite pas ainsi son arme. Brièvement, et sans quitter du regard ses doigts anxieux, j'expliquai qui nous étions, d'où nous venions, ce que nous transportions, et jurai qu'il n'y avait personne de dissimulé à l'intérieur des véhicules. Elle n'avait pas l'air de trop me croire. Ses yeux demeurèrent fixés sur les miens avec cette expression scrutatrice et mélancolique caractéristique des chiens policiers, et guère rassurante en la circonstance. Mes paroles ne parvinrent pas à dissiper cette suspicion indéfinie qui rend les gens consciencieux si fatigants. Alors qu'elle se rendait à l'arrière des camions pour vérifier mes dires, j'espérai pour elle qu'elle ne croiserait jamais la route d'un groupe à l'égard duquel ses soupçons seraient justifiés. Admettre sa satisfaction aurait enlevé du poids à son rôle, mais elle finit par consentir, bien qu'avec réserve, à nous laisser entrer.

— Prenez l'allée de droite ! me cria-t-elle alors que je franchissais le portail, puis elle me tourna aussitôt le dos, attentive à la sécurité des portes. Au-delà d'une courte allée bordée d'ormes se trouvait un parc datant de la fin du XVII^{e} siècle, dont les arbres, suffisamment écartés les uns des autres, pouvaient atteindre leur pleine magnificence. L'architecture du manoir, quand nous le vîmes, ne nous parut pas très ancestrale, mais elle demeurait imposante. Il couvrait une étendue considérable de terrain et comprenait plusieurs bâtiments de styles différents, comme si aucun de ses anciens propriétaires n'avait pu résister à l'envie d'y imprimer sa marque personnelle. Chacun d'eux, tout en respectant l'œuvre de ses ancêtres, avait apparemment considéré qu'il lui incombait à son tour d'exprimer l'esprit de sa propre époque. Une indifférence confiante vis-à-vis des travaux antérieurs avait accouché d'une fantaisie architecturale. La résidence était inévitablement devenue assez curieuse, bien qu'amicale et agréable d'aspect.

Nous atteignîmes une vaste cour où plusieurs véhicules étaient garés. Autour d'elle s'étendaient des garages et des étables, semble-t-il sur plusieurs hectares. Coker immobilisa son camion parallèlement au mien et nous sautâmes sur le sol. Il n'y avait personne en vue.

Nous entrâmes par la porte arrière du bâtiment principal et longeâmes un long corridor, au bout duquel se trouvait une grande pièce seigneuriale où régnait une bonne odeur de cuisine. Derrière la porte du fond de la salle, on pouvait entendre un murmure de voix et des bruits de couverts, mais il nous fallut emprunter un passage sombre et franchir une autre porte avant d'apercevoir les convives.

La pièce dans laquelle nous entrâmes avait servi, je suppose, de salle à manger pour les

serviteurs, à l'époque où ces derniers étaient très nombreux. Elle était assez spacieuse pour contenir aisément une centaine de personnes. Les occupants actuels, assis sur des bancs de chaque côté de longues tables, étaient un peu moins de soixante, et un seul regard suffisait à comprendre qu'ils étaient aveugles. Ils attendaient patiemment, tandis que quelques voyants s'affairaient autour d'eux. À une petite table, dans un angle de la pièce, trois jeunes filles découpaient laborieusement des poulets. Je m'approchai de l'une d'elles.

— Nous venons juste d'arriver, dis-je. Que pouvons-nous faire ?

Elle interrompit son travail, une fourchette à la main, et repoussa en arrière une mèche de ses cheveux avec son poignet.

— Ça nous aiderait si l'un s'occupait des légumes et l'autre des couverts, dit-elle.

J'allai chercher deux grandes marmites remplies de pommes de terre et de choux. Tout en servant, je jetai un regard aux occupants de la salle. Josella n'était pas parmi eux ni aucune des figures notables du groupe qui avait exposé ses propositions à l'Université – il me semblait cependant avoir déjà vu les visages de quelques-unes des femmes présentes.

La proportion des hommes était beaucoup plus grande que dans l'ancien groupe, et ils étaient curieusement assortis. Certains auraient pu être des Londoniens, ou du moins des citadins, mais la majorité portait des vêtements de travail de paysans. Il y avait aussi un pasteur entre deux âges. La seule chose qu'ils avaient tous en commun, finalement, était leur cécité.

Il y avait davantage de variété parmi les femmes. Certaines portaient des vêtements de ville inappropriés dans un tel environnement, d'autres étaient sans doute du pays. Dans le dernier groupe, seule une jeune fille était voyante, mais le précédent comprenait une demi-douzaine de personnes qui pouvaient voir et un certain nombre d'autres qui, bien qu'aveugles, n'étaient pas maladroites.

Coker avait lui aussi examiné l'assistance.

— Assortiment bizarre, remarqua-t-il *sotto voce*. Elle est ici ?

Je secouai la tête d'un air désespéré, conscient que j'avais un peu trop compté sur le fait de trouver Josella ici.

— C'est drôle, poursuivit-il, il n'y a pratiquement personne du groupe que j'avais emmené avec vous, à part cette fille, là-bas, au fond.

— Elle vous a reconnu ?

— Si j'en crois le regard noir qu'elle m'a adressé, je dirais que oui.

Quand nous eûmes achevé notre service, nous prîmes nous-mêmes des assiettes et allâmes nous asseoir à la table. Il n'y avait rien à redire à la nourriture ni à la cuisson, et, de toute manière, cela nous changeait agréablement d'une semaine de conserves froides. Alors que nous achevions notre repas, quelqu'un frappa un coup sur la table. Le pasteur se leva, attendit que le silence s'établisse et déclara :

— Mes amis, il est juste qu'à la fin d'un nouveau jour nous renouvelions nos remerciements à Dieu pour la grande miséricorde dont Il a fait preuve en nous sauvant au milieu d'un tel désastre. Je vous demanderai de prier afin qu'Il regarde avec compassion ceux qui continuent à errer seuls dans l'obscurité et qu'Il guide leurs pas jusqu'à ce que nous ayons la possibilité de les secourir. Supplions-Le tous de nous permettre de survivre à travers les épreuves et tribulations qui nous attendent afin qu'un jour, avec Son aide, nous réussissions à rebâtir le monde pour Sa plus grande gloire.

Il inclina la tête.

— Dieu tout-puissant et miséricordieux…

Après l'*Amen* final, il entonna un hymne. Puis l'assistance se divisa en groupes, chacun agrippant son voisin d'une main, et quatre des jeunes filles voyantes les conduisirent dehors.

J'allumai une cigarette. Coker prit distraitement celle que je lui tendais, sans faire le moindre commentaire. Une jeune fille s'approcha de nous.

— Voudriez-vous aider à débarrasser ? demanda-t-elle. Je pense que Miss Durrant ne tardera pas à revenir.

— Miss Durrant ?

— Elle s'occupe de l'organisation. Vous pourrez mettre les choses au point avec elle.

Ce ne fut qu'une heure plus tard, alors que la nuit était presque tombée, qu'on nous prévint du retour de Miss Durrant. Nous la trouvâmes dans un petit bureau éclairé simplement par deux modestes bougies. Je la reconnus immédiatement. C'était la petite femme sombre, aux lèvres minces, qui avait représenté l'opposition lors de la réunion à l'Université. Pour l'instant, toute son attention était concentrée sur Coker. Son expression n'était pas plus aimable qu'à l'occasion de notre première rencontre.

— On m'a dit… dit-elle froidement, regardant Coker comme s'il était du limon, on m'a dit que vous êtes l'organisateur du raid à l'Université.

Coker hocha la tête et attendit.

— Alors je vous précise, une fois pour toutes, que dans notre communauté, il n'y a pas de place pour les méthodes brutales, et que nous n'avons pas l'intention de les tolérer.

Coker eut un léger sourire. Il répondit avec son meilleur accent des classes moyennes :

— C'est une question de point de vue. Qui peut juger lesquels d'entre nous ont été les plus brutaux – ceux qui ont vu une responsabilité immédiate et qui sont restés, ou ceux qui ont perçu des responsabilités ultérieures et qui ont débarrassé le plancher ?

Elle continua à le regarder d'un air sévère. Son expression demeurait inchangée, mais elle se formait visiblement un jugement différent sur l'homme qui se trouvait en face d'elle. Ni sa réponse ni ses manières n'avaient été tout à fait ce à quoi elle s'était attendue. Laissant tout cela de côté pour un temps, elle se tourna vers moi.

— Et vous, étiez-vous partie prenante dans cette affaire ? demanda-t-elle.

J'expliquai mon rôle, somme toute assez passif, et posai ma propre question :

— Qu'est-il arrivé à Michael Beadley, au Colonel et aux autres ?

Elle ne fut pas très bien reçue.

— Ils sont partis ailleurs, dit-elle sèchement. Nous formons une communauté respectable et décente avec des principes – des principes chrétiens – que nous avons l'intention de maintenir. Nous n'avons pas de place ici pour des gens aux mœurs dissolues. La décadence, l'immoralité et le manque de foi sont responsables de la plupart des maladies de l'humanité. Il nous revient, à nous qui avons été épargnés, de construire une société où cela ne se reproduira jamais. Le cynique et le petit malin découvriront qu'ils ne sont pas les bienvenus ici, aussi brillantes que soient les théories qu'ils pourront avancer pour déguiser leurs mœurs licencieuses et leur matérialisme. Nous formons une communauté chrétienne, et nous avons l'intention de le demeurer.

Elle me regarda d'un air de défi.

— Ainsi, vous vous êtes divisés, dis-je. Où sont-ils allés ?

Elle répondit avec froideur :

— Ils sont partis, et nous sommes restés. C'est la seule chose qui importe. Aussi

longtemps qu'ils exerceront leur influence loin d'ici, ils pourront travailler à leur guise à leur propre damnation. Et, puisqu'ils ont choisi de s'estimer supérieurs aux lois de Dieu et aux usages civilisés, je ne doute pas que cela arrivera.

Elle conclut sa déclaration avec un mouvement du menton signifiant que je perdrais mon temps à tenter de la questionner plus avant. Elle se tourna à nouveau vers Coker.

— Que savez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Pas mal de choses, dit-il calmement. Je vous propose d'essayer de me rendre utile de manière générale, jusqu'à ce que je voie dans quel domaine on aura le plus besoin de moi.

Elle hésita, un peu déconcertée. Il avait clairement été dans ses intentions d'imposer ses décisions et de donner des instructions, mais elle avait changé d'avis.

— Très bien. Observez tout, et revenez me parler demain.

Mais on ne renvoyait pas Coker aussi facilement. Il voulait obtenir des détails sur la dimension du domaine, le nombre de personnes qui s'y trouvaient, la proportion des aveugles et des voyants, plus un certain nombre d'autres précisions. Et il les obtint.

Avant que nous ayons quitté la pièce, je lançai une question au sujet de Josella. Miss Durrant fronça les sourcils.

— Ce nom me dit quelque chose… N'était-elle pas du côté conservateur, lors des dernières élections ?

— Je ne pense pas. Elle… euh !… Elle a écrit un livre.

— Elle… (Je vis la mémoire revenir dans son regard.) Oh ! ce… Eh bien, vraiment, Monsieur Masen, je doute fort qu'il s'agisse d'une personne susceptible de s'intégrer au genre de communauté que nous bâtissons ici.

Dans le corridor, Coker se tourna vers moi. Il faisait tout juste assez clair pour que je puisse apercevoir son sourire.

— Une espèce d'orthodoxie tyrannique, commenta-t-il. (Son sourire disparut et il ajouta :) C'est un être étrange. Orgueil et préjugés. Elle désire de l'aide. Elle sait qu'elle en a mortellement besoin, mais rien ne le lui fera admettre.

Il s'arrêta près d'une porte ouverte. Il faisait presque trop noir maintenant pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur, mais en arrivant nous avions remarqué qu'elle avait été aménagée en dortoir pour hommes.

— Je vais entrer et discuter un peu avec ces types. On se reverra plus tard !

Je le regardai pénétrer dans la pièce et saluer collectivement ses occupants d'un joyeux "Salut les gars ! Comment ça va ?" puis je revins vers la salle à manger.

La seule lumière qui y régnait provenait de trois bougies accolées, posées sur une table. Près d'elles, une jeune fille scrutait avec exaspération le vêtement qu'elle raccommodait.

— Hello ! dit-elle. C'est affreux, n'est-ce pas ? Comment diable se débrouillait-on autrefois pour faire quelque chose lorsque la nuit était tombée ?

— "Autrefois" pourrait bien devenir "demain", lui répondis-je. À supposer qu'il existe encore quelqu'un capable de nous montrer comment fabriquer des bougies.

— Je l'espère. (Elle leva la tête et me regarda.) Vous êtes arrivé de Londres aujourd'hui ?

— Oui.

— C'est mauvais là-bas, maintenant ?

— C'est fini.

Sur Josella, la fille ne put rien me dire. Elle entendait visiblement ce nom pour la première fois, et mes tentatives de description n'obtinrent aucun succès.

Pendant que nous parlions, la lumière électrique revint soudain dans la pièce. La jeune fille regarda les lampes avec l'expression de crainte respectueuse de quelqu'un qui reçoit une révélation. Elle souffla les bougies et reprit son ouvrage, en regardant occasionnellement les lampes comme pour s'assurer qu'elles étaient encore là.

Quelques minutes plus tard, Coker entra.

— C'était vous, je suppose, dis-je en levant le menton vers les lampes.

— Oui. Ils ont leur propre générateur ici. Autant utiliser l'essence avant qu'elle ne s'évapore.

— Vous voulez dire que nous aurions pu avoir de la lumière depuis notre arrivée ? demanda la jeune fille.

— Oui, si quelqu'un avait pris la peine de lancer le moteur, dit Coker en la regardant. Si vous vouliez de la lumière, pourquoi n'avez-vous pas essayé de le faire démarrer ?

— Je ne savais pas que c'était ça. Et de toute manière, je n'y connais rien en moteurs ou en électricité.

Coker continua à la regarder d'un air pensif.

— Alors vous vous contentez de rester assise dans le noir. Et combien de temps croyez-vous que vous survivrez si vous demeurez assise dans le noir alors que tant de choses attendent d'être faites ?

Son ton la piqua au vif.

— Ce n'est pas ma faute si je ne suis bonne à rien pour ce genre de choses !

— Je ne suis pas d'accord, dit Coker. Ce n'est pas seulement votre faute – le problème est général. Il y a une espèce d'affectation à s'estimer trop spirituelle pour comprendre la mécanique. C'est une forme de vanité mesquine et stupide. Chacun commence en ne sachant rien à rien, mais Dieu donne à chaque homme – et à chaque femme, mais oui – un cerveau pour apprendre. Ne pas s'en servir n'a rien de louable. Même chez une femme, c'est un vide que l'on ne peut que déplorer.

Elle paraissait considérablement énervée. Coker lui-même l'était depuis son entrée dans la pièce. Elle dit :

— Je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de déverser sur moi tout votre mépris pour les femmes, simplement à cause d'un sale moteur pourri, dit-elle de mauvaise humeur.

Coker haussa les sourcils.

— Grand Dieu ! Je suis en train de vous expliquer que les femmes ont autant de cervelle que nous, à condition qu'elles prennent la peine de s'en servir.

— Vous avez dit que nous étions vaniteuses et inutiles. Ce n'était pas du tout agréable à entendre.

— Je ne cherche pas à dire des choses agréables. Ce que je voulais dire, c'est que dans le monde qui a disparu, les femmes avaient tout intérêt à jouer les parasites.

— Et tout cela parce que je suis incapable de lancer un moteur puant et bruyant !

— Oh ! explosa Coker. Laissez tomber ce moteur une minute, voulez-vous ?

— Mais…

— Écoutez-moi, dit Coker, patiemment. Si vous avez un enfant, souhaitez-vous qu'il devienne un sauvage, ou un être civilisé ?

— Un être civilisé, naturellement.

— Dans ces conditions, il lui faudra un environnement civilisé où il puisse vivre. Les règles qu'il apprendra, il les tiendra de nous. Nous allons tous devoir essayer de nous

comprendre, et vivre aussi intelligemment que possible, de manière à lui apporter tout ce que nous pourrons. Cela veut dire beaucoup plus de travail et de réflexion pour chacun de nous. Un changement de conditions implique un changement de perspectives.

La jeune fille se remit à son raccommodage. Puis elle releva la tête et regarda Coker d'un œil critique durant quelques instants.

— Avec des vues comme les vôtres, je pense que le groupe de Mr Beadley vous conviendrait mieux que le nôtre, dit-elle. Ici, nous n'avons pas l'intention de changer nos conceptions – ni d'abandonner nos principes. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes séparés de l'autre groupe. Aussi, si les coutumes des gens décents et respectables ne sont pas assez bonnes pour vous, je pense que vous feriez mieux de vous en aller.

Et, après un petit reniflement, elle se leva.

Coker la regarda quitter la pièce. Quand la porte se fut refermée, il exprima ses sentiments par un simple geste. Je me mis à rire.

— A quoi vous attendiez-vous ? dis-je. Vous vous êtes adressé à cette fille comme si vous vous trouviez dans un débat, contre un adversaire conservateur ; en outre, vous l'avez rendue responsable de tout le système social occidental. Et vous êtes surpris qu'elle soit irritée ?

— Je m'attendais à ce qu'elle fasse travailler sa raison.

— La plupart des gens ne le font pas, bien qu'ils soient persuadés du contraire. Ils préfèrent qu'on les câline, qu'on les cajole, voire qu'on les guide. Ainsi ils ne commettent jamais d'erreur. Si jamais il y en a une, c'est toujours quelque chose ou quelqu'un d'autre le responsable. Cette façon d'aller tête baissée est une image peut-être un peu mécanique. Les gens ne sont pas des machines. Ils ont leurs propres pensées – généralement des pensées de paysans : ils ne sont jamais autant à l'aise que lorsqu'ils suivent le sillon familial.

— À vous entendre, il semble que vous ne laissiez à Beadley guère de chances de réussite. Son plan se confond avec lui-même.

— Il aura son lot d'ennuis. Mais son groupe a choisi. Celui-ci est négatif, fis-je remarquer. Il s'est réuni ici simplement en raison de sa résistance à toute forme de plan.

Je m'interrompis durant quelques secondes avant d'ajouter :

— Cette fille avait raison sur une chose, vous savez. Sa réaction est un exemple de ce qui vous attendrait si vous essayiez de mener son groupe à votre manière. Il est impossible de diriger un troupeau de moutons vers le marché en ligne droite, mais il y a d'autres moyens de les y conduire.

— Vos métaphores sont cyniques, ce soir, observa Coker.

— Avoir observé de quelle manière un berger conduit son troupeau n'a rien de cynique.

— Considérer les êtres humains comme du bétail… certains pourraient le croire.

— Mais c'est moins cynique et plus lucratif que de les considérer comme un tas de châssis tout juste bons à être télécommandés.

— Hmm, fit Coker. Il faudra que je réfléchisse à ces insinuations…

… ET PLUS TARD

Mon activité, le matin suivant, fut assez décousue. Je regardai autour de moi, apportai mon aide ici ou là et posai quantité de questions.

La nuit avait été mauvaise. Jusqu'à ce que je m'étende, je n'avais pas réalisé à quel point j'avais espéré trouver Josella à Tynsham. Malgré ma grande lassitude après cette journée de voyage, je ne pus trouver le sommeil. Je restai étendu, éveillé dans le noir, abandonné et sans but. J'avais supposé, avec beaucoup d'assurance, que Josella et le groupe de Beadley se trouveraient là et je n'avais par conséquent eu aucune raison de réfléchir à un autre plan pour les rejoindre. Pour la première fois, j'envisageai l'hypothèse de ne pas la retrouver. Elle n'avait quitté le quartier de Westminster que peu de temps avant que je n'y arrive et elle devait donc se trouver loin derrière le groupe principal. De toute évidence, la seule chose à faire était d'entreprendre des recherches précises auprès de tous les gens qui étaient arrivés à Tynsham au cours des deux jours précédents.

Dans l'immédiat, je devais supposer qu'elle avait pris ce chemin. C'était mon seul fil conducteur. Il fallait aussi qu'elle soit retournée à l'Université pour trouver l'adresse écrite à la craie – alors qu'il y avait de grandes chances qu'elle n'y ait pas mis les pieds. Écœurée partout ce qui se passait, elle avait sans doute pris la route la plus rapide pour quitter cet endroit nauséabond qu'était devenu Londres. La pensée contre laquelle je devais combattre avec le plus d'ardeur était qu'elle pouvait avoir été victime du mal, quel qu'il fût, qui avait dissout nos groupes. Je ne voulais pas envisager cette éventualité avant que les circonstances ne m'y contraignent.

Dans la clarté insomniaque du petit matin, je fis une découverte : mon désir de rejoindre le groupe de Beadley était beaucoup moins fort que celui que j'avais de retrouver Josella. Si elle devait ne pas être avec eux… eh bien, j'attendrais un moment propice, mais en aucun cas je ne me résignerais.

Le lit de Coker était déjà vide à mon réveil. Je décidai de consacrer ma journée à faire des recherches. Apparemment, il semblait n'être venu à l'idée de personne de s'enquérir des noms de ceux qui n'avaient pas trouvé Tynsham assez attrayant pour y rester. Le nom de Josella ne disait rien à qui que ce soit, sinon à quelques-uns qui le reconnaissaient avec désapprobation. La description que j'en faisais n'éveillait pas de souvenir qui puisse résister à un examen détaillé. Aucune jeune fille vêtue d'une combinaison de ski ne s'était présentée, de cela au moins j'étais sûr, mais rien ne prouvait qu'elle était encore habillée de cette façon. Mon enquête finit par fatiguer tout le monde et par augmenter mon sentiment de frustration. Il y avait une infime possibilité qu'une fille venue et repartie un jour avant notre arrivée ait pu être Josella, mais j'avais du mal à croire qu'elle ait pu laisser une impression si éphémère à qui que ce soit – même en laissant de côté mes propres préjugés…

Coker réapparut au repas de midi. Il avait trouvé la plupart des hommes plongés dans la mélancolie à la suite d'une déclaration bien intentionnée du pasteur : il leur avait assuré qu'ils pouvaient faire de nombreuses choses utiles telles que euh… des paniers, et euh… du tissage. Coker avait fait de son mieux pour leur remonter le moral avec des projets un peu plus prometteurs. Ayant rencontré Miss Durrant, il lui avait affirmé qu'à moins de s'arranger pour que les femmes aveugles puissent prendre part d'une façon ou d'une autre au travail des voyants, tout s'effondrerait en moins de dix jours. Il lui avait également dit que si la prière du

pasteur, qui souhaitait que de nouveaux aveugles se joignent à eux, venait à être exaucée, la survie de la communauté deviendrait impossible. Au moment où il insistait sur la nécessité de stocker dès à présent des réserves de nourriture et l'utilité de concevoir des dispositifs qui permettraient aux aveugles de se rendre utiles, elle lui coupa la parole. Il voyait bien qu'elle était beaucoup plus inquiète qu'elle ne voulait l'admettre, mais la détermination qui l'avait amenée à se séparer de l'autre groupe lui faisait reporter sur Coker une agressivité ingrate. Elle finit par lui faire savoir que, d'après ce qu'elle en voyait, ni lui ni ses intentions ne pourraient s'harmoniser avec cette communauté.

— L'ennui, avec cette femme, c'est qu'elle veut être le patron, me dit-il. C'est congénital – et tout à fait distinct de ses nobles principes.

— C'est un peu diffamatoire. Ce que je crois, c'est que ses principes sont si élevés qu'elle finit par se sentir responsable de tout et de rien ; partant de là, elle se fait un devoir de diriger les autres.

— Ça revient à peu près au même.

— Mais ça sonne beaucoup mieux.

Il demeura pensif un moment.

— Elle va conduire ce groupe dans une foutue impasse, à moins qu'elle ne s'attelle à l'organiser au plus vite. Vous avez examiné les équipements ?

Je secouai la tête et lui dis à quoi j'avais passé ma matinée.

— La récolte n'est pas très bonne, constata-t-il. Et maintenant ?

— Je vais partir à la recherche du groupe de Michael Beadley.

— Et si elle n'est plus avec eux ?

— Dans l'immédiat, je me contenterai d'espérer qu'elle s'y trouve. Elle doit y être. Où pourrait-elle être, sinon ?

Il s'apprêta à dire quelque chose, puis se retint et reprit :

— Je crois que je vais aller avec vous. Tout bien considéré, le groupe de Beadley ne sera sans doute pas plus content de m'accueillir que celui-ci, mais je devrais y survivre. J'ai vu un groupe s'écrouler devant moi, et celui-là fera de même. Plus lentement, certainement, mais peut-être d'une façon encore plus immonde. C'est étrange, n'est-ce pas ? Les bonnes intentions semblent être devenues plus dangereuses que les mauvaises. C'est tellement dommage ! En dépit de la proportion d'aveugles, on *aurait* pu organiser cet endroit. Tout ce dont il a besoin, c'est un peu d'organisation.

— Et d'une *volonté* de s'organiser.

— Ça aussi. L'ennui, voyez-vous, c'est qu'en dépit de tout ce qui est arrivé, les gens n'ont pas encore compris. Ils ne veulent pas changer.

Au fin fond d'eux-mêmes, ils s'accrochent tous à l'espoir d'un quelconque miracle.

— Sans doute, mais ce n'est guère surprenant. Il en aura fallu pour nous convaincre, et eux n'ont pas vu tout ce que nous avons vu. D'une certaine manière, ça paraît moins irrémédiable, moins… immédiat, ici, à la campagne.

— Eh bien, il va leur falloir s'en rendre compte bientôt s'ils veulent s'en sortir, dit Coker en jetant un regard circulaire dans le hall. Il n'y aura pas de miracle pour les sauver.

— Donnez-leur du temps. Ils finiront par comprendre, comme nous l'avons fait. Vous êtes toujours si pressé. Le temps n'est plus de l'argent, vous savez.

— L'argent n'a plus d'importance, le temps, si. Ils devraient penser aux récoltes, à ériger un moulin pour moudre le blé, à prévoir les stocks de nourriture pour l'hiver…

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas si urgent, Coker. Il doit y avoir d'énormes stocks de farine dans les villes, et les choses étant ce qu'elles sont, bien peu d'entre nous les utiliserons. Nous pouvons vivre sur les réserves pendant encore longtemps. Le plus urgent est d'apprendre aux aveugles à travailler avant qu'ils ne soient vraiment obligés de le faire.

— Quand même, si rien n'est fait ici, les voyants finiront par craquer. Il suffit que ça arrive à un ou deux d'entre eux pour que tout ça sombre dans le chaos.

Je dus reconnaître qu'il avait raison.

Plus tard dans l'après-midi, je m'arrangeai pour tomber sur Miss Durrant. Personne d'autre ne savait ni ne se souciait de l'endroit où Michael Beadley et son groupe avaient pu aller, mais qu'ils n'aient laissé aucune indication à l'intention de ceux qui voudraient les suivre me semblait difficile à concevoir. Miss Durrant ne sauta pas de joie. Tout d'abord, je crus qu'elle allait refuser de me répondre. Et ce n'était pas seulement dû à ma préférence implicite pour un autre groupe ; la perte d'un homme robuste, même antipathique, étant chose sérieuse dans de telles circonstances. Néanmoins, elle préféra ne pas se montrer faible en me demandant de rester. À la fin, elle dit sèchement :

— Ils avaient l'intention d'aller quelque part près de Beaminster, dans le Dorset. Je ne puis vous en dire plus.

Je revins le dire à Coker. Il jeta un regard autour de lui. Puis il secoua la tête, avec un soupçon de regret.

— OK, dit-il. Nous quitterons ce trou demain.

— Pour un citoyen de Sa Majesté, vous parlez comme un vrai pionnier !

À neuf heures, le matin suivant, nous étions déjà sur la route, à une douzaine de milles de Tynsham, roulant comme auparavant dans nos deux camions. Nous nous étions posé la question de savoir si nous devions prendre un véhicule plus maniable et laisser les camions aux gens du manoir, mais je répugnais à abandonner le mien. J'en avais personnellement rassemblé le contenu et je savais ce qu'il y avait à l'intérieur. Mis à part la caisse d'engins anti-triffides que Michael Beadley avait tellement désapprouvée, je m'étais laissé une certaine marge de manœuvre sur le dernier chargement, qui comportait une sélection de tout ce qu'on aurait du mal à trouver hors d'une grande ville : un petit outillage électrique, quelques pompes, des boîtes à outils… Tout cela serait disponible par la suite, après une période intermédiaire durant laquelle il vaudrait mieux se tenir éloigné de toute ville de quelque importance. Les gens de Tynsham, eux, avaient la possibilité d'aller chercher des provisions dans les villes où il n'y avait pas encore trace d'épidémie. Deux chargements de plus ou de moins ne feraient pas grande différence pour eux. Aussi, au final, partîmes-nous comme nous étions venus.

Le temps était toujours assez beau. Sur les hauteurs, on sentait une légère odeur de décomposition dans l'air frais – pour la plupart, les villages étaient devenus difficilement supportables. Nous ne vîmes que rarement des silhouettes étendues dans un champ ou sur la route ; comme à Londres, l'instinct semblait avoir poussé les gens à se cacher dans le premier abri venu. Dans la plupart des villages, les rues étaient vides et la campagne alentour aussi déserte que si la race humaine et la quasi-totalité de la vie animale avaient disparu par enchantement. Nous atteignîmes Steeple Honey.

De la route qui descendait de la colline, nous aperçûmes la petite ville dont les maisons s'agglutinaient à l'extrémité d'un pont de pierre enjambant une rivière étincelante. C'était un

endroit tranquille, avec une église paisible qu'entouraient des cottages blanchis. Depuis au moins un siècle, rien ne semblait avoir dérangé la quiétude de l'existence sous ses toits de chaume. Comme dans les autres villages, cependant, il n'y avait pour l'heure aucune agitation, aucune fumée. Toutefois, alors que nous étions à mi-chemin de la colline, un mouvement attira mon attention.

À gauche, à l'extrémité du pont, une maison était placée légèrement de biais par rapport à la route, de telle sorte qu'elle nous apparaissait de côté. Une enseigne d'auberge était suspendue à une console sur le mur et, de la fenêtre située immédiatement au-dessus, on agitait quelque chose de blanc. Comme nous approchions, je vis un homme qui se penchait et agitait frénétiquement une serviette. Il devait avoir perdu la vue, sans quoi il serait sorti sur la route pour nous intercepter. Il agitait sa serviette trop vigoureusement pour être malade.

Je fis signe à Coker et immobilisai le camion juste après le pont. L'homme à la fenêtre fit tomber sa serviette. Il cria quelque chose que je ne pus entendre à cause du bruit du moteur, et il disparut. Nous coupâmes le contact de nos véhicules. Tout était si calme que l'on entendait le bruit des pas de l'homme dans l'escalier à l'intérieur de la maison. La porte s'ouvrit et il sortit, les deux mains tendues devant lui. Comme un éclair, quelque chose cingla depuis la haie, à sa gauche, et le fouetta. Il lança un seul cri aigu, et il s'effondra.

Prenant ma carabine, je descendis du camion. Puis je décrivis quelques cercles pour localiser le triffide caché à l'ombre d'un buisson. D'une balle, je le décapitai.

Coker était lui aussi descendu de son camion et se tenait près de moi. Il regarda l'homme étendu sur le sol, puis le triffide raccourci.

— Il… Non, Bon Dieu ! Il ne peut pas l'avoir *attendu* ! dit-il. C'est une coïncidence. Il ne pouvait pas *savoir* que l'homme allait sortir par cette porte, n'est-ce pas ? *N'est-ce pas ?*

— Peut-être le savait-il. Du très beau travail…

Coker se tourna vers moi, mal à l'aise.

— Un trop beau travail. Vous ne croyez quand même pas que…

Les gens semblent s'être donnés le mot pour ne rien croire concernant les triffides.

Puis j'ajoutai :

— Il doit y en avoir d'autres par-là.

Nous examinâmes attentivement les fourrés alentour, sans rien trouver.

— Je prendrais bien un verre, dit Coker.

Mis à part la poussière sur le comptoir, tout paraissait normal dans le petit bar de l'auberge. Nous nous servîmes chacun un whisky. Coker avala le sien d'un trait et tourna vers moi un regard inquiet.

— Je n'aime pas ça. Pas du tout. Vous en savez plus sur ces foutues choses que la plupart des gens, Bill. Ce n'était pas… Je veux dire, c'était un *hasard* qu'il soit là, n'est-ce pas ?

— Je crois… commençai-je, puis je m'arrêtai net en entendant le battement bien connu, à l'extérieur. Je me dirigeai vers la fenêtre et l'ouvris. À la deuxième balle, le battement s'interrompit net.

— Le problème avec les triffides, dis-je alors que nous nous servions un deuxième verre, c'est surtout ce que nous ne savons pas d'eux.

J'avançai une ou deux des théories de Walter. Il sursauta.

— Vous ne croyez pas sérieusement qu'ils "parlent" quand ils émettent ce cliquetis ?

— Je ne sais pas vraiment quoi en penser. Tout ce que je peux dire avec certitude, c'est qu'il s'agit bien d'un signal quelconque. Mais Walter le considérait comme un véritable

“langage” et il en savait beaucoup plus sur eux que n’importe qui d’autre de ma connaissance.

J’éjectai les deux douilles et rechargeai.

— Et il vous avait parlé de l’avantage qu’ils ont sur un homme aveugle ?

— C’était il y a plusieurs années.

— Ça reste une drôle de coïncidence.

— Impulsif, comme toujours. Presque tous les coups du sort peuvent être considérés comme des coïncidences, si on le veut suffisamment et si on attend assez longtemps.

Nous reposâmes nos verres et nous disposâmes à repartir. Coker jeta un coup d’œil par la fenêtre. Puis il me prit le bras et tendit le doigt. Deux triffides étaient apparus à l’angle de la maison. Ils s’avançaient vers la haie derrière laquelle le premier s’était dissimulé. J’attendis qu’ils s’immobilisent et les décapitai. Nous sortîmes par la fenêtre, qui se trouvait à bonne distance des fourrés, et nous nous approchâmes avec prudence des camions.

— Une autre coïncidence ? Ou alors ils sont venus voir ce qui est arrivé à leur congénère ? demanda Coker.

Avec seulement deux autres arrêts, l’un pour manger et l’autre pour prendre du carburant, nous parcourûmes un bon trajet et arrivâmes à Beaminster vers seize heures trente. Nous parvînmes en plein centre ville sans avoir aperçu le moindre signe suggérant la présence du groupe de Beadley.

A première vue, l’endroit était aussi inanimé que tous ceux que nous avions traversés ce jour-là. La principale rue commerçante que nous longeâmes était nue et déserte, mis à part deux camions arrêtés d’un côté. J’avais parcouru quelques dizaines de mètres lorsqu’un homme déboucha de derrière un des camions et épaula un fusil. Il fit délibérément feu par-dessus ma tête, puis visa plus bas.

IMPASSE

C'est le genre d'avertissement que je ne discute jamais. Je m'immobilisai.

L'homme était grand et blond. Il maniait son arme avec aisance. Sans cesser de viser, il fit à deux reprises un signe de tête de côté. Je l'interprétai comme une invitation à descendre. Quand j'eus sauté sur le sol, je montrai mes mains vides. Un autre homme et une jeune fille débouchèrent de derrière le camion arrêté au moment où je m'en approchais. J'entendis la voix de Coker derrière moi :

— Tu ferais mieux de baisser ce fusil, mon vieux. Vous êtes cernés. Le regard de l'homme blond quitta le mien pour chercher celui de Coker. J'aurais pu lui sauter dessus si j'avais voulu, mais je dis :

— Il a raison. De toute façon, nous sommes pacifiques.

L'homme abaissa son arme, pas tout à fait convaincu. Coker émergea de derrière mon camion, qui lui avait permis de sortir du sien sans être vu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Les loups se mangent entre eux ? demanda-t-il.

— Vous êtes seulement deux ? s'enquit le deuxième homme.

Coker le regarda.

— Qu'est-ce que vous attendiez ? Des congressistes ? Oui, rien que nous deux.

Le trio parut visiblement soulagé. L'homme blond expliqua : - Nous croyions que vous étiez un gang de la ville. Nous nous attendons à les voir débouler ici à un moment ou à un autre, pour rafler de la nourriture.

— Oh ! dit Coker. J'en conclus que vous n'avez pas dû voir de grande ville récemment... Si c'est votre seul souci, vous pouvez l'oublier.

— Vous ne pensez pas qu'ils viendront ?

— Ma main à couper. (Coker examina le trio.) Vous faites partie du groupe de Beadley ? demanda-t-il.

Un silence total fut leur seule réponse.

— Dommage, dit Coker. Ç'aurait été notre premier coup de chance depuis longtemps.

— C'est quoi, ce groupe de Beadley ? demanda l'homme blond.

Je me sentais fatigué et assoiffé après toutes ces heures passées à conduire un camion sous le soleil. Je suggérai que l'on poursuive la conversation dans un endroit plus propice que le milieu de la rue. Nous contournâmes leurs camions remplis d'un fouillis familier de boîtes de biscuits, de thé, de bacon, de sacs de sucre, de blocs de sel et de bien d'autres choses encore, puis tous ensemble nous nous rendîmes dans l'arrière-salle d'un petit bar, à quelques mètres de là. Devant un verre de bière, Coker et moi fîmes un rapide résumé de ce que nous avions fait et de ce que nous savions.

C'était un trio étrangement assorti. L'homme blond, qui répondait au nom de Stephen Brennell, travaillait à la Bourse. Sa compagne était une jolie fille, bien faite, qui avait parfois des sautes d'humeur superficielles et peu d'enthousiasme pour ce que la vie pouvait lui réserver. Elle avait commencé une de ces carrières marginales, créant des robes, les vendant, figurant à l'occasion dans un film, manquant toutes les opportunités d'aller à Hollywood, travaillant comme hôtesse dans des clubs obscurs, et profitant de tous les avantages que pouvait offrir ce genre d'activités. Elle avait la conviction inébranlable que rien de sérieux ne pouvait arriver à l'Amérique et qu'il suffisait de tenir le coup en attendant que les Américains

arrivent et remettent de l'ordre. Elle était, de loin, la personne la moins traumatisée à avoir croisé ma route depuis la catastrophe.

Le troisième, un jeune homme brun, nourrissait des rancunes. Il avait travaillé dur pour ouvrir un petit magasin de radio. Et il avait de l'ambition. "Voyez Ford, et voyez Lord Nuffield – il a commencé avec un commerce de bicyclettes pas plus grand que mon magasin de radio – et voyez où il en est arrivé ! Voilà ce que j'allais faire. Et, maintenant, regardez dans quelle foutue pagaille nous sommes ! Ce n'est pas juste ! " La Destinée, selon lui, ne voulait plus de nouveaux Ford ou de nouveaux Nuffield – mais il n'allait pas accepter ça ! C'était juste un intermède pour l'éprouver. Un jour, on le reverrait dans son magasin de radio, le pied posé fermement sur le premier barreau de l'échelle de la réussite.

Le plus décevant fut de découvrir qu'ils ne savaient rien du groupe de Beadley. En fait, le seul groupe qu'ils aient rencontré se trouvait dans un village à la limite du Devon. Là, deux hommes armés leur avaient conseillé de déguerpir et de ne plus revenir. Ces deux hommes étaient de toute évidence du pays. Coker suggéra qu'il pouvait s'agir d'un petit groupe.

— S'ils avaient appartenu à une communauté plus importante, ils auraient montré moins de nervosité et plus de curiosité, dit-il. Mais, si Beadley est par ici, nous devrions, pouvoir le retrouver d'une façon ou d'une autre.

Puis, s'adressant au jeune homme blond, il ajouta :

— Écoutez. Si nous nous regroupions, vous et nous ? Si nous retrouvons le groupe Beadley, cela rendra les choses plus faciles pour tout le monde.

Tous trois se regardèrent d'un air interrogateur, puis hochèrent la tête.

— Ça va. Donnez-nous un coup de main et nous partirons avec vous, accepta l'homme.

De toute évidence, Charcot Old House avait jadis été un manoir fortifié. Une refortification était en cours. A une certaine époque, le fossé qui l'entourait avait été asséché. Stephen était d'avis de démolir par étapes le système d'assèchement afin de le remplir à nouveau, peu à peu. Son plan était de faire sauter les parties qui avaient été comblées et de reformer l'encerclement. Les nouvelles que nous leur apportions suggérant que cela ne serait pas nécessaire, nous pûmes lire dans son regard un certain désenchantement et de la déception. Les murs de pierres étaient épais. Des mitrailleuses étaient positionnées à trois des fenêtres de la façade, et il y en avait deux autres sur le toit. Derrière la porte d'entrée principale était entreposé un petit arsenal de mortiers et de bombes, auquel s'ajoutait, comme il nous le montra avec grande fierté, plusieurs lance-flammes.

— Nous avons trouvé un dépôt d'armes, expliqua-t-il, et nous avons passé toute une journée à ramener tout ça.

En examinant tout ce matériel je me rendis compte pour la première fois que la catastrophe, par son amplitude même, avait été plus miséricordieuse que ce qui aurait suivi un désastre légèrement moins grave. Si dix ou quinze pour cent de la population était resté indemne, de petites communautés comme celle-ci auraient sans doute été amenées à lutter contre des gangs affamés pour préserver leur propre vie. Cependant, au vu de la situation, Stephen avait probablement organisé ses préparatifs de guerre en vain. Au moins une chose allait cependant se révéler utile. Je désignai les lance-flammes.

— Ça pourrait être commode pour lutter contre les triffides, dis-je.

Il sourit.

— Vous avez raison. Très efficace. C'est ce que nous avons utilisé. C'est d'ailleurs la seule chose à ma connaissance qui pousse vraiment un triffide à foutre le camp. On peut leur tirer

dessus jusqu'à ce qu'ils soient réduits en morceaux, et ils ne bougent pas. Je suppose qu'ils ne comprennent pas d'où vient le pouvoir de destruction. Mais un petit baiser brûlant avec ça, et ils prennent leurs jambes à leur cou, si je puis dire.

— Vous avez eu des ennuis avec eux ?

Ils n'en avaient pas eu. De temps en temps, deux ou trois triffides s'étaient approchés et ils les avaient repoussés au lance-flammes. Au cours de leurs expéditions, la chance avait souvent été de leur côté, et d'ordinaire ils ne sortaient de leurs véhicules que dans des zones bâties, là où il n'y avait guère de chances de croiser des triffides en maraude.

Ce soir-là, à la tombée de la nuit, nous montâmes sur le toit. Il était encore trop tôt pour que la lune soit levée. Le paysage était plongé dans un noir quasi total. Malgré nos recherches, aucun de nous ne put découvrir la moindre lueur révélatrice. Et personne ne se rappelait avoir aperçu des traces de fumée dans la journée. Je me sentais déprimé lorsque nous retrouvâmes le living-room éclairé.

— Il n'y a plus qu'une seule chose à faire, dit Coker. Nous allons diviser la région en secteurs, et les rechercher.

Mais il parlait sans conviction. Il devait penser, tout comme moi-même, que le groupe de Beadley se serait manifesté la nuit, par un éclairage délibéré, et le jour, par quelque autre signe, probablement une colonne de fumée.

Personne n'ayant émis de meilleure suggestion, nous entreprîmes de découper la carte en secteurs, en faisant de notre mieux pour que chacun ait accès à un point de vue élevé donnant une perspective étendue.

Le jour suivant, nous nous rendîmes en camion jusqu'à la ville et, de là, nous nous dispersâmes dans de petites voitures pour effectuer nos recherches.

Ce fut sans aucun doute pour moi le jour le plus mélancolique depuis que j'avais erré dans Westminster à la recherche de traces laissées par Josella.

Au début, ce ne fut pas trop désagréable. Il y avait la grand-route dans la lumière du soleil, et le vert tendre du début de l'été ; il y avait des poteaux indiquant "Exeter", "l'Ouest", et d'autres destinations, comme si la vie continuait, inchangée. Parfois – rarement –, on apercevait des oiseaux. Et le long des chemins, les fleurs sauvages poussaient comme elles l'avaient toujours fait.

Mais l'envers du décor n'était pas aussi beau. Il y avait des champs dans lesquels gisait du bétail mort, ou bien des bêtes qui erraient, aveugles ; des vaches abattues par la souffrance ; des moutons agonisants, résignés à mourir plutôt qu'à se libérer des haies et des clôtures en fil de fer barbelé ; d'autres encore broutant de-ci, de-là, sans conviction, ou mourant de faim avec un air de reproche dans leurs yeux aveugles

Il devenait de plus en plus désagréable de passer à proximité d'une ferme. Par mesure de sécurité, je ne m'autorisais qu'une minuscule ouverture des vitres, mais je les fermais complètement chaque fois que j'approchais d'une habitation.

Il y avait des triffides un peu partout. Quelquefois, je les voyais traverser les champs ou les apercevais, inactifs, à proximité des haies. Dans plus d'une ferme, ils avaient trouvé les tas de fumier à leur goût et s'y étaient installés en attendant que le stock de viande morte atteigne un stade de putréfaction convenable. Je les regardais maintenant avec un dégoût qu'ils ne m'avaient jamais inspiré auparavant. Horribles choses étranges que certains d'entre nous avaient en quelque sorte créées et que d'autres, par leur insouciante cupidité, avaient cultivées de par le monde. On ne pouvait même pas blâmer la nature. On les avait fait

pousser, comme nous faisions pousser de belles fleurs, comme de grotesques parodies de chiens… Je commençais à les avoir en horreur, et pas seulement parce qu'ils se nourrissaient de charogne. Ils semblaient tirer profit de notre catastrophe, prospérer sur notre malheur.

Mon sentiment de solitude grandissait à mesure que le jour avançait. Chaque fois que j'atteignais le sommet d'une colline ou d'une éminence, je m'arrêtais pour scruter le paysage à travers le pare-brise. Une fois, je vis de la fumée ; j'atteignis l'endroit d'où elle provenait pour découvrir un petit train d'intérêt local qui achevait de se consumer. Je ne sais toujours pas comment cela avait pu arriver, il n'y avait personne alentour. Une autre fois, je me précipitai vers une maison, attiré comme une mouche par un drapeau qui flottait au bout d'un bâton ; je la trouvai silencieuse – mais pas vide. Plus tard, un léger mouvement sur une colline éloignée accrocha mon regard ; mes jumelles m'apprirent qu'il s'agissait d'une dizaine de moutons paniqués qu'un triffide ne cessait de fouetter en vain, en raison de leur épaisse toison de laine. Nulle part, je ne perçus le moindre signe de vie humaine.

La pause-déjeuner ne fut pas plus longue que nécessaire. Je mangeai rapidement, écoutant le silence qui commençait à me porter sur les nerfs, pressé de reprendre la route avec au moins pour compagnie le ronronnement du moteur.

Mon imagination s'emballait de plus en plus. Une fois, je vis un bras s'agiter à une fenêtre ; ce n'était qu'une branche d'un arbre voisin. Une autre fois, je vis un homme immobile dans un champ se retourner pour me regarder passer : dans mes jumelles, ce n'était qu'un épouvantail. J'entendis des voix m'appeler, à peine audibles à cause du bruit du moteur. J'arrêtai la voiture et coupai le contact. Il n'y avait pas de voix. Rien, sinon les plaintes d'une vache qui n'avait pas été traite.

Il me vint à l'esprit qu'un peu partout dans la campagne, il devait y avoir des hommes et des femmes qui se croyaient les seuls à avoir survécu à cette catastrophe ; je me sentis aussi peiné pour eux que pour quiconque, dans ce désastre.

Dans l'après-midi, le moral assez bas et sans grand espoir, je continuai obstinément à quadriller le secteur qui m'avait été affecté. Je n'osais prendre le risque de ne pas vérifier ce dont j'étais intérieurement certain. À la fin, cependant, je fus convaincu que si un groupe de quelque importance s'était trouvé dans le secteur, il se cachait intentionnellement. Il m'avait été impossible de couvrir chaque sentier, chaque chemin de terre, mais j'aurais juré que le bruit de mon klaxon avait dû résonner dans tout le secteur. J'abandonnai, revenant à l'endroit où nous avions laissé le camion dans l'humeur la plus sinistre que j'avais éprouvée jusqu'à présent. Aucun de mes compagnons n'était encore revenu. Aussi, pour passer le temps et essayer de réchauffer mon âme, j'entrai dans le bar le plus proche et me servis un brandy.

Stephen arriva peu de temps après moi. L'expédition paraissait l'avoir affecté encore plus que moi. Il se contenta de secouer la tête en réponse à mon regard interrogateur et se dirigea droit vers la bouteille que j'avais ouverte. Dix minutes plus tard, l'ambitieux propriétaire du magasin de radio nous rejoignit. Il amenait avec lui un jeune homme échevelé, aux yeux hagards, qui semblait ne s'être ni lavé ni rasé depuis des semaines. Il l'avait trouvé marchant sur la route, ce qui, semblait-il, était sa seule profession. Un soir – il n'aurait pu donner la date avec certitude –, il avait trouvé une grange confortable pour passer la nuit. Ayant fait plus que son quota de kilomètres ce jour-là, il s'était endormi aussitôt allongé. Le matin suivant, il s'était éveillé dans un cauchemar. Il n'avait toujours pas décidé si c'était le monde, ou bien lui-même, qui était devenu fou. Nous pensions qu'il l'était un peu, de toute façon – il

avait néanmoins gardé en mémoire le mode d'emploi de la bière.

Une demi-heure s'écoula, puis ce fut au tour de Coker de revenir. La chance ne lui avait pas davantage souri.

De retour à Charcott Old House, ce soir-là, nous nous réunîmes une fois de plus autour de la carte. Coker commença à indiquer de nouvelles zones de recherches. Nous le regardions sans enthousiasme. Ce fut Stephen qui exprima ce que tous, y compris Coker, pensions :

— Écoutez. Nous avons parcouru toute la région dans un rayon de quinze milles. Il est évident que ceux que nous cherchons ne sont pas dans les environs immédiats. Ou bien votre information est fausse, ou bien ils ont décidé de ne pas s'arrêter ici et ont continué. À mon avis, poursuivre nos recherches comme nous l'avons fait aujourd'hui serait une perte de temps.

Coker posa le compas qu'il avait utilisé.

— Alors, que proposez-vous ?

— Eh bien, nous pourrions sans doute parcourir plus rapidement le secteur par la voie des airs. Quelqu'un qui entendrait un avion se débrouillerait pour lui faire signe d'une manière ou d'une autre, j'en mettrais ma main à couper.

Coker secoua la tête.

— Et pourquoi personne n'y a pensé plus tôt ? Le plus simple serait d'utiliser un hélicoptère. Mais où le trouver, et qui le pilotera ?

— Oh, je peux très bien faire voler ces engins ! dit le marchand de radio avec assurance.

Il y avait quelque chose de bizarre dans le ton de sa voix.

— Vous en avez déjà piloté ? demanda Coker.

— Non, admit l'autre, mais je suppose que ce n'est pas sorcier, une fois qu'on a le truc.

— Hmm, fit Coker en le regardant avec réserve.

Stephen se souvenait de l'existence de deux postes de la RAF. situés dans les environs et d'une société de taxis aériens qui était installée à Yeovil.

Malgré nos doutes, le vendeur de radio se révéla aussi doué qu'il l'avait prétendu. Il semblait avoir une confiance absolue dans ses dons de mécanicien. Après un essai d'une demi-heure, il fit décoller l'hélicoptère et se dirigea vers Charcott.

Pendant quatre jours, l'appareil survola la région en décrivant des cercles, de plus en plus larges. Les deux premiers jours, Coker fit fonction d'observateur, puis je le remplaçai. Nous découvrîmes en tout dix petits groupes. Aucun d'entre eux ne savait quoi que ce soit sur Beadley, et Josella ne se trouvait pas parmi eux. Dès que nous apercevions un groupe, nous atterrissions. Généralement, ils étaient composés de deux ou trois personnes. Le plus important en comprenait sept. Ils nous accueillaient avec une excitation pleine d'espoir mais, bientôt, quand ils s'apercevaient que nous n'étions qu'une communauté comme la leur et ne constituions pas le fer de lance d'un groupe de sauveteurs, leur intérêt s'évanouissait… Nous ne pouvions leur offrir que ce qu'ils avaient déjà. La déception en rendait quelques-uns déraisonnablement injurieux et menaçants, mais la plupart se contentait de retomber dans l'abattement. Généralement, ils ne souhaitaient pas se joindre à d'autres communautés ; ils étaient plutôt enclins à mettre la main sur ce qu'ils pouvaient et à s'installer des refuges aussi confortables que possible, dans l'attente de l'arrivée des Américains, qui trouveraient bien une solution – cela semblait tourner à l'idée fixe généralisée. Le fait d'insinuer que les Américains survivants avaient peut-être bien assez à faire chez eux avait tendance à jeter un léger froid. Ils nous rétorquaient que les Américains n'auraient jamais permis qu'une telle

chose arrive chez eux. Néanmoins, en dépit de ce complexe de Micawber qui leur faisait voir les Américains comme de bonnes fées, nous laissâmes à chaque groupe une carte qui indiquait la position approximative de ceux que nous avions déjà découverts, au cas où ils changeraient d'avis et décideraient de se réunir pour s'aider.

Si les vols étaient loin de constituer une tâche agréable, ils demeuraient préférables aux reconnaissances solitaires au sol. Néanmoins, à la fin du quatrième jour de recherches infructueuses, nous décidâmes d'abandonner.

Du moins, ce fut ce que les autres décidèrent. Mon propre point de vue différait sensiblement. Ma quête était personnelle, pas la leur. Les personnes qu'ils découvraient ne seraient jamais pour eux que des étrangers. Moi, je recherchais la communauté de Beadley, comme un moyen, non comme une fin. Si je les retrouvais et découvrais que Josella n'était pas avec eux, je continuerais mes recherches. Mais je ne pouvais attendre des autres qu'ils consacrent tant de temps à effectuer des recherches pour mon unique compte.

Je pris conscience d'un fait curieux : au fil de mes aventures, je n'avais rencontré personne d'autre qui soit à la recherche de quelqu'un. A l'exception de Stephen et de sa petite amie, tous avaient été séparés des amis et des parents qui les liaient à leur passé, et tous recommençaient leur vie avec des étrangers. J'étais le seul, pour autant que je sache, à avoir rapidement noué un lien nouveau – et si brièvement que j'avais à peine pris conscience de son importance…

Dès que la décision d'abandonner les recherches eut été prise, Coker déclara :

— Bon. Maintenant, il va falloir penser à ce que nous allons faire pour nous-mêmes.

— Constituer des provisions pour l'hiver et continuer comme ça. Que pourrions-nous faire d'autre ? dit Stephen.

— J'y ai pensé, dit Coker. Ça pourrait marcher quelque temps, mais après ?

— Quand nos stocks seront épuisés, eh bien… nous n'aurons qu'à nous coucher par terre, dit le vendeur de radios.

— Les Américains seront ici avant Noël, affirma la petite amie de Stephen.

— Écoutez, lui dit Coker avec patience, oubliez cinq minutes les Américains, d'accord ? Essayez d'imaginer un monde sans Américains. C'est dans vos cordes ?

La jeune fille le regarda d'un air effaré.

— Mais il *faut* qu'ils viennent, répliqua-t-elle.

Coker soupira tristement et tourna son attention vers le vendeur de radio.

— Les provisions seront épuisées un jour ou l'autre, dit-il. Voilà comment je vois les choses : nous avons pris un départ pour un monde nouveau. Nous avons commencé avec un capital suffisant, mais il ne durera pas éternellement. Oh ! ce que nous avons à notre disposition pourrait nourrir plusieurs générations de survivants s'il n'y avait pas le problème de la conservation. Des tas de choses vont devenir inexploitables très rapidement. Et pas seulement la nourriture. Tout se désagrégera, lentement mais sûrement. Si nous voulons des produits frais à manger l'année prochaine, il faudra les faire pousser nous-mêmes. Ça paraît loin maintenant, mais un temps viendra où nous devrons tout cultiver, où tous les tracteurs seront hors d'usage, ou rouillés, et où il n'y aura plus, de toute façon, d'essence pour les faire fonctionner. Un jour où nous devrons revenir à la nature et bénir les chevaux, si nous en avons.

"Ceci est une pause – une pause venue du ciel – pendant laquelle nous accusons le premier choc et commençons à nous rassembler.

Mais ce n'est rien de plus qu'une pause. Plus tard, nous devrons labourer. Plus tard, nous devrons apprendre à fabriquer des socs de charrue quand nous aurons appris à fondre le métal. Nous nous trouvons sur une route qui va nous ramener en arrière, encore et encore, jusqu'à ce que nous soyons capables de fabriquer chaque objet que nous utiliserons – pour peu que nous y parvenions. Alors seulement, nous pourrons cesser d'avancer sur les sentiers qui ramènent à la sauvagerie. Et, une fois que nous aurons accompli cela, peut-être pourrons-nous repartir dans l'autre sens en rampant.

Il nous regarda l'un après l'autre pour s'assurer que nous le suivions.

— Nous *pouvons* le faire, si nous en avons la volonté. La clé de notre nouveau départ, c'est la connaissance. C'est le raccourci qui nous évitera de devoir refaire le même chemin que nos ancêtres. Nous avons tout sous la main, dans les livres, si nous prenons la peine de chercher.

Les autres regardaient Coker avec curiosité. C'était la première fois qu'ils avaient un aperçu de ses talents oratoires.

— Maintenant, d'après ce que je sais de l'Histoire, vous devez utiliser vos moments libres pour apprendre. Lorsque l'on doit travailler dur pour gagner sa vie et que l'on n'a pas le temps de penser, la connaissance stagne et les êtres humains avec elle. La pensée doit être développée par ceux qui ne sont pas directement productifs, par ceux qui semblent vivre entièrement du travail d'autrui, mais qui, en fait, constituent un investissement à long terme. L'enseignement s'était développé dans les villes et les grandes institutions ; c'était le travail des gens de la campagne qui le permettait. De la même manière, nous *devrons* atteindre une taille suffisante pour subvenir aux besoins du dirigeant, du professeur et du docteur

— Et donc ? dit Stephen après une pause.

— J'ai pensé à cet endroit que Bill et moi avons vu à Tynsham. Nous vous en avons parlé. La femme qui essaie de le diriger a besoin d'aide, elle en a désespérément besoin. Elle a une soixantaine de personnes sur les bras et une douzaine de voyants pour l'épauler. Elle ne peut pas s'en sortir. Elle le sait, mais elle n'a pas voulu l'admettre devant nous. Elle n'allait pas se mettre en position de débitrice en nous demandant de rester. Mais je suis sûr qu'elle serait très heureuse si nous revenions et demandions à être admis.

— Mon Dieu ! Vous ne pensez quand même pas qu'elle nous a mis délibérément sur une fausse piste ?

— Je ne sais pas. Peut-être suis-je en train de me montrer injuste envers elle, mais je trouve étrange que nous n'ayons trouvé aucune trace ni rien appris sur Beadley et compagnie, pas vous ? De toute façon, qu'elle l'ait voulu ou non, ça a marché, j'ai décidé de retourner là-bas. Si vous voulez mes raisons, les voici : primo, cet endroit va s'écrouler s'il n'est pas pris en main. Ce serait une perte et une honte pour tous les gens qui s'y trouvent. Secundo, la situation y est de loin meilleure qu'ici. Il y a une ferme que l'on pourrait rapidement remettre en état. Elle est pratiquement autosuffisante, et on pourrait l'agrandir si nécessaire. L'endroit où nous nous trouvons nécessiterait une somme de travail beaucoup plus importante pour démarrer et fonctionner efficacement.

"Plus important encore, elle est suffisamment développée pour laisser du temps pour enseigner – aussi bien aux aveugles aujourd'hui qu'aux enfants non aveugles qu'ils auront plus tard. Je crois que c'est possible et je ferai de mon mieux pour que ça marche – et, si la hautaine Miss Durrant ne peut s'y faire, elle pourra toujours aller se jeter à l'eau.

"Voilà. Je *pense* pouvoir réussir, mais je *sais* que si vous venez avec moi, tout pourra être

réorganisé et mis en route en quelques semaines. Nous vivrons alors dans une communauté qui va grandir et faire une belle tentative pour s'en sortir. L'autre terme de l'alternative consiste à demeurer un petit groupe appelé à décliner et à devenir de plus en plus désespéré avec le temps. Alors, qu'en pensez-vous ?

Il y eut quelques discussions, quelques interrogations, mais en définitive, tout le monde approuva. Ceux d'entre nous qui avaient effectué des sorties de reconnaissance avaient eu un aperçu de l'affreuse solitude qui allait peu à peu s'installer. Nul n'était attaché à la maison où nous nous trouvions. On l'avait choisie pour ses qualités défensives, elle n'avait pas grand-chose de plus à offrir. Pour la plupart, nous ressentions déjà cette impression croissante d'isolement. La pensée d'une compagnie plus nombreuse et plus variée était déjà attirante. Au bout d'une heure, la discussion ne tournait plus qu'autour de questions de transports et des détails du déménagement ; la décision d'adopter ou non la proposition de Coker s'était plus ou moins prise toute seule. Seule l'amie de Stephen émettait encore des doutes.

— Cet endroit, Tynsham, il se trouve à l'autre bout du monde, dit-elle, mal à l'aise.

— Ne vous tracassez pas, dit Coker d'un ton rassurant. Il est indiqué sur les meilleures cartes américaines.

Je sus dans les premières heures du jour suivant que je n'irais pas à Tynsham avec les autres. Plus tard, peut-être, mais pas encore…

Ma première envie avait été de les accompagner dans le seul but de faire cracher le morceau à Miss Durrant sur la destination prise par le groupe de Beadley. Mais je ne savais pas si Josella était avec eux, il fallait bien l'admettre une fois encore. Pis, aucune des informations que j'avais pu recueillir jusqu'à présent n'allait dans ce sens. Elle n'était certainement pas passée par Tynsham. Mais, si elle n'était pas partie à leur recherche, alors où était-elle allée ? Qu'il y ait eu une deuxième destination tracée à la craie sur les murs de l'Université me semblait très peu probable…

Puis, comme en un éclair, je me souvins de notre discussion dans l'appartement que nous avions réquisitionné. Je la revis dans sa robe du soir bleue, les lumières des bougies faisant étinceler ses diamants pendant que nous parlions. "… Que diriez-vous du Sussex ? Je connais une charmante ferme dans la partie nord…" C'est alors que je sus ce que je devais faire…

Je le dis à Coker dans la matinée. Il m'écouta avec sympathie, mais s'attacha à ne pas trop encourager mes espoirs.

— OK. Faites ce que vous pensez être le mieux, dit-il. J'espère… bon, en tout cas, vous savez où nous serons, et vous pourrez tous deux venir à Tynsham nous aider à mettre cette femme à l'épreuve jusqu'à ce qu'elle entende raison.

Ce matin-là, le temps changea. La pluie tombait à seaux lorsque je grimpai une nouvelle fois dans la cabine familière du camion. Je me sentais rempli de joie, plein d'espoir ; il aurait pu pleuvoir dix fois plus sans que cela ne me déprime ou ne me fasse changer d'idée. Coker sortit pour me voir partir. Je savais pourquoi il s'en faisait un devoir, je savais, sans qu'il me le dise, que le souvenir de son premier plan téméraire et de ses conséquences le hantait. Il s'approcha de la cabine, les cheveux collés à son crâne, l'eau dégoulinant dans son cou, et il leva la main.

— Soyez prudent, Bill. Les ambulances se font rares, en ce moment, et je pense qu'elle préférera vous voir arriver entier. Bonne chance, et présentez mes excuses à la dame quand vous la trouverez.

Le mot était "quand", mais le ton disait "si" vous la trouvez.

Je leur souhaitai bonne chance à Tynsham. Puis je mis le contact et démarrai dans un éclaboussement de boue.

VOYAGE D'ESPOIR

La matinée fut pleine de contretemps. D'abord, ce fut de l'eau dans le carburateur. Puis je trouvai le moyen de rouler sur une douzaine de milles vers le nord en pensant me diriger vers l'est ; avant d'avoir pu rectifier le tir, j'eus des ennuis avec le système d'allumage sur une morne route de montagne, loin de tout. L'accumulation de retards, ou bien une simple réaction naturelle, contribua à gâcher l'humeur optimiste avec laquelle j'étais parti. Mes ennuis prirent fin vers une heure de l'après-midi. Le ciel s'était éclairci.

Le soleil apparut. Tout paraissait brillant et rafraîchi, mais même cela – et le fait que durant les vingt milles suivants tout se passa pour le mieux – ne suffit pas à faire disparaître mon état dépressif. J'étais vraiment seul désormais et je ne parvenais plus à me débarrasser de ce sentiment de solitude. Il m'enveloppait à nouveau, comme ce jour où nous nous étions séparés pour partir à la recherche de Michael Beadley – pour doubler nos chances… J'avais jusque-là toujours considéré la solitude comme quelque chose de négatif – une absence de compagnie, bien entendu temporaire… Ce jour-là, j'avais appris que c'était beaucoup plus que ça. C'était quelque chose qui pesait et oppressait, qui pouvait déformer l'ordinaire et jouer des tours à votre esprit. Quelque chose d'hostile, dissimulé pour tendre vos nerfs et les faire vibrer d'inquiétude, vous rappelant sans cesse que personne n'était là pour vous aider ou pour s'occuper de vous. Elle vous montrait que vous n'étiez qu'un atome perdu dans l'immensité ; et elle attendait le moment propice pour vous épouvanter – de manière horrible. Voilà ce que la solitude tentait de vous faire…

Priver de compagnie une créature grégaire revient à la mutiler, à violer sa nature. Un prisonnier, ou un cénobite, sait que le troupeau existe au-delà de son exil, et qu'il continue d'en faire partie. Mais, lorsque le troupeau disparaît, il n'y a plus, pour l'élément du troupeau, d'identité possible. Il est une partie d'un tout qui n'existe pas, un caprice sans port d'attache. S'il ne peut se rattacher à sa raison, alors il est perdu ; si complètement, si épouvantablement perdu qu'il n'est guère plus qu'un spasme dans le membre d'un cadavre.

Je devais me montrer plus résistant que jamais. Seule la force née de l'espoir que je trouverais une compagnie à la fin de mon voyage m'empêcha de retourner chercher soulagement auprès de Coker et des autres.

Ce que je voyais sur mon chemin n'avait que peu ou même rien à voir avec tout ça. Certaines visions, pourtant, étaient horribles, mais j'étais désormais endurci face à ce genre de choses. L'horreur les avait abandonnées, comme l'horreur qui plane sur les grands champs de bataille s'efface dans l'histoire. Je ne les voyais plus comme faisant partie d'une immense et impressionnante tragédie. Mon combat n'était qu'un conflit personnel avec mes propres instincts. Une action défensive continuelle, sans victoire possible. Je savais au plus profond de moi-même que je pourrais tenir longtemps ainsi.

Pour m'occuper l'esprit, je commençai à conduire à une vitesse déraisonnable. Dans une petite ville dont j'ai oublié le nom, j'ai mal pris un virage et j'ai foncé tout droit sur un camion qui bloquait la route. Par chance, mon gros engin ne subit que des éraflures, mais les deux véhicules s'accrochèrent avec une ingénuité si diabolique que le simple fait de les séparer, seul et dans un espace réduit, n'eut rien d'une partie de plaisir. Trouver une solution à ce problème me prit une bonne heure ; cela me fit du bien de faire travailler mon esprit sur des questions pratiques.

Par la suite, j'adoptai une allure plus prudente, sauf pendant quelques minutes, juste après avoir pénétré dans New Forest. J'avais aperçu un hélicoptère entre les arbres, volant à basse altitude. Il aurait dû se trouver à ma verticale peu après. Par malchance, à cet endroit, les arbres poussaient très près des bas-côtés de la route et le cachaient presque entièrement. J'appuyai sur l'accélérateur, mais le temps que j'atteigne une zone plus dégagée, l'engin n'était plus qu'un point dérivant au loin vers le nord. Cependant, sa seule vision m'avait donné du courage.

Quelques milles plus loin, je traversai un petit village soigneusement dessiné autour d'une place triangulaire. À première vue, il paraissait aussi charmant, avec ses cottages au toit de chaume ou recouverts de tuiles rouges, qu'un village de contes de fées. Mais je me gardai de regarder les jardins de trop près en passant : dans beaucoup d'entre eux, je pouvais distinguer la forme étrange d'un triffide qui s'élevait, incongrue, au milieu des fleurs. J'avais presque dépassé cet endroit lorsqu'une petite silhouette franchit en bondissant l'un des derniers portails et s'avança vers moi sur la route en agitant les bras. Je stoppai le camion, examinai les alentours pour m'assurer, d'une manière presque instinctive désormais, qu'il n'y avait pas de triffides, pris mon fusil et sautai sur le sol.

L'enfant était vêtue d'une blouse de coton bleu, de chaussettes blanches et de sandales. Elle devait avoir neuf ou dix ans. C'était une jolie petite fille malgré ses boucles brunes en bataille et son visage barbouillé de larmes. Elle me tira par la manche.

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Venez voir ce qui est arrivé à Tommy.

Je restai là, immobile, à la regarder. L'affreuse solitude de la journée s'effaça. Mon esprit semblait s'être libéré du carcan dans lequel je l'avais placé. Je voulais la soulever et la serrer contre moi. Je sentais mes larmes prêtes à couler. Elle prit la main que je lui tendis. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers le portail d'où elle était sortie.

— Tommy est là, dit-elle en tendant le doigt.

Un petit garçon d'environ quatre ans était étendu sur une étroite pelouse, entre des massifs de fleurs. Il suffisait d'un simple coup d'œil pour comprendre pourquoi.

— C'est la *chose* qui l'a frappé. Elle l'a frappé et il est tombé. Et elle a essayé de me frapper quand j'ai essayé d'aider Tommy. Quelle horrible *chose* !

Je levai les yeux et aperçus le haut d'un triffide au-dessus de la clôture qui bordait le jardin.

— Mets tes mains sur tes oreilles. Je vais faire bang.

Elle obéit, et je décapitai le triffide.

— Quelle horrible *chose* ! répéta-t-elle. Elle est morte ?

Je m'apprêtais à lui en donner l'assurance quand le triffide se mit à faire cliqueter ses petites branches contre sa hampe, comme l'avait fait celui de Steeple Honey. Je tirai une deuxième balle pour l'anéantir.

— Oui. Il est mort, maintenant.

Nous nous approchâmes du petit garçon. La balafre écarlate rayait distinctement sa joue pâle. Cela avait dû se passer quelques heures auparavant. Elle s'agenouilla à ses côtés.

— Ça ne sert à rien, lui dis-je doucement.

Elle leva ses yeux remplis de larmes.

— Tommy est mort aussi ?

Je m'accroupis près d'elle et secouai la tête.

— J'en ai bien peur.

Au bout d'un moment, elle dit :

— Pauvre Tommy. Est-ce qu'on va l'enterrer ? Comme les petits chiens ?

— Oui.

Ce fut la seule tombe que je creusai. Une toute petite tombe. La fillette cueillit un modeste bouquet de fleurs, qu'elle posa sur la tombe, puis je lui pris la main et nous nous dirigeâmes vers le camion.

Elle s'appelait Suzan. Longtemps avant, lui semblait-il, quelque chose était arrivé à son père et à sa mère, et ils avaient perdu la vue. Son père était sorti pour essayer de trouver de l'aide et il n'était jamais revenu. Sa mère était sortie quelque temps après en donnant aux enfants des instructions très strictes pour qu'ils ne quittent pas la maison. Elle était rentrée en pleurant. Le jour suivant, elle était sortie à nouveau, mais cette fois, elle non plus n'était pas revenue. Les enfants avaient mangé ce qu'ils avaient pu trouver, puis ils avaient commencé à avoir faim ; tellement faim que Suzan avait fini par désobéir et était allée chercher de l'aide à la boutique de Mrs Walton. Le magasin était ouvert, mais Mrs Walton n'y était pas. Personne n'était venu lorsqu'elle avait appelé, aussi s'était-elle décidée à prendre quelques gâteaux, des biscuits et des bonbons, avec l'intention, bien sûr, de le dire plus tard à Mrs Walton.

En revenant, elle avait aperçu quelques-unes des *choses*. L'une d'elles avait essayé de la cingler, mais elle avait mal jugé sa taille et l'aiguillon était passé au-dessus de sa tête. Ça l'avait effrayée, et elle était revenue en courant à la maison. Par la suite, elle était devenue très prudente vis-à-vis des *choses* et, lors de leurs sorties suivantes, elle avait appris à Tommy à faire très attention. Mais Tommy était trop petit, et il n'avait pas vu celle qui se cachait dans le jardin voisin quand il était sorti ce matin-là pour jouer. Suzan avait essayé une douzaine de fois de le rejoindre mais, chaque fois, elle avait vu le haut d'un triffide trembler et s'agiter légèrement…

Une heure ou deux plus tard, je décidai qu'il était temps de nous arrêter pour la nuit. Je la laissai dans le camion pendant que je prospectais quelques cottages jusqu'à en trouver un qui puisse convenir. Puis nous nous y installâmes pour dîner ensemble. Je n'étais pas très calé en petites filles, mais celle-ci semblait capable d'avaler des quantités impressionnantes de nourriture et, ce faisant, elle avoua qu'un régime constitué presque exclusivement de biscuits, de gâteaux et de bonbons s'était avéré moins satisfaisant qu'elle l'aurait cru. Après l'avoir débarbouillée et coiffée – selon ses instructions –, je commençai à me sentir assez satisfait du résultat. Pour sa part, elle paraissait avoir oublié pour un temps tout ce qui s'était passé, tant était grand son plaisir d'avoir quelqu'un à qui parler.

Je la comprenais. Je ressentais exactement la même chose.

Mais je l'entendis sangloter peu de temps après l'avoir mise au lit. Je remontai la voir.

— Tout va bien, Suzan. Tout va bien. Tommy n'a pas souffert, tu sais. Ça a été trop rapide.

Je m'assis sur le lit à côté d'elle et pris sa main. Elle cessa de pleurer.

— C'est pas seulement Tommy, dit-elle. C'est après… quand il n'y avait plus personne. J'ai eu si peur…

— Je sais. J'ai eu très peur, moi aussi.

Elle me regarda.

— Mais vous n'avez plus peur maintenant ?

— Non. Et toi non plus. Tu vois, il suffit que nous restions ensemble, et aucun de nous deux n'aura peur.

— Oui, dit-elle d'un ton sérieux, après avoir réfléchi. Je crois que ça ira.

Nous continuâmes à discuter sur de nombreux sujets, jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

— Où allons-nous ? demanda Suzan alors que nous nous installions dans la cabine du camion, le lendemain matin.

Je lui répondis que nous allions chercher une dame.

— Où est-elle ?

Je n'étais pas sûr de l'endroit.

— Quand la retrouverons-nous ?

Là aussi, ma réponse fut imprécise.

— Elle est jolie ?

— Oui, dis-je, content de pouvoir cette fois donner une réponse nette. Cela parut la satisfaire.

— Bien, fit-elle d'un ton approbateur, et nous passâmes à d'autres sujets.

A cause de sa présence, j'essayai de contourner les localités importantes, mais il m'était impossible d'éviter les spectacles désolants qui se multipliaient dans la campagne. Au bout d'un moment, j'abandonnai et fis comme s'ils n'existaient pas. Suzan les considérait avec le même intérêt détaché qu'elle portait aux scènes normales. Elles ne lui faisaient pas peur, mais elles l'intriguaient et suscitaient d'embarrassantes questions. Dans le monde qui la verrait grandir, il n'y aurait pas de place pour les joliesses et les euphémismes que l'on m'avait enseignés lorsque j'étais enfant et je fis donc de mon mieux pour lui parler des diverses atrocités et curiosités d'une manière aussi objective que possible. Avec grand succès, non seulement pour elle, mais aussi pour moi.

Vers midi, les nuages s'amoncelèrent et la pluie recommença à tomber. Quand, vers cinq heures, nous nous arrêtâmes sur la route près de Pulborough, il pleuvait toujours à verse.

— Où on va, maintenant ? demanda Suzan.

— C'est bien le problème. Quelque part par là.

J'agitai la main vers la ligne brumeuse des Downs, vers le sud.

J'avais essayé de me rappeler tout ce que Josella avait dit à propos de cet endroit, mais la seule chose dont je me souvenais était que la maison se trouvait sur le versant nord des collines, et j'avais l'impression qu'elle devait se trouver face à la campagne basse et marécageuse située entre elles et Pulborough. Maintenant, cela me paraissait bien vague. Les Downs s'étendaient sur des milles et des milles d'est en ouest.

— Peut-être pourrions-nous commencer par regarder s'il y a de la fumée dans le coin, suggérai-je.

— C'est drôlement difficile de voir quelque chose avec toute cette pluie, dit Suzan avec raison.

Une demi-heure plus tard, la pluie s'arrêta pendant un moment. Nous quittâmes le camion et nous assîmes sur un mur bas, côte à côte. Nous examinâmes longuement et soigneusement les pentes les plus basses des collines, mais ni le regard perçant de Suzan ni mes jumelles ne nous permirent de découvrir la moindre trace de fumée, ou le plus petit signe d'activité. Puis, il se remit à pleuvoir.

— J'ai faim, proclama Suzan.

En cet instant, la nourriture avait pour moi un intérêt proche du néant. Maintenant que je me trouvais si près, la question de savoir si j'avais deviné juste dominait tout le reste. Tandis que Suzan mangeait, je menai le camion un peu plus haut sur la colline qui se trouvait

derrière nous afin d'avoir une perspective plus étendue. Entre les averses et une mauvaise visibilité, nous scrutâmes l'autre côté de la vallée, toujours sans résultat. Aucun signe de vie ne se révélait dans toute la vallée, à part quelques brebis et du bétail abandonné et, parfois, un triffide qui traversait un champ en contrebas.

Une idée me vint et je décidai de descendre au village. J'appréhendais d'emmener Suzan, car je savais que l'endroit n'aurait rien d'agréable, mais je ne pouvais la laisser là. Quand nous arrivâmes, je m'aperçus que le spectacle la troublait moins que moi. Les enfants ont une conception assez vague de ce qui est effrayant, tant qu'on ne leur a pas appris ce qui doit les choquer. La dépression fut pour moi seul. Suzan semblait trouver ce spectacle plus intéressant que dégoûtant, et toutes ces atrocités finirent d'être compensées par la découverte d'un imperméable de soie rouge trois fois trop grand pour elle. Mes recherches également furent récompensées. Je revins au camion muni d'une lampe ressemblant à celle des mineurs, que nous avions trouvée sur une illustre Rolls-Royce.

Je la fixai à une sorte de pivot près de la vitre et la mis en état de fonctionner. Quand elle fut installée, il ne nous restait plus qu'à attendre la tombée de la nuit et à espérer que la pluie cesse.

Le temps que l'obscurité devienne totale, la pluie se résumait à quelques éclaboussures. J'allumai ma lampe : un magnifique rayon de lumière troua la nuit. Je déplaçai lentement le faisceau d'un côté à l'autre, le maintenant braqué sur les collines d'en face tout en essayant de scruter l'horizon pour y apercevoir une éventuelle réponse lumineuse. Avec constance, je les parcourus une douzaine de fois, éteignant quelques secondes à la fin de chaque course, tandis que nous cherchions à déceler la moindre lueur dans l'obscurité. Mais, chaque fois, la nuit restait noire comme de l'encre au-dessus des collines. Puis la pluie se remit à tomber lourdement. Je dirigeai le rayon droit devant nous et m'assis, écoutant le martèlement de la pluie sur le toit de la cabine du camion, avec Suzan endormie contre moi. Une heure s'écoula avant que le martèlement se transforme en un simple tapotement, puis la pluie cessa. Suzan s'éveilla alors que je recommençais à ratisser la nuit avec la lumière. J'avais balayé l'horizon six fois lorsqu'elle s'écria :

— Regardez, Bill ! Là, une lumière !

Elle montrait un point situé quelques degrés à gauche. J'éteignis la lampe et suivis la direction de son doigt. Il était difficile d'avoir une quelconque certitude. S'il ne s'agissait pas d'une illusion d'optique, c'était une lueur aussi faible que celle d'un ver luisant. Pour couronner le tout, la pluie se remit à tomber à seaux tandis que nous regardions. Le temps de trouver mes jumelles, il n'y avait plus rien à voir du tout.

J'hésitai à partir. La lueur, si lueur il y avait, pouvait ne plus être visible depuis un niveau inférieur. Une fois de plus, je dirigeai notre faisceau devant nous et m'installai pour attendre avec toute la patience dont je pouvais faire preuve. Presque une heure s'écoula avant que la pluie ne s'arrête. Au même moment, j'éteignis la lampe.

— C'est *ça* ! cria Suzan, excitée. Regardez ! Regardez !

C'était bien ça. Et assez brillante maintenant pour effacer tous mes doutes, même si mes jumelles ne me permettaient de voir aucun détail.

J'allumai de nouveau la lampe et fis le signal V en morse. C'est le seul que je connaisse avec S. O. S. Tandis que nous scrutions l'autre lumière, celle-ci clignota puis commença une série de signaux longs et courts qui, malheureusement, ne signifiaient rien pour moi. Je refis deux fois le signal V pour faire bonne mesure, déterminai approximativement sur la carte la

position de la lumière et allumai les phares du camion.

— C'est la dame ? demanda Suzan.

— Il faut que ce soit elle. Il le *faut*.

Ce fut un voyage éprouvant. Pour traverser les marécages, il me fallut prendre une petite route à l'ouest puis revenir vers l'est en longeant les collines. Avant que nous ayons parcouru un mille, quelque chose nous cacha complètement la lueur, et pour couronner le tout il se remit à pleuvoir à verse. Personne ne pouvant s'occuper des bondes de drainage, certains champs étaient déjà inondés et l'eau recouvrait même la route par endroits.

Je dus conduire avec une prudence épuisante ; je n'avais qu'une envie, écraser l'accélérateur.

Nous fûmes débarrassés des inondations une fois l'extrémité de la vallée atteinte, mais je dus conduire lentement à cause des déviations et des virages imprévisibles. Je concentrai toute mon attention sur le volant, tandis que la fillette scrutait les collines et surveillait la réapparition de la lumière. Nous en étions arrivés au point où la ligne sur ma carte était censée croiser notre route actuelle. Ce n'était pas le cas. J'essayai un autre virage en montée.

Il donnait accès à une rampe qui permettait d'atteindre le sommet de la colline. Il nous fallut près d'une demi-heure pour revenir sur la route depuis la carrière de chaux.

Nous continuâmes sur la route en contrebas. Puis Suzan aperçut une lueur entre des branches, sur notre droite. Le virage suivant fut plus heureux. Il nous ramena à une pente en haut de la colline d'où nous vîmes un petit carré de lumière, une fenêtre brillamment illuminée à une distance d'un demi-mille environ.

Même alors, et malgré l'aide de la carte, il ne nous fut pas facile de trouver le chemin qui y conduisait. Nous cahotions, grimpant à petite vitesse, mais la fenêtre était un peu plus près chaque fois que nous l'apercevions. La route n'était pas conçue pour de lourds camions. Dans les parties les plus étroites, nous devions poursuivre notre chemin entre des buissons et des ronces qui s'entremêlaient devant nous comme pour nous empêcher d'avancer.

Enfin, nous vîmes une lanterne s'agiter sur la route devant nous. Elle avança et se balança pour nous indiquer qu'il fallait tourner et franchir un portail. Puis elle demeura immobile, posée sur le sol. Je ralentis jusqu'à me trouver à un ou deux mètres de la lanterne, et stoppai.

Au moment où j'ouvrais la portière, une lumière m'éblouit. J'eus seulement le temps d'entrevoir une silhouette revêtue d'un imperméable ruisselant de pluie.

Une voix qui se voulait calme se brisa légèrement :

— Bonsoir, Bill. Vous en avez mis, du temps.

Je sautai à terre.

— Oh ! Bill ! Je ne peux le croire… Mon chéri ! J'espérais tellement… Oh ! Bill !… disait Josella.

J'oubliai Suzan, le camion et tout le reste, jusqu'à ce que j'entende une autre voix qui disait :

— Vous vous mouillez, espèces d'idiots ! Venez plutôt vous embrasser dans la maison !

SHIRNING FARM

Le sentiment qui m'habitait quand j'arrivai à Shirning Farm – *celui qui me soufflait : tes ennuis sont derrière toi* –, n'a d'intérêt qu'en ce qu'il montre combien un sentiment peut être à côté de la plaque. Les pleurs de Josella enfouie dans mes bras s'arrêtèrent bientôt, mais leur corollaire, notre départ séance tenante pour rejoindre les autres à Tynsham, n'eut pas lieu pour différentes raisons.

Depuis que j'avais considéré la possibilité qu'elle pût se trouver là, je dois admettre que je me l'étais représentée d'une manière beaucoup plus *hollywoodienne*, luttant bravement contre les forces de la nature, etc., etc. Dans un sens, je suppose qu'elle avait dû se battre, mais la scène était tout à fait différente de ce que j'avais imaginé. Le plan unique que j'avais prévu – "Montez ! Nous repartons rejoindre Coker et sa petite équipe" – était tombé à l'eau. J'aurais dû me douter que les choses ne s'arrangeraient pas si simplement – d'un autre côté, il est surprenant de constater que le meilleur se déguise souvent en ce qu'il y a de pire…

Non que Shirning n'eut point ma préférence ; dès mon arrivée, je ne considérai plus Tynsham que sous l'angle de la sagesse, qui nous imposait de rejoindre un groupe plus important. Car Shirning était pleine de charme. Le mot "ferme" était devenu un titre de courtoisie depuis environ vingt-cinq ans, car si le lieu en avait toujours l'air, il avait été transformé en maison de campagne. Le Sussex et les comtés environnants étaient parsemés de maisons de ce genre et de cottages que les Londoniens surmenés avaient trouvés à leur goût. À l'intérieur, la maison avait été modernisée et reconstruite à tel point que les anciens locataires n'auraient sans doute pas reconnu une seule de ses pièces. À l'extérieur, elle était impeccable. La netteté des cours et des dépendances évoquait davantage des maisons de banlieue qu'une habitation rurale ; ces lieux n'avaient pas accueilli, depuis des années, d'animaux plus grossiers que quelques chevaux de selle et des poneys. La cour de la ferme ne laissait rien apparaître d'utilitaire et ne dégageait aucune odeur rustique et on l'avait recouverte d'un épais gazon vert comme un green de bowling. Les champs sur lesquels donnaient les fenêtres de la maison, sous les tuiles décolorées par les intempéries, avaient été travaillés longtemps auparavant par les occupants d'autres fermes plus terriennes. Mais les appentis et les granges étaient en bon état.

Avec son propre puits et son groupe électrogène, l'endroit présentait de nombreux avantages. Mais en l'examinant, je compris la sagesse de Coker lorsqu'il parlait d'efforts coopératifs. Je ne connaissais rien au travail de la ferme, mais je sentais confusément que, si nous avions l'intention de rester, nous aurions bien du mal à nous nourrir tous les six.

Les trois autres se trouvaient déjà là à l'arrivée de Josella. Il y avait Dennis et Mary Brent, ainsi que Joyce Taylor. La maison appartenait à Dennis. Joyce était venue en visite pour une durée indéterminée. D'abord pour tenir compagnie à Mary, ensuite pour tenir la maison lorsque Mary fut sur le point d'accoucher.

La nuit des éclairs verts – ou de la comète, si vous êtes de ceux qui croient à cette hypothèse –, il y avait deux autres invités, Joan et Ted Danton, qui étaient venus pour le week-end. Tous cinq étaient sortis dans le jardin pour regarder. Au matin, ils s'étaient réveillés dans un monde désormais totalement obscur. D'abord, ils avaient essayé de téléphoner. Quand ils avaient compris que ça ne donnerait rien, ils avaient commencé à attendre pleins d'espoir l'arrivée de la femme de ménage. Elle aussi leur ayant fait faux-bond,

Ted avait voulu essayer de savoir ce qui se passait. Dennis l'aurait accompagné si sa femme n'était pas tombée dans un état à la limite de l'hystérie. Ted était donc sorti seul. Il n'avait jamais reparu. Quelque temps plus tard, dans la journée, et sans rien dire à personne, Joan s'était éclipsée, probablement à la recherche de son mari. Elle non plus n'était jamais revenue.

Dennis avait suivi l'heure en touchant les aiguilles de la pendule. À la fin de l'après-midi, il lui fut impossible de demeurer plus longtemps inactif. Malgré les objections des deux femmes, il voulait descendre au village. Devant l'état de Mary, il avait cédé, et Joyce s'était proposée pour le remplacer. Elle s'était dirigée vers la porte et avait commencé à chercher son chemin, une main tendue devant elle. Elle avait à peine atteint le seuil qu'une chose avait cinglé sa main gauche, lui laissant une douleur cuisante. Elle avait sauté en arrière en criant et s'était effondrée dans le hall, où Dennis l'avait trouvée. Par chance, elle était demeurée consciente et capable de gémir à cause des brûlures de sa main. Dennis avait tâté la zébrure et compris de quoi il s'agissait. En dépit de leur cécité, lui et Mary avaient réussi à appliquer des compresses chaudes, elle faisant chauffer la bouilloire tandis que lui posait un garrot et faisait de son mieux pour aspirer le venin. Ensuite, ils l'avaient portée dans son lit, où elle était restée plusieurs jours avant que l'effet du poison ne soit dissipé.

Pendant ce temps, Dennis avait fait diverses tentatives, d'abord devant, puis sur l'arrière de la maison. La porte légèrement entrebâillée, il avait précautionneusement tendu un balai à hauteur de sa tête. Chaque fois, il avait entendu le sifflement d'un aiguillon et il avait senti une légère secousse dans le manche du balai. La même chose s'était produite à l'une des fenêtres donnant sur le jardin, les autres paraissant praticables. Seule la détresse de Mary l'avait retenu de sortir par l'une d'entre elles. Elle était certaine que si des triffides se trouvaient près de la maison, il devait aussi y en avoir dans les alentours, et elle ne voulait pas le laisser prendre ce risque.

Ils avaient eu assez de nourriture pour tenir quelque temps, bien qu'il fût difficile de la préparer. Quant à Joyce, malgré une forte fièvre, elle semblait prendre le dessus sur le venin du triffide, de sorte que la situation s'avérait moins critique qu'elle aurait pu l'être. Dennis consacra la majeure partie du jour suivant à se fabriquer une espèce de casque. Il ne disposait que d'un grillage à larges mailles, de sorte qu'il dut confectionner son casque en plusieurs épaisseurs qui se recouvraient et se fixaient les unes sur les autres. Cela lui prit pas mal de temps, mais, ainsi équipé et les mains protégées par d'épais gantelets, il put prendre le chemin du village en fin de journée. Un triffide le fouetta avant qu'il ait fait trois pas. Il tâtonna jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé et lui arracha sa hampe. Une ou deux minutes plus tard, un autre aiguillon frappa son casque. Il ne put mettre la main sur le triffide, bien qu'il reçût une demi-douzaine de coups d'aiguillon, et finit par abandonner. Il trouva son chemin jusqu'à la cabane à outils et, de là, il commença à suivre l'allée, désormais encombré de trois gros rouleaux de corde. Il les déroula pour s'en servir de guide.

Plusieurs fois, le long de l'allée, des aiguillons cinglèrent dans sa direction. Il mit un temps interminable à couvrir le mille qui le séparait du village ; sa corde était complètement déroulée bien avant qu'il ne l'ait atteint. Pendant tout ce temps, il avait avancé au milieu d'un silence total, au point d'en être effrayant. De temps en temps, il s'était arrêté pour appeler, mais personne n'avait répondu. Plus d'une fois, il avait craint d'avoir perdu son chemin, mais, lorsqu'il avait senti sous ses pieds une surface plus plane, il avait su où il se trouvait, ce qu'un poteau indicateur lui confirma. Il avait poursuivi son chemin en tâtonnant.

Après une distance qui lui avait paru assez longue, il s'était rendu compte que ses pas sonnaient différemment – ils éveillaient un faible écho. Se dirigeant sur le côté, il trouva un sentier, puis un mur de briques, qu'il entreprit de longer. Lorsqu'il tomba sur une boîte aux lettres encastrée dans le mur, il sut qu'il était enfin arrivé au village. Une fois encore, il appela. Une voix de femme lui répondit, mais elle venait de loin et il ne put distinguer ses paroles. Il s'apprêtait à recommencer lorsqu'un hurlement s'éleva. Puis le silence s'installa à nouveau. C'est alors qu'il comprit, bien qu'encore à demi incrédule, que le sort du village n'était pas meilleur que celui de sa propre maison. Il s'assit sur le bord herbeux du sentier pour réfléchir à ce qu'il devait faire.

À l'air qui l'entourait, il sentit que la nuit était tombée. Il avait dû s'absenter plusieurs heures et il n'y avait rien d'autre à faire que de s'en retourner. Mais pourquoi rentrer les mains vides ? Il avança en s'aidant de sa canne, frappant le mur jusqu'à entendre résonner l'enseigne de fer-blanc du magasin du village. Pendant les cinquante ou soixante derniers mètres, les triffides fouettèrent trois fois son casque. Un autre coup de fouet l'atteignit au moment où il ouvrait la porte et il buta sur un corps étendu dans l'entrée. Un corps d'homme, déjà froid.

Il eut l'impression que d'autres étaient venus dans la boutique avant lui. Néanmoins, il trouva un bon morceau de bacon. Il le mit dans un sac en papier qu'il acheva de remplir avec des tablettes de beurre ou de margarine et des paquets de biscuits et du sucre. Il ajouta un assortiment de boîtes qu'il prit sur une étagère où, d'après ses souvenirs, il y avait des conserves. Quoi qu'il arrive, il ne pouvait pas louper les boîtes de sardines. Puis il dénicha une douzaine de pelotes de ficelle, ramassa son sac et reprit le chemin de la maison.

Une fois, il avait perdu son chemin ; il lui avait été difficile de surmonter sa panique pour revenir sur ses pas et retrouver le chemin familier. Il le suivit en tâtonnant et finit par retrouver la corde qu'il avait déroulée à l'aller. Dès lors, le voyage fut relativement facile.

Dans la semaine qui suivit, il refit deux fois le chemin jusqu'à la boutique du village et, chaque fois, les triffides autour de la maison et le long de la route lui parurent plus nombreux. Il n'y avait rien d'autre à faire pour le trio isolé que d'attendre et espérer. Puis, comme par miracle, Josella était arrivée.

Il était clair, en tout cas, que l'idée d'un départ immédiat pour Tynsham devait être écartée. D'une part, Joyce Taylor était encore extrêmement faible. Le simple fait qu'elle soit en vie tenait du miracle. La promptitude de Dennis l'avait sauvée, mais leur incapacité, pendant les semaines suivantes, à lui donner des soins appropriés ou même une nourriture convenable, avait ralenti sa guérison. Ce serait pure folie que de tenter, avant une semaine ou deux, de la déplacer en camion sur une assez longue distance. De toute façon, l'accouchement de Mary était trop proche pour envisager un tel déplacement, de sorte que la seule issue pour nous était de rester où nous étions jusqu'à ce que ces problèmes aient disparu.

Une fois de plus me revint la tâche de rafler tout ce dont nous avions besoin. Cette fois-ci, je dus travailler sur une plus large échelle afin d'inclure non seulement le ravitaillement en nourriture, mais aussi celui en essence pour le système d'éclairage. Je trouvai également des poules pondeuses, deux vaches squelettiques qui avaient vêlé récemment, des médicaments pour Mary et une étonnante liste de choses de toutes sortes.

La région était davantage infestée de triffides qu'aucune autre croisée sur ma route. Presque chaque matin, nous en trouvions un ou deux nouveaux près de la maison, et le premier travail de la journée consistait à les décapiter jusqu'à ce que j'aie pu construire une

clôture en treillis métallique pour les tenir à distance du jardin. Même lorsqu'elle fut terminée, ils persistaient à venir rôder autour de l'enclos si l'on ne faisait rien de plus pour les en empêcher.

J'ouvris quelques-unes des boîtes d'équipement et montrai à la jeune Suzan comment utiliser les fusils anti-triffides. Elle devint rapidement experte dans l'art de désarmer les *choses*, comme elle continuait à les appeler. On lui attribua la mission de se venger chaque jour sur eux.

Josella m'apprit ce qui lui était arrivé après l'alerte au feu dans les bâtiments de l'Université.

Elle avait été embarquée avec son groupe, à peu près comme moi avec le mien, mais ses rapports avec les deux femmes auxquelles elle était liée avaient été sommaires. Elle avait posé un net ultimatum : ou bien elle était libre de toute contrainte et, dans ce cas, elle les aiderait autant qu'elle le pourrait ; ou bien, si elles continuaient à la contraindre, il viendrait un moment où elles se retrouveraient en train de boire de l'acide prussique ou de manger du cyanure de potassium. Elles n'avaient qu'à choisir. Elles avaient choisi avec bon sens.

Il y avait peu de différence entre ce que nous avions chacun à raconter sur les jours qui avaient suivi. Quand son groupe s'était enfin dissous, elle avait raisonné d'une manière similaire à la mienne. Elle avait pris une voiture et était partie à ma recherche, du côté de Hampstead. Elle n'avait rencontré aucun survivant de mon groupe et n'était pas tombée sur celui que dirigeait l'homme roux à la gâchette rapide. Elle avait continué jusqu'au coucher du soleil, puis elle avait décidé de se rendre à l'Université. Ne sachant pas ce qui l'attendait, elle avait eu la prudence d'arrêter sa voiture à deux rues de là et s'était approchée à pied. À quelque distance du portail, elle avait entendu un coup de feu. Se demandant ce que cela signifiait, elle s'était réfugiée dans le jardin qui nous avait déjà abrités auparavant. De là, elle avait observé Coker qui avançait avec circonspection. Dans l'incapacité de savoir que c'était moi qui avais tiré sur le triffide dans le square et que ce bruit expliquait la prudence de Coker, elle avait soupçonné une sorte de piège. Déterminée à ne pas y tomber une seconde fois, elle était repartie vers la voiture. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où les autres étaient partis – pour peu qu'ils soient partis. Le seul refuge *a priori* connu de tous auquel elle avait pu penser était celui qu'elle avait mentionné presque fortuitement devant moi. Elle avait décidé de s'y rendre avec l'espoir que je m'en souviendrais et que j'essaierais de le trouver – pour peu que je sois encore en vie.

— Je me suis recroquevillée et j'ai dormi dans la voiture juste après avoir quitté Londres, dit-elle. Il était encore très tôt quand je suis arrivée ici le matin suivant. Au bruit de la voiture, Dennis s'est approché d'une fenêtre à l'étage et m'a crié de faire attention aux triffides. J'ai vu qu'il y en avait une demi-douzaine, ou plus, près de la maison, comme s'ils attendaient que quelqu'un en sorte. Nous nous sommes parlés en criant d'un côté et de l'autre. Les triffides s'agitaient, et l'un d'eux a commencé à s'approcher de moi. Je me suis engouffrée dans la voiture par mesure de sécurité. Comme il continuait à avancer, j'ai mis le contact et je l'ai écrasé. Mais il y avait les autres, et je n'avais pas d'arme à part mon couteau. Dennis a résolu le problème : "Si vous avez de l'essence, lancez-en dans leur direction puis jetez un chiffon enflammé. Ça devrait les faire déguerpir." Et ça a marché. Depuis, j'utilise un arrosoir. Le plus étonnant, c'est que je n'aie pas encore mis le feu partout.

Avec l'aide d'un livre de cuisine, Josella était parvenue, de peine et de misère, à faire quelques repas, et elle avait commencé à mettre un peu d'ordre dans la maison. Travailler,

apprendre, improviser, tout cela l'avait tenue trop occupée pour qu'elle puisse se projeter plus d'une ou deux semaines dans le futur. Elle n'avait vu personne d'autre pendant ces quelques jours, mais, certaine que d'autres devaient se trouver dans les environs, elle avait scruté la vallée à la recherche d'un indice, une fumée pendant la journée ou une lumière la nuit.

Elle n'avait pas vu de fumée et aucune lueur n'était apparue dans le rayon de plusieurs milles qu'elle pouvait embrasser du regard, jusqu'au soir de mon arrivée.

D'une certaine manière, le plus affecté de ce trio original était Dennis. Joyce était toujours faible et dans un état de semi invalidité. Mary se tenait à l'écart et paraissait jouir d'une occupation mentale et d'une compensation infinie dans la contemplation de sa future maternité. Mais Dennis était comme un animal pris au piège, il ne jurait pas en vain comme j'en avais tant entendu le faire, il réagissait avec une amertume mauvaise, comme si on l'avait forcé à entrer dans une cage dans laquelle il n'avait aucune intention de rester. Déjà, avant que je n'arrive, il avait convaincu Josella de trouver le système braille dans une encyclopédie et à lui en faire une copie en relief pour qu'il apprenne à lire. Chaque jour, il avait passé des heures à prendre des notes et à tenter de les relire. Le reste du temps, il se rongeait de sa propre inutilité en silence. Il continuait à essayer de faire une chose ou une autre avec une obstination sinistre qui était pénible à voir, et je devais me retenir de lui offrir mes services. L'amertume qu'une aide non désirée avait soulevée en lui avait été bien suffisante. Je commençai à m'étonner du nombre de choses qu'il s'efforçait à grand-peine d'apprendre à faire seul, la plus impressionnante étant la fabrication d'un casque en mailles qu'il avait entreprise dès le second jour de sa cécité.

M'accompagner dans mes expéditions de ravitaillement lui changeait les idées, et cela lui faisait du bien de se rendre utile en m'aidant à emporter les plus grosses caisses. Il s'inquiétait au sujet des livres en braille, mais sur cette question, nous décidâmes d'attendre que les risques de contamination diminuent dans les villes suffisamment importantes pour en abriter.

Les jours se mirent à passer de plus en plus vite pour les trois d'entre nous qui pouvions voir. Josella s'occupait surtout de la maison, et Suzan apprenait à l'aider. Moi-même, je n'étais pas en manque de travail. Joyce se rétablit suffisamment pour faire une première apparition chancelante, puis commença rapidement à reprendre des forces. Peu après, les douleurs de Mary commencèrent.

Ce fut une mauvaise nuit pour tout le monde. Pire peut-être pour Dennis, qui savait que tout dépendait des soins de deux filles pleines de bonne volonté mais sans expérience. Son self-control éveillait mon admiration impuissante.

Tôt le matin, Josella descendit, l'air très fatigué.

— C'est une fille. Elles vont bien toutes les deux, dit-elle, et elle conduisit Dennis à la chambre.

Elle revint un moment plus tard et prit le verre que j'avais préparé pour elle.

— Ça s'est passé sans problème, Dieu merci. La pauvre Mary avait horriblement peur que le bébé naisse aveugle, mais, bien sûr, il ne l'est pas. Maintenant, elle pleure toutes les larmes de son corps parce qu'elle ne peut pas le voir.

Nous bûmes.

— C'est étrange, dis-je, la manière dont les choses évoluent. Tout semble flétri, fichu, et voilà qu'une nouvelle vie commence, parmi tout ça…

Josella enfouit son visage dans ses mains.

— Oh ! mon Dieu, Bill ! Est-ce que ça doit être comme ça ? Continuer, toujours, toujours ?…

Puis elle éclata en sanglots.

Trois semaines plus tard, je partis pour Tynsham rendre visite à Coker et préparer notre déménagement. Je pris une berline, de manière à pouvoir faire l'aller-retour dans la journée. Une fois revenu, je trouvai Josella dans le hall. Elle me jeta un seul coup d'œil.

— Qu'y a-t-il ?

— Simplement que nous n'irons pas là-bas. Tynsham est fini.

Elle me regarda fixement.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je n'en suis pas certain. L'épidémie semble avoir touché les lieux.

Je lui décrivis brièvement ce que j'avais trouvé. Je n'avais pas eu besoin de procéder à de longues recherches. Le portail était ouvert à mon arrivée et la vue de triffides occupant le parc m'avait à moitié préparé à ce qui m'attendait. L'odeur, quand je sortis de la voiture, me le confirma. La maison semblait avoir été abandonnée au moins de deux semaines auparavant. Je visitai deux pièces ; cela me suffit. J'appelai et ma voix résonna dans la maison vide.

Je n'allai pas plus loin.

On avait accroché un mot à la porte d'entrée, mais seul un angle de la feuille de papier, vierge d'inscriptions, y était demeuré. J'avais passé un long moment à chercher le reste de la page, qui avait dû être emporté par le vent. En vain. L'arrière-cour était vide de camions et de voitures, et la majeure partie des provisions avaient disparu avec eux, mais je n'aurais su dire où.

Il n'y avait plus rien à faire, sinon remonter en voiture et repartir

— Alors ? demanda Josella quand j'eus fini.

— Alors nous restons ici. Nous allons apprendre à subvenir à nos besoins, en attendant une aide hypothétique. Peut-être y a-t-il une organisation quelque part.

Josella secoua la tête.

— Je crois que nous ferions mieux d'oublier ça. Des millions et des millions de gens ont attendu et espéré une aide qui n'est jamais venue.

— Il finira par y avoir quelque chose. Il doit exister des milliers de petits groupes comme le nôtre disséminés dans toute l'Europe et dans le monde entier. Certains vont s'unir. Ils commenceront à reconstruire.

— Dans combien de temps ? Des générations ? Peut-être pas avant notre mort. Non. Le monde que nous avons connu est mort, nous sommes seuls désormais. Nous devons organiser nos propres vies, comme si aucune aide ne devait jamais venir…

Elle se tut. Elle avait un étrange regard vide que je ne lui avais jamais vu. Son visage se plissa.

— Chérie…

— Oh ! Bill, Bill ! Je ne suis pas faite pour ce genre de vie. Si vous n'étiez pas là, je…

— Taisez-vous, dis-je doucement. Taisez-vous.

Je caressai ses cheveux.

Au bout d'un instant, elle se reprit.

— Pardon, Bill. Je m'apitoie sur moi-même… C'est honteux. Plus jamais.

Elle s'essuya les yeux avec son mouchoir et renifla un peu.

— Ainsi, je serai la femme d'un fermier. En tout cas, je serai heureuse d'être votre femme,

Bill, même si ce n'est pas un vrai, un authentique mariage.

Tout à coup, elle émit ce petit rire que je n'avais pas entendu depuis longtemps.

— Qu'y a-t-il ?

— Je pensais seulement au mariage, à quel point je le redoutais autrefois.

— C'était très "jeune fille" et très convenable de votre part, quoique un peu inattendu.

— Ça n'était pas tout à fait ça. C'était à cause de mes éditeurs, des journalistes et des gens du cinéma. Quelle aubaine pour eux ! Il y aurait eu une nouvelle édition de mes livres, probablement une nouvelle version du film et des photos dans tous les journaux. Je ne pense pas que vous auriez beaucoup apprécié ça.

— Il y a autre chose que je n'aurais pas apprécié. Vous vous souvenez de cette nuit au clair de lune où vous avez posé une condition ?

Elle me regarda en souriant.

— Eh bien, certaines choses n'ont peut-être pas si mal tourné, après tout.

UN MONDE QUI RÉTRÉCIT

A partir de là, je commençai à tenir un journal. C'était un mélange de listes de provisions et de pensées intimes plus ou moins inspirées. Il contenait des notes sur les endroits où mes expéditions m'avaient conduit, des détails sur les provisions collectées, des estimations des quantités disponibles, des observations sur l'état des lieux, avec des annotations concernant ceux qui devraient être vidés en priorité pour prévenir les pertes. Les denrées alimentaires, le carburant et les semences faisaient l'objet de constantes recherches – entre autres multiples choses. Il y avait des notes détaillées sur les quantités de vêtements, d'outils, de linge de maison, de harnais, d'ustensiles de cuisine, de piquets, du fil de fer, encore du fil de fer, toujours du fil de fer, ainsi que des livres.

Je me rends compte aujourd'hui, en consultant mes notes, que moins d'une semaine après être revenu de Tynsham, j'avais entrepris la tâche d'ériger une clôture en fil de fer pour tenir les triffides à distance. Nous avions déjà des barrières qui les tenaient éloignés du jardin et du voisinage immédiat de la maison. Je m'attaquais désormais à un plan plus ambitieux, qui consistait à sanctuariser au moins cinquante hectares. Cela impliquait la construction d'une clôture en grillage renforcé qui incorporait les barrières naturelles et les clôtures déjà existantes, avec, à l'intérieur, une clôture plus mince destinée à nous empêcher d'approcher par inadvertance trop près du grillage principal, où les aiguillons des triffides pouvaient nous atteindre.

C'était un travail difficile, fastidieux, dont la réalisation me prit un bon nombre de mois.

En même temps, je m'efforçais d'apprendre le B. A. -BA du travail agricole. Ce n'est pas le genre de choses que l'on apprend facilement dans les livres. Bien sûr, il n'était jamais venu à l'esprit d'aucun écrivain qu'un apprenti fermier pouvait partir de zéro. Aussi, je découvris que tous les travaux sur le sujet commençaient par le milieu, et prenaient pour acquis des rudiments et un vocabulaire que je ne possédais pas. Mes connaissances spécialisées en biologie ne m'étaient d'aucun secours en face des problèmes pratiques. Presque toute la théorie faisait état de matériels et de substances dont je ne disposais pas, ou que je n'aurais pas reconnus si je les avais trouvés. Je compris très vite qu'à partir du moment où il deviendrait impossible de se procurer des choses telles que les engrais chimiques et les semences importées, ou même la moindre pièce de machinerie, il y aurait beaucoup de sueur dépensée pour des résultats problématiques.

Les livres ne donnaient pas davantage de conseils pratiques sur la conduite des chevaux, sur la production laitière ou l'abattage des animaux. Il y avait tant de points pour lesquels il s'avérait impossible de consulter le chapitre approprié. Même s'il eût existé, la réalité diffère toujours de la simplicité de l'écrit.

Par chance, le temps ne manquait pas pour commettre des erreurs, et pour en tirer les leçons. Le fait de savoir que bon nombre d'années s'écouleraient avant que nos ressources soient épuisées nous sauvait du désespoir lorsque survenait une déception. Et puis il y avait la pensée rassurante qu'en vivant sur nos réserves, nous nous montrions très prévoyants et évitions qu'elles soient gaspillées.

Par mesure de sécurité, je laissai s'écouler une année entière avant de retourner à Londres. C'était la zone de la plus fructueuse pour mes incursions, mais c'était aussi la plus déprimante. L'endroit continuait à donner l'impression qu'un coup de baguette magique

suffirait à la ramener à la vie, même si un certain nombre de véhicules abandonnés dans les rues se transformaient peu à peu en tas de rouille. Un an plus tard, le changement était encore plus frappant. De larges plaques de crépi détachées des devantures des maisons avaient commencé à encombrer les trottoirs. Des tuiles et des conduits de cheminées s'étaient abattus çà et là dans la rue. De l'herbe poussait dans les caniveaux et étouffait les égouts. Des feuilles avaient bouché les descentes d'eau des maisons, de sorte que de l'herbe, et même de petits arbustes, poussaient dans les interstices et au milieu de la vase accumulée dans les gouttières. Presque toutes les habitations commençaient à arborer une perruque verte, sous laquelle les toits pourrissaient d'humidité. Au travers de nombreuses fenêtres, on pouvait apercevoir des plafonds écroulés, du papier peint décollé et des murs ruisselant d'humidité. Les jardins des parcs et des squares empiétaient de plus en plus sur les rues alentours. À vrai dire, tout ce qui peut pousser semblait sortir de tous les endroits imaginables – racines émergeant des crevasses des pavés de pierre, mauvaises herbes sortant des fissures du béton – trouvant même le moyen de se loger dans les sièges éventrés des véhicules abandonnés. Elles empiétaient de tous côtés pour reprendre possession des espaces arides que l'homme avait créés. Curieusement, la sensation d'oppression qui hantait ces lieux diminua à mesure que les choses vivantes croissaient et se multipliaient. Aucun coup de baguette magique n'aurait réussi à freiner cette propagation ; aussi, la plupart des fantômes quittaient le présent pour entrer tranquillement dans l'Histoire.

Une fois – pas cette année-là, ni la suivante, mais plus tard – je me retrouvai une fois encore dans Piccadilly Circus, contemplant la désolation qui m'entourait et essayant de recréer mentalement les foules qui l'avaient peuplée. Je n'y réussis pas. Même dans ma mémoire, elles manquaient de réalité. Elles avaient intégré la même toile de fond de l'histoire que les publics du Colisée de Rome ou que l'armée assyrienne et, d'une certaine manière, elles se trouvaient aussi loin de moi. La nostalgie qui me gagnait parfois dans les heures tranquilles éveillait davantage de regrets que la scène de ruines elle-même. Quand je n'étais pas sur place, je pouvais encore me souvenir des charmes de la vie ancienne ; parmi les constructions agonisantes, je ne me rappelais que le désordre, la frustration, la conduite désordonnée, le bruit strident des sirènes des bateaux vides, et je devenais incertain sur ce que nous avions perdu…

À ma première tentative de voyage solitaire, je revins chargé de boîtes de carreaux anti-triffides, de papier, de pièces de moteur, d'ouvrages en braille et de la machine à écrire que Dennis désirait tant, plus le superflu de boissons, de bonbons, de disques et de livres pour les autres. Une semaine plus tard, Josella m'accompagna. Elle cherchait des vêtements, non seulement pour les adultes du groupe mais aussi pour le bébé de Mary et celui qu'elle-même attendait. Ce qu'elle vit la bouleversa et elle n'y remit jamais les pieds.

J'effectuai mon ultime voyage à la fin de la quatrième année ; il y avait désormais des risques que je ne pouvais me permettre de prendre. Le premier avertissement fut un bruit de tonnerre derrière moi, alors que je me trouvais dans la proche banlieue. Je stoppai le camion et regardai le nuage de poussière qui s'élevait d'un tas de moellons empilés au milieu de la rue. De toute évidence, mon passage avait donné le coup de grâce à une façade ébranlée. Je ne fis s'écrouler aucune autre construction ce jour-là, mais je les longeai avec appréhension, craignant de voir descendre sur moi un torrent de briques et de mortier. Par la suite, je me bornai à des villes plus petites, m'y rendant le plus souvent à pied.

J'abandonnai l'idée de visiter Brighton, qui devait devenir notre source

d'approvisionnement la plus commode. Au moment où j'estimai judicieux de l'explorer, d'autres s'en occupaient. Qui et combien ils étaient, je l'ignore. Je trouvai simplement un tas de pierres empilées au milieu d'une rue, dont l'une d'elles portait l'inscription :

DÉFENSE D'ENTRER !

L'avertissement avait été renforcé par un coup de feu et un petit nuage de poussière juste devant moi. Il n'y avait personne en vue avec qui je puisse discuter – de toute manière, l'argument n'appelait pas de réplique.

Je fis demi-tour et m'en allai avec quelque inquiétude. Un jour viendrait peut-être où les mesures défensives de Stephen s'avéreraient indispensables. Afin de me trouver du bon côté de la barricade, je raflai des mitrailleuses et des mortiers à l'endroit où nous nous étions déjà procuré les lance-flammes que nous avions utilisés contre les triffides.

Le premier enfant de Josella naquit en novembre de la deuxième année. Nous l'appelâmes David. Mon bonheur fut parfois tempéré par la conscience de la situation devant laquelle nous l'avions placé. Cela inquiétait Josella beaucoup moins que moi. Elle adorait son fils.

Il semblait être pour elle la compensation de tout ce qu'elle avait perdu et, paradoxalement, elle commençait à moins se soucier des problèmes dont elle devrait bientôt s'occuper. De toute façon, David avait une vigueur qui augurait bien de sa capacité future à prendre soin de lui-même. Aussi réprimai-je mes appréhensions et me donnai-je entièrement à mon travail de la terre, cette terre qui un jour devrait tous nous nourrir.

Ce fut, je crois, peu de temps après que Josella me convainquit de prêter un peu plus d'attention aux triffides. Je devais depuis si longtemps prendre des précautions contre eux dans mon travail que le fait qu'ils soient devenus partie intégrante du paysage me frappait moins que les autres. J'avais pris l'habitude de porter un masque et des gants de protection lorsque je me trouvais au milieu d'eux, et leur port ne constituait pour moi qu'une petite gêne. En fait, je ne m'inquiétais pas plus d'eux qu'on ne le ferait des moustiques dans une région où règne la malaria. Josella m'en parla alors que nous étions allongés l'un près de l'autre, dans un silence nocturne seulement troublé par le bruit distant et intermittent des petites branches des triffides qui claquaient contre leur fût.

— Ils font cela beaucoup plus qu'avant, dit Josella.

Je ne compris pas d'emblée ce dont elle parlait. C'était le même bruit de fond que celui des endroits où j'avais vécu et travaillé depuis si longtemps qu'à moins de l'écouter délibérément je n'aurais pu dire s'il existait ou non. J'écoutai.

— Je ne vois pas la différence, admis-je.

— Ce n'est pas *différent*. C'est simplement plus fréquent. Cela signifie qu'il y en a beaucoup plus qu'auparavant.

— Je n'avais pas remarqué, dis-je d'un ton indifférent.

Une fois la clôture érigée, mon intérêt s'était porté ailleurs. Je n'avais pas eu l'impression, au cours de mes expéditions, que le nombre des triffides avait vraiment augmenté. Je me rappelai que leur concentration dans la région avait retenu mon attention quand j'étais arrivé pour la première fois, et que j'avais supposé que plusieurs grandes nurseries devaient se trouver alentour.

— Il y en a davantage, c'est certain. Tu devrais aller jeter un coup d'œil demain, dit-elle.

Le lendemain matin, je regardai par la fenêtre tout en m'habillant. Et je vis que Josella

avait raison. On pouvait compter plus d'une centaine de triffides derrière la faible portion de grillage visible depuis ma position. J'en parlai pendant notre petit déjeuner. Suzan parut surprise par ma remarque.

— Mais leur nombre n'a jamais cessé d'augmenter. Vous ne l'aviez pas remarqué ?

— J'ai eu à m'occuper de pas mal d'autres choses, lui répondis-je, un peu agacé par le ton de sa voix. Derrière le grillage, de toute manière, ça n'a pas d'importance. Aussi longtemps que nous ferons en sorte d'éviter que leurs semences prennent racine à l'intérieur de l'enclos, ils pourront faire tout ce qu'ils voudront de l'autre côté.

— Tout de même, dit Josella avec une trace de malaise dans la voix, y a-t-il une raison particulière qui expliquerait qu'ils soient si nombreux par ici ? Si oui, j'aimerais bien savoir laquelle.

L'irritante expression de surprise marqua à nouveau le visage de Suzan.

— C'est parce qu'*il* les attire.

— Que veux-tu dire par là ? demanda Josella. Je suis sûre que Bill n'est pour rien dans cela.

— Mais si. Il fait plein de bruit, et c'est ça qui les attire.

— Écoute-moi. De quoi parles-tu ? Est-ce que je suis censé les siffler dans mon sommeil, ou quelque chose comme ça ?

Suzan eut un rire mauvais.

— Très bien. Si vous ne me croyez pas, je vous montrerai après le petit déjeuner, dit-elle avant de se plonger dans un silence offensé.

Quand nous eûmes fini, elle quitta la pièce et revint presque aussitôt avec mon fusil et mes jumelles. Nous sortîmes sur la pelouse. Elle étudia la plaine jusqu'à ce qu'elle découvre un triffide en mouvement, puis me tendit les jumelles. J'observai la chose qui traversait un champ en clopinant. Elle se trouvait à environ un mille de nous et se dirigeait vers l'est.

— Continuez à l'observer, dit Suzan, puis elle leva le fusil et tira un coup de feu en l'air.

Quelques secondes plus tard, le triffide incurva visiblement sa marche en direction du sud.

— Alors ? dit-elle en se frictionnant l'épaule.

— Eh bien, on dirait… Tu es sûre ? Essaye encore, suggérai-je. Elle secoua la tête.

— Ça ne servirait à rien. Tous les triffides qui ont entendu se dirigent maintenant vers nous. Dans une dizaine de minutes, ils s'immobiliseront et écouteront. S'ils sont assez près pour entendre les claquements émis par ceux qui se trouvent près de la clôture, ils viendront. S'ils sont trop loin, ils attendront, et si nous émettons un nouveau bruit, ils s'approcheront. S'ils n'entendent rien du tout, ils attendront un petit moment, puis reprendront leur marche.

J'admis que cette révélation me décontenançait.

— Eh bien… dis-je. Tu as dû les observer très attentivement, Suzan.

— Je les observe tout le temps. Je les hais, dit-elle, comme si cette explication suffisait.

— Je suis comme toi, Suzan, dit Dennis qui nous avait rejoints. Je ne les aime pas. Il y a longtemps que je les déteste. Ces satanées choses ont l'avantage sur nous.

— Allons…

— Je vous le dis, il y a beaucoup plus en elles que nous ne le pensons. Comment *savaient*-elles ? Elles ont commencé à se libérer de leurs entraves au moment où il n'y avait plus personne pour les en empêcher, et elles étaient autour de cette maison le lendemain. Avez-vous une explication à cela ?

— Ça n'a rien de nouveau. Dans la jungle, les triffides avaient l'habitude de se tenir au bord des pistes. Bien souvent, ils entouraient un petit village et l'envahissaient s'ils n'avaient pas été repoussés. C'était un vrai fléau dans beaucoup d'endroits.

— Mais pas ici, c'est bien ce que je veux dire. Ils ne pourraient faire la même chose ici avant que les conditions ne soient réunies. Ils n'ont même pas essayé. S'ils le pouvaient, ils le feraient *immédiatement* – presque comme s'ils *savaient* quand ils pourront le faire.

— Allons, soyez raisonnable, Dennis. Pensez à ce que vos paroles impliquent.

— Je suis tout à fait conscient de ce que cela sous-entend, au moins en partie. Je ne peux pas élaborer de théorie précise, mais je puis dire ceci : ils tirent avantage de nos désavantages avec une rapidité remarquable. Et j'ajouterai qu'on peut maintenant discerner chez eux quelque chose comme une méthode. Vous avez été trop pris par vos travaux pour remarquer comment ils se sont patiemment massés de l'autre côté de la clôture, mais Suzan l'a fait – je l'ai entendu en parler. Et que croyez-vous qu'ils *attendent* ?

Je n'essayai pas de répondre à cela. Je dis :

— Vous pensez que je devrais utiliser contre eux une arme silencieuse plutôt qu'un fusil ?

— Ce n'est pas seulement le fusil. Ce sont tous les bruits, dit Suzan. Le pire, c'est celui du tracteur, car il s'entend de loin, et comme il dure des heures, ils le localisent facilement. Mais ils entendent aussi le bruit du générateur d'électricité. Je les ai vus venir dans notre direction lorsqu'il fonctionne.

— Je voudrais que tu cesses de dire d'eux qu'ils *entendent*, comme s'il s'agissait d'animaux. Ce ne sont pas des animaux. Ils *n'entendent* pas. Ce ne sont que des plantes.

— En tout cas, d'une manière ou d'une autre, ils *entendent*, répliqua Suzan d'un ton obstiné.

— Eh bien… Nous ferons quelque chose à leur sujet, promis-je.

Je tins ma promesse. Le premier piège fut un moulin à vent grossiers qui produisait un vigoureux martèlement. Nous l'érigeâmes à environ un mille au-delà de la clôture. Cela marcha à merveille. Il attira les triffides qui se tenaient à proximité du grillage, et d'autres venant de je ne sais où. Quand ils furent plusieurs centaines rassemblés autour du moulin, Suzan et moi nous approchâmes et les attaquâmes au lance-flammes. Nous eûmes autant de succès la deuxième fois, mais ensuite il n'y en eut plus qu'un petit nombre pour prêter attention à notre installation. Le second piège consista à construire une sorte de renfoncement à l'intérieur de l'enclos, puis de déposer une partie de la clôture principale et de la remplacer par une porte. Nous avions choisi un endroit d'où l'on n'entendait pas le bruit émis par le moulin, et nous laissâmes la porte ouverte. Quarante-huit heures plus tard, nous ouvrîmes la porte et détruisîmes les deux cents triffides qui s'étaient massés dans l'enclave. Cela aussi réussit parfaitement au début, mais jamais deux fois au même endroit. Et le nombre de triffides pris au piège ne cessa de diminuer.

Une expédition quotidienne au lance-flammes autour des limites de l'enclos aurait certainement fait diminuer leur nombre, mais cela nous aurait pris un temps considérable, et nous nous serions bientôt retrouvés à court d'essence. La consommation d'un lance-flammes est énorme, et notre stock réservé à cet usage n'était pas très important. Si nous l'avions épuisé, nos précieux lance-flammes seraient devenus hors d'usage, car je ne connaissais ni la formule d'un carburant efficace ni la méthode pour la découvrir.

En deux ou trois occasions, nous essayâmes d'attaquer au mortier des concentrations de triffides, avec des résultats plutôt décevants. Les triffides partageaient avec les arbres la

faculté de subir de lourds dommages sans grand préjudice.

Vint le temps où le nombre de triffides massés derrière la clôture recommença à augmenter en dépit de nos pièges et d'holocaustes occasionnels. Ils ne faisaient rien. Ils n'essayaient même pas. Ils demeuraient simplement sur place, en remuant leurs racines sur le sol. De loin, ils semblaient aussi inactifs que n'importe quelle autre plante ; hormis des claquements intermittents, ils n'avaient rien qui soit remarquable. Mais, pour se rendre compte de leur vigilance, il suffisait de prendre une voiture et de descendre l'allée. Le véhicule recevait une telle quantité de coups de fouet qu'il fallait l'arrêter et essuyer le pare-brise maculé de poison avant même d'avoir atteint la route.

De temps en temps, l'un ou l'autre d'entre nous trouvait une nouvelle idée pour les décourager, comme répandre le long de la clôture une puissante solution d'arsenic. Mais les retraites que nous provoquions ainsi n'étaient que temporaires.

Ce petit jeu durait depuis environ un an lorsqu'un matin, très tôt, Suzan se précipita dans notre chambre pour nous dire que les *choses* avaient réussi à forcer la clôture et cernaient la maison. Elle s'était levée à l'aube, comme d'habitude, pour traire les vaches. Le ciel était gris derrière la fenêtre de sa chambre, mais elle s'était rendu compte en descendant l'escalier que toute la maison était plongée dans l'obscurité. Stupéfaite, elle avait allumé les lampes. Elle avait compris ce qui était arrivé en voyant des feuilles vertes pressées contre les fenêtres du rez-de-chaussée.

Je traversai la chambre sur la pointe des pieds et fermai hermétiquement la fenêtre. Presque aussitôt, un aiguillon émergea d'en dessous et fouetta les vitres. Nous dominions un fourré de triffides amassés sur une épaisseur de dix ou douze unités contre le mur de la maison. Les lance-flammes étaient rangés dans l'un des communs. Je ne pris aucun risque en allant les chercher. En vêtements épais, des gants aux mains et un casque en grillage par-dessus un serre-tête en cuir et des grosses lunettes, je me frayai un chemin à travers les triffides en m'aidant du plus grand couteau à découper que j'avais pu trouver. Les aiguillons me frappèrent si fréquemment que le poison se mit à ruisseler dans mon casque en grillage, maculant les verres de mes lunettes. La première chose que je fis une fois arrivé dans la dépendance fut de me rincer le visage. Il ne me fallut ensuite qu'un bref jet d'essence enflammée pour me frayer un chemin vers la maison : il causa parmi les triffides tant d'agitation que pas un seul aiguillon ne me frappa.

Josella et Suzan s'emparèrent d'extincteurs pendant que moi-même – je devais ressembler au croisement d'un scaphandrier et d'un Martien – je me penchais aux fenêtres de l'étage et lançais des jets d'essence enflammée sur les assiégeants. Il ne me fallut pas longtemps pour en brûler un nombre considérable, obligeant les autres à battre en retraite. Suzan, habituée maintenant à ce travail, prit l'autre lance-flammes et continua l'œuvre de destruction pendant que je me dirigeais vers les champs pour essayer de découvrir la source de nos ennuis. Cela n'avait rien de difficile. Au premier coup d'œil, je vis le trou par lequel les triffides continuaient à s'engouffrer, feuilles contre feuilles, se dirigeant vers la maison. Il me fut aisé de les arrêter. Un jet de face les stoppa. Un autre, latéral, leur fit faire demi-tour. Une vingtaine de mètres de grillage étaient aplatis sur le sol, avec les piquets arrachés. Je redressai provisoirement le tout et lançai encore quelques giclées d'essence enflammée afin de stabiliser la situation, au moins pendant quelques heures.

Josella, Suzan et moi passâmes presque toute la journée à réparer la brèche. Il fallut encore deux jours à Suzan et à moi pour fouiller chaque coin de l'enclos afin de nous assurer

que nous nous étions débarrassés de tous les envahisseurs. Nous vérifiâmes ensuite chaque mètre de clôture, en renforçant toutes les parties douteuses. Quatre mois plus tard, les triffides la forçaient à nouveau…

Cette fois, un certain nombre de plantes brisées gisaient dans le passage. Elles donnaient l'impression d'avoir été écrasées sous la pression qui avait abattu le grillage, d'avoir été piétinées par leurs congénères lorsqu'il était tombé…

Nous allions manifestement devoir trouver d'autres mesures défensives. Notre clôture, malgré sa solidité, ne constituait plus une protection sûre. L'électrification apparaissait comme le meilleur moyen de tenir les triffides à distance. Pour l'alimenter, je mis la main sur un générateur de l'armée monté sur une remorque et le ramenai à la maison. Suzan et moi entreprîmes d'en refaire le câblage. Avant que nous ayons pu terminer, les triffides avaient abattu une autre partie de la clôture.

Je crois que ce système aurait été d'une efficacité absolue si nous avions pu maintenir l'électrification en permanence – ou du moins la plupart du temps. Mais nous n'avions pas résolu le problème de la consommation de carburant. L'essence était l'une de nos réserves les plus précieuses. Nous pouvions toujours espérer nous procurer de la nourriture grâce aux plantes que nous cultivions, mais, lorsque nous aurions épuisé nos réserves d'essence et de gasoil, tout notre bien-être disparaîtrait. Les expéditions à l'extérieur deviendraient impossibles, tout comme, par voie de conséquence, le renouvellement de nos stocks. Et nous commencerions dans la foulée à régresser au stade primitif. Aussi, par mesure d'économie, la clôture ne fut électrifiée que deux ou trois fois par jour, chaque fois pendant quelques minutes. Cela provoquait le recul des triffides sur quelques mètres et les décourageait d'accentuer leur pression contre la clôture. Comme protection additionnelle, nous installâmes un fil d'alarme le long de la clôture intérieure, de manière à être avertis en cas d'invasion avant que celle-ci ne devienne sérieuse.

Notre faiblesse résidait dans l'apparente capacité des triffides d'apprendre, du moins d'une manière limitée, par l'expérience. Nous les vîmes ainsi intégrer notre habitude de mettre le grillage sous tension quelques minutes la nuit et le matin. Nous remarquâmes qu'ils se tenaient éloignés de la clôture lorsque nous lancions le moteur et qu'ils s'en rapprochaient lorsque celui-ci s'arrêtait. Il était impossible d'affirmer qu'ils associaient la mise sous tension au bruit du moteur, mais nous finîmes par en avoir la quasi certitude.

Il était assez facile de rendre irrégulières les périodes de charge du grillage, mais Suzan, pour qui les triffides étaient une source constante d'étude haineuse, affirma bientôt que la période durant laquelle la secousse électrique les tenait éloignés du grillage devenait de plus en plus courte. Néanmoins, le grillage électrifié et nos attaques surprises aux endroits où ils étaient le plus denses prévinrent leurs incursions pendant près d'une année. Plus tard, notre expérience nous permit de les tenir à distance et de les ramener à une nuisance supportable.

Dans la sécurité de notre enclos, nous nous remîmes à étudier l'agriculture, et, graduellement, la vie se transforma en routine.

Un jour, au cours de l'été de notre sixième année, Josella et moi descendîmes jusqu'à la côte, en voyageant dans la chenillette que j'utilisais maintenant en raison de l'état des routes. Ce fut un jour de fête pour elle. Des mois avaient passé depuis la dernière fois où elle était sortie de l'enclos. Les travaux domestiques et les enfants l'avaient trop absorbée pour qu'elle puisse faire autre chose que quelques sorties indispensables. Mais Suzan était désormais devenue assez grande pour qu'on puisse parfois lui confier des responsabilités, et nous

éprouvions un vrai sentiment de liberté alors que nous grimpions vers le sommet des collines. Sur la pente sud la plus basse, j'arrêtai le véhicule et nous nous assîmes un moment dans l'herbe.

C'était une splendide journée de juin, avec seulement quelques nuages qui dérivaient dans un ciel bleu. Le soleil baignait les plages et la mer, aussi brillant qu'il l'avait été à l'époque où ces mêmes plages étaient envahies par les baigneurs et la mer parsemée d'embarcations de plaisance. Nous la regardâmes un moment en silence, puis Josella dit :

— Bill, est-ce qu'il t'arrive encore d'avoir l'impression que si tu fermes les yeux, tu les réouvriras sur le monde tel qu'il était autrefois ? À moi, oui.

— Plus très souvent, maintenant. Mais j'ai eu l'occasion de voir plus de choses que toi. Pourtant, quelquefois…

— Et regarde les mouettes. Elles n'ont pas changé, elles.

— Il y a beaucoup plus d'oiseaux cette année. J'en suis heureux.

Pareille à une toile impressionniste vue de loin, la petite ville présentait toujours le même fouillis de petites maisons au toit de tuiles rouges et de bungalows surtout peuplés de gens des classes moyennes jouissant d'une confortable retraite, mais c'était une impression qui ne pouvait durer que quelques minutes. Si les tuiles demeuraient visibles, les murs l'étaient difficilement. Les petits jardins avaient disparu sous la prolifération des herbes folles, tachées de couleur ici et là par les descendantes des fleurs autrefois amoureusement soignées. Même les routes, vues à cette distance, ressemblaient à des tapis verts. Quand nous les atteindrions, nous découvririons que l'effet de douce verdure n'était qu'illusion : elles seraient envahies par des herbes sauvages et rudes…

— Il y a seulement quelques années, dit pensivement Josella, les gens se plaignaient de la manière dont ces bungalows détruisaient le paysage. Et regarde-les maintenant.

— Le paysage a eu sa revanche. La nature semblait vaincue à l'époque – qui aurait pu imaginer que la vieille dame avait tant de sang en elle ?

— C'est un peu effrayant. Comme si quelque chose éclatait, se réjouissait que notre disparition, lui laissait la place libre. Je me demande parfois si nous nous sommes bercés d'illusions depuis que c'est arrivé. Penses-tu que tout soit réellement fini pour nous, Bill ?

J'avais eu beaucoup plus de temps qu'elle, au cours de mes expéditions, pour me poser ces questions.

— Si j'avais quelqu'un d'autre en face de moi, ma chérie, je pourrais peut-être jouer les héros et répondre avec cet air mélancolique qui passe si souvent pour de la foi et de la résolution.

— Mais puisque *c'est* moi ?

— Je vais te répondre honnêtement : pas tout à fait. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Nous regardâmes en silence la scène devant nous durant quelques secondes.

— Je pense, poursuivis-je, je pense simplement que nous avons une très faible chance de nous en sortir – si faible qu'il nous faudra longtemps, très longtemps avant de le savoir. Je serais beaucoup plus optimiste s'il n'y avait pas de triffides, mais il faut les prendre en considération. Ils sont quelque chose qu'aucune civilisation naissante n'a jamais eu à combattre. Vont-ils nous prendre le monde, ou allons-nous être capables de les arrêter ?

— Le véritable problème consiste à trouver quelque manière simple de s'occuper d'eux. Nous ne sommes pas encore hors du coup, nous pouvons les repousser. Mais nos petits-

enfants, que feront-ils ? Vont-ils devoir passer toute leur vie dans des réserves humaines, isolées des triffides par un labeur sans fin ?

— Je suis convaincu qu'il existe une solution plus simple. L'ennui, c'est que la simplicité naît souvent de recherches très compliquées. Et nous n'avons pas les ressources nécessaires.

— Nous avons sûrement les mêmes qu'autrefois, objecta Josella. Il faut juste se donner la peine de les exploiter

— D'un point de vue matériel, tu as raison. Pas au niveau intellectuel. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une équipe, une équipe d'experts capables de résoudre le problème des triffides et le reste. Quelque chose peut être fait, j'en suis sûr. Quelque chose comme un tueur sélectif, peut-être. Si nous pouvions produire les bonnes hormones pour créer un état de déséquilibre chez les triffides, et seulement chez eux… Cela serait possible si nous consacrions assez de matière grise à cette tâche…

— Si c'est ce que tu penses, pourquoi ne pas essayer ?

— Il y a beaucoup trop d'obstacles. D'abord, je ne suis pas à la hauteur. Je suis un médiocre biochimiste, et il n'y en a pas d'autres. Ensuite, il faudrait un laboratoire et du matériel. En outre, il faudrait du temps, et j'ai trop d'autres choses à faire. Et même si j'en avais la compétence, il me faudrait les moyens de produire des hormones de synthèse en énormes quantités. Cela ne pourrait être réalisé qu'à l'échelle industrielle. Mais, avant tout cela, il faut une équipe de chercheurs.

— Les gens pourraient apprendre.

— Oui, si certains d'entre eux peuvent se consacrer à autre chose qu'à la simple tâche de rester en vie. J'ai rassemblé un nombre considérable d'ouvrages de biochimie dans l'espoir qu'un jour, peut-être, il y aura des gens qui pourront les utiliser – j'apprendrai à David tout ce que je sais, et il devra le transmettre. Mais sans temps libre pour travailler là-dessus, je ne peux qu'émettre des réserves sur notre avenir.

Josella fronça les sourcils en apercevant un groupe de quatre triffides qui clopinaient en traversant un champ en dessous de nous.

— Si j'étais une enfant aujourd'hui, dit-elle d'un air pensif, je pense que je voudrais savoir *pourquoi* tout cela est arrivé. Ce que je veux dire, c'est que si on me laissait penser que je suis née dans un monde qui a été détruit sans raison, je trouverais la vie complètement insignifiante. Ce qui rend tout ça affreusement difficile, c'est que c'est *justement* ce qui semble être arrivé.

Elle s'interrompit, considéra ce qu'elle venait de dire, puis poursuivit :

— Penses-tu que nous pourrions… penses-tu que nous aurions raison de créer un mythe pour les aider ? L'histoire d'un monde qui fut merveilleusement intelligent, mais si mauvais qu'il fut détruit – ou qu'il se détruisit par accident ? Quelque chose comme un nouveau Déluge. Cela ne les accablerait pas d'infériorité – cela pourrait être un stimulant pour construire, et, cette fois, pour construire quelque chose de meilleur.

— Oui… dis-je après avoir réfléchi. Dire la vérité aux enfants s'avère souvent une bonne idée. Cela rend les choses plus faciles pour eux, par la suite… Mais pourquoi prétendre qu'il s'agit d'un mythe ?

Josella hésita, puis dit :

— Comment t'expliquer… Les triffides étaient, eh bien, c'était quelque chose comme la faute, ou l'erreur de quelqu'un, je l'admets. Mais le reste…

— Je ne pense pas qu'il faille incriminer qui que ce soit en ce qui concerne les triffides.

Les extraits qu'ils ont donnés étaient très précieux dans les circonstances de l'époque. Personne ne peut prévoir où va mener une découverte majeure, que ce soit un nouveau moteur ou un triffide, et nous aurions lutté à armes égales contre eux dans des conditions normales. Nous avons tiré de grands bénéfices de leur existence – aussi longtemps que les conditions étaient à leur désavantage.

— Eh bien, ce n'est pas notre faute si les conditions ont changé. C'était… quelque chose comme un tremblement de terre ou un ouragan, ce qu'une compagnie d'assurances pourrait appeler un châtiment divin. Peut-être fut-ce simplement cela : un jugement. Nous n'avons quand même pas attiré cette comète.

— Tu crois ça, Josella ? Tu es bien sûre de cela ?

Elle se tourna vers moi.

— Essaie-tu de me dire que tu ne crois pas à l'existence de cette comète ?

— Exactement.

— Mais… je ne comprends pas. C'est… Qu'est-ce que ça aurait pu être *d'autre* ?

J'ouvris une boîte de cigarettes conservées sous vide et en allumai une pour chacun de nous.

— Tu te souviens de ce qu'a dit Michael Beadley à propos du mince fil sur lequel nous marchions tous depuis des années ?

— Oui, mais…

— Ce qui est arrivé, c'est que nous avons tous perdu pied, et que seuls quelques-uns d'entre nous sont parvenus à survivre à la chute.

Je tirai sur ma cigarette en regardant la mer, qui, à l'horizon, se confondait avec l'infini ciel bleu.

— Là-haut, poursuivis-je en levant un doigt vers le ciel, là-haut il y avait – et il y a peut-être encore – je ne sais combien d'armes satellisées orbitant sans fin autour de la Terre. Tout un ensemble de menaces en sommeil tournant autour de nous, attendant que quelqu'un, ou quelque chose, les active. Que contenaient-elles ? Tu n'en sais rien… moi non plus. Top-secret. Tous, nous avons émis des hypothèses – matières fissiles, poussières radioactives, bactéries, virus… Maintenant, suppose qu'un type de projectile ait été fabriqué spécialement pour émettre des radiations que nos yeux ne pourraient pas supporter – quelque chose qui brûlerait, ou au moins endommagerait le nerf optique…

Josella agrippa ma main.

— Oh ! non, Bill ! Non, ils n'auraient pas pu… Ç'aurait été… diabolique. Je ne peux pas y croire… *Non*, Bill !

— Ma chérie, toutes ces choses, là-haut, étaient diaboliques. Alors, imagine un instant qu'il y ait eu une erreur, un accident peut-être – une rencontre avec les débris d'une comète, pourquoi pas. Imagine que toutes ces choses commencent à éclater…

"Et là quelqu'un commence à parler de comètes. Il n'aurait pas été très politique de nier cela – de toute façon, il nous restait si peu de temps.

"Naturellement, ces choses devaient avoir été prévues pour fonctionner à proximité du sol, là où leur effet ne se ferait sentir que sur une zone calculée avec précision. Malheureusement, cela s'est produit dans l'espace, peut-être à la limite des hautes couches atmosphériques, mais à une altitude telle que l'irradiation a touché le monde entier

"Tout cela n'est naturellement qu'une supposition de ma part. La seule chose dont je sois certain, c'est que d'une manière ou d'une autre nous avons attiré la foudre sur nous-mêmes.

Et ce fléau, ce n'était pas la typhoïde, tu sais…

"Il y a dans tout cela une coïncidence difficilement acceptable, tu ne trouves pas ? Les comètes destructrices existent, c'est certain. La nôtre nous aurait atteints juste au moment où nous venions de satelliser des armes ? Non, je pense que nous nous sommes tenus plutôt longtemps en équilibre sur ce fil et, tôt ou tard, le pied devait glisser.

— Vu sous cet angle… murmura Josella. (Puis elle ajouta, après un silence :) Je suppose que, d'une certaine manière, ça devrait me paraître plus horrible que l'idée d'une Nature nous frappant aveuglement. Et, pourtant, ce n'est pas le cas. Au moins, cela rend les faits compréhensibles. Si ça s'est *vraiment* passé ainsi, il y a au moins une chose que l'on pourrait empêcher de se reproduire, une des erreurs que nos arrière-petits-enfants auront à éviter. Oh ! mon chéri, il y a eu tant d'erreurs commises ! Là, nous pourrons les avertir.

— Hmm… De toute façon, une fois qu'ils auront battu les triffides et qu'ils se seront sortis de ce gâchis, ils auront tout le loisir d'inventera de nouvelles erreurs à commettre.

— Pauvres petits, dit-elle, comme si elle observait des rangées croissantes d'arrière-petits-enfants, ce que nous leur offrons est bien modeste…

Nous demeurâmes assis encore un moment, regardant la mer vide, puis nous remontâmes dans notre véhicule et nous dirigeâmes vers la petite ville.

Quand nous nous fûmes procuré à peu près tout ce qui figurait sur notre liste, nous revînmes déjeuner sur la plage, au soleil, derrière un rempart de galets qui nous isolait des triffides.

— Nous devons faire le maximum tant que nous le pouvons, dit Josella. Suzan est grande maintenant. Peut-être vais-je pouvoir me reposer un peu.

— Si quelqu'un a jamais gagné le droit de se reposer, c'est bien toi.

En disant cela, je pensais aux endroits et aux choses que nous avions connus et j'aurais aimé que nous allions ensemble leur faire nos adieux pendant qu'il en était encore temps. Chaque année, désormais, la perspective de l'emprisonnement se rapprochait. Déjà, pour se rendre dans le nord de Shirning, il était nécessaire de faire un grand détour afin d'éviter toute une région redevenue un immense marécage. Toutes les routes se dégradaient rapidement sous l'effet de l'érosion causée par la pluie et les ravinements, et des racines qui émergeaient du sol. Le temps pendant lequel nous pourrions encore ramener un camion-citerne à la maison était déjà devenu mesurable. Un jour, l'un d'eux ne réussirait plus à circuler le long du sentier et le bloquerait sans doute pour de bon. Un half-track pourrait continuer à circuler là où le sol serait encore assez sec, mais au fil des jours, la difficulté de trouver un chemin praticable augmenterait, même pour ce type de véhicule.

— Nous allons nous permettre une ultime fantaisie, dis-je. Tu mettras ta plus belle robe, et nous…

— Shhht ! interrompit Josella en levant un doigt et en tendant l'oreille dans la direction du vent.

Je retins mon souffle et écoutai. Ce n'était pas un son, mais une sorte de vibration dans l'air. C'était faible, mais cela augmentait graduellement.

— C'est… un avion ! s'exclama Josella.

Nous regardâmes vers l'ouest, une main en visière au-dessus de nos yeux. Le ronronnement n'était encore guère plus élevé que le bourdonnement d'un insecte. Le bruit augmentait si imperceptiblement qu'il ne pouvait être produit que par un hélicoptère. S'il s'était agi d'un avion, il serait déjà passé au-dessus de nos têtes ou aurait disparu à l'horizon.

Josella le vit la première. Ce n'était qu'un point dans le ciel qui survolait la mer en longeant la plage dans notre direction. Nous nous levâmes et agitâmes les bras. À mesure que le point grossissait, nos gestes devinrent plus frénétiques ; sans réfléchir, nous nous mîmes à crier de toute la force de nos poumons. Le pilote n'aurait pas dû manquer de nous apercevoir, seuls comme nous l'étions au milieu de la plage, mais le fait est qu'il ne nous vit pas. À quelques miles de nous, il obliqua abruptement vers le nord, en direction de la terre. Nous continuâmes à gesticuler comme des fous, dans l'espoir qu'il nous aperçoive. Mais il n'y eut aucune indécision dans la trajectoire de l'appareil, aucune variation dans le régime de son moteur. Délibérément et imperturbablement, il disparut derrière les collines.

Nous baissâmes nos bras et nous nous regardâmes.

— Il est venu une fois, il peut revenir, dit Josella d'une voix résolue, mais guère convaincante.

La vue de l'hélicoptère avait changé toute notre journée. Elle avait détruit l'essentiel de la résignation que nous avions soigneusement construite. Bien sûr, nous nous étions dit qu'il devait y avoir d'autres groupes, mais ils n'étaient pas censés se trouver dans une meilleure situation que la nôtre – la leur était probablement pire. Mais, quand cet hélicoptère surgit ainsi comme une vision du passé, il souleva davantage que des souvenirs : il suggéra que quelqu'un, quelque part, essayait de réussir mieux que nous – y avait-il un peu de jalousie dans mes pensées ? Et il nous rappelait que, chanceux comme nous l'avions été, nous restions néanmoins par nature des créatures grégaires.

Nous nous regardions avec le sentiment inquiet que la machine avait détruit à jamais les lignes le long desquelles nos pensées et notre humeur avaient cheminé. Du même accord informulé, nous entreprîmes d'emballer nos affaires et, chacun plongé dans ses pensées, nous nous dirigeâmes vers le half-track et reprîmes le chemin de la maison.

CONTACT

Nous avions couvert près de la moitié de la distance nous séparant de Shirning lorsque Josella remarqua la fumée. À première vue, il aurait pu s'agir d'un nuage, mais à mesure que nous approchions du sommet de la colline, nous aperçûmes la colonne grise sous la couche supérieure plus diffuse. Elle la montra du doigt et me regarda sans dire un mot. Les seuls feux que nous ayons aperçus depuis des années s'étaient allumés spontanément vers la fin de l'été. Nous sûmes tous deux immédiatement que la fumée devant nous s'élevait des alentours de Shirning.

Je forçai l'allure du half-track plus que je ne l'avais jamais fait sur ces routes abîmées. Nous étions ballottés sans arrêt de droite à gauche, et cependant nous avions l'impression de ramper. Josella demeurait silencieuse, les lèvres serrées et les yeux fixés sur la fumée. Je savais qu'elle cherchait à voir si la fumée provenait ou non de la maison elle-même. Mais il y avait de moins en moins de place pour le doute. Nous longeâmes à toute vitesse le dernier chemin, tout à fait inconscients des aiguillons qui fouettaient le véhicule au passage. Parvenus au tournant, nous pûmes voir que ce n'était pas la maison elle-même qui brûlait, mais le tas de bois.

Au bruit du klaxon, Suzan sortit en courant pour tirer sur la corde qui commandait l'ouverture du portail. Elle cria quelque chose qui fut englouti dans le tintamarre de notre arrivée. De sa main libre, elle montrait non pas le feu, mais la façade de la maison. Comme nous pénétrions plus avant dans la cour, nous comprîmes la raison de son geste. Adroitement posé au milieu de la pelouse, se trouvait l'hélicoptère.

Au moment où nous descendions du half-track, un homme en veste de cuir sortit de la maison. Il était grand, blond et bronzé. Dès le premier coup d'œil, j'eus le sentiment de l'avoir déjà vu quelque part. Il salua de la main et sourit joyeusement tandis que nous avancions rapidement vers lui.

— Mr Bill Masen, je présume. Mon nom est Simpson. Ivan Simpson.

— Je me souviens, dit Josella. Vous êtes venu en hélicoptère, cette nuit-là, à l'Université.

— C'est ça. Vous avez une bonne mémoire. Mais juste pour vous prouver que vous n'êtes pas la seule : vous êtes Josella Playton, auteur de…

— Vous avez tort, coupa Josella avec fermeté. Je suis Josella Masen, auteur de David Masen.

— Ah, oui ! Je connaissais l'édition originale… du très beau travail, si je puis me permettre.

— Attendez un instant. Ce *feu*…

— Aucun risque. Il souffle dans la direction opposée à la maison. Mais j'ai peur que votre stock de bois ne soit perdu.

— Qu'est-il arrivé ?

— C'est Suzan. Elle ne voulait pas que je manque la pelouse. Quand elle a entendu mon moteur, elle a pris un lance-flammes et a voulu me lancer un signal aussi vite qu'elle le pouvait. La pile de bois était à sa portée, et personne n'aurait pu manquer l'atterrissage avec ce qu'elle avait fait.

Nous entrâmes pour rejoindre les autres.

— Au fait, me dit Simpson, Michael m'a demandé de commencer par vous présenter

toutes ses excuses.

— A moi ? dis-je, étonné.

— Vous avez été le seul à pressentir le danger que représentaient les triffides, et il ne vous a pas cru.

— Vous voulez dire que vous saviez que j'étais ici ?

— Nous avions réussi à vous localiser approximativement il y a quelques jours – grâce à un gars dont nous nous souvenons tous, Coker.

— Ainsi, Coker s'en est sorti lui aussi. Après ce que j'ai vu à Tynsham, je m'étais dit que le fléau n'avait pas dû l'épargner.

Plus tard, après le repas et un bon cognac, Simpson nous raconta son histoire.

Quand Michael Beadley et son groupe abandonnèrent Tynsham aux principes de Miss Durrant, ils n'allèrent pas en direction de Beaminster, mais vers l'Oxfordshire, dans le nord-est. Miss Durrant nous avait délibérément indiqué une fausse direction : il n'avait jamais été fait mention de Beaminster.

Ils avaient trouvé là une propriété qui semblait, à première vue, convenir au groupe. Sans doute s'y seraient-ils retranchés comme nous l'avions fait à Shirning mais, tandis que les triffides se faisaient de plus en plus menaçants, les inconvénients de l'endroit s'étaient faits plus évidents. Au bout d'un an, Michael et le Colonel s'estimèrent insatisfaits de leurs projets à long terme. Un énorme travail avait été accompli, mais, à la fin du second été, on décida à l'unanimité d'essayer de sauver les meubles. Pour bâtir une communauté, il fallait penser en termes d'années, un nombre considérable d'années. Ils devaient aussi garder présent à l'esprit le fait qu'un quelconque déplacement deviendrait de plus en plus difficile avec le temps. Ce dont ils avaient besoin, c'était d'un endroit permettant une extension et un développement, un endroit qui posséderait des défenses naturelles afin qu'une fois débarrassés des triffides, on puisse les tenir écartés de façon économe. Là où ils se trouvaient, une grande partie de leur travail consistait à entretenir les clôtures. Et il fallait en repousser les limites à mesure que le nombre de colons augmentait. L'eau, de toute évidence, constituerait la meilleure ligne de défense. À cet effet, ils avaient tenu une conférence sur les mérites respectifs de diverses îles. Ce fut surtout le climat qui les décida en faveur de l'île de Wight, malgré quelques doutes qu'il leur faudrait lever. À la suite de quoi, au mois de mars suivant, ils avaient fait leurs bagages et déménagé.

— Quand nous sommes arrivés à Wight, dit Ivan, les triffides semblaient plus nombreux que d'où nous venions. Nous commencions à peine à nous installer dans une grande maison de campagne près de Godshill qu'ils s'agglutinaient par milliers le long des murs. Nous les avons laissés venir pendant deux semaines environ, puis nous les avons attaqués au lance-flammes.

"Après nous être débarrassés de ceux-là, nous en avons laissé d'autres s'amasser puis nous les avons exterminés de la même manière. Et ainsi de suite. Nous pouvions nous permettre de faire cela avec soin parce qu'une fois complètement débarrassés d'eux, nous n'aurions plus besoin de lance-flammes. Il ne pouvait y avoir qu'un nombre limité de triffides dans l'île et plus il en venait autour de nous pour se faire détruire, mieux ça valait.

"Nous dûmes procéder ainsi une douzaine de fois avant d'obtenir un résultat appréciable. Une ceinture de débris calcinés entourait les murs avant qu'ils ne commencent à se montrer prudents. Il y en avait foutrement plus que prévu.

— Il devait y avoir au moins une demi-douzaine de nurseries dans l'île, qui élevaient des

plants de haute qualité, sans compter les parcs.

— Ça ne me surprend pas. À vue de nez, il aurait bien pu en avoir des centaines. Avant que tout cela ne commence, si on m'avait demandé combien à mon avis il y avait de ces choses dans le pays, j'aurais répondu quelques centaines. En fait, il devait y en avoir des centaines de milliers.

— Oui. Ils poussaient à peu près partout et ils étaient plutôt prolifiques. Ils n'avaient pas l'air si nombreux quand ils étaient enfermés dans des fermes et des nurseries. Tout de même, à en juger par la quantité de débris calcinés qu'il y a ici, une bonne partie de la région doit être débarrassée d'eux maintenant.

— C'est certain. Mais partez vivre ailleurs, et ils se rassembleront à nouveau dans quelques jours. On le voit très bien depuis le ciel. J'aurais pu savoir qu'il y avait quelqu'un ici même sans le feu de Suzan. Les triffides forment une barrière sombre autour de tous les lieux habités.

Il fit une légère pause et poursuivit son récit.

— Après quelque temps, nous sommes parvenus à réduire leur population autour de nos murs. Peut-être ne tenaient-ils pas à marcher sur les restes calcinés de leurs congénères. Alors, nous nous sommes mis à les chasser au lieu de les laisser venir à nous. Ce fut notre tâche principale pendant des mois. À nous tous, nous avons exploré chaque pouce de l'île – du moins pensions-nous l'avoir fait. Nous avons alors supposé que nous leur avions réglé leur compte à tous, petits et grands. Pourtant, certains sont réapparus l'année suivante, et même l'année d'après. Maintenant, nous procédons à des recherches chaque printemps, au cas où des graines auraient été apportées du continent par le vent, et nous exterminons systématiquement les triffides naissants.

"Pendant tout ce temps, nous nous étions organisés. Pour commencer, nous étions une bonne cinquantaine. Pendant mes expéditions en hélicoptère, quand j'apercevais des indices de vie quelque part, je descendais et lançais une invitation générale à venir nous rejoindre. Certains venaient, mais, à mon grand étonnement, beaucoup de personnes n'étaient tout simplement pas intéressées. Les circonstances les avaient libérées d'un gouvernement et, en dépit de tous leurs problèmes, elles ne voulaient plus être dirigées. Dans le sud du pays de Galles, des groupes avaient constitué des sortes de communautés tribales et refusaient l'idée de toute autre organisation que le minimum qu'ils avaient mis sur pied pour eux-mêmes. On trouve beaucoup de groupes semblables à proximité des mines de charbon. Généralement, les chefs sont les hommes qui travaillaient au fond des mines au moment de la pluie d'étoiles vertes, ce qui explique qu'ils aient gardé la vue.

"Certains d'entre eux étaient si déterminés à ne pas s'intégrer qu'ils tiraient sur mon appareil. Il y en a comme ça, à Brighton…

— Je sais, le coupai-je. J'ai eu moi aussi droit à un avertissement

— Et il y en a de plus en plus. Un à Maidstone, un à Guildford, et d'autres encore. C'est surtout à cause d'eux que nous n'avons pas trouvé votre cachette plus tôt. Le secteur n'était pas sain quand on s'en approchait trop. Je ne sais pas ce qu'ils croient faire – ils ont probablement des dépôts de nourriture et ils craignent qu'on les leur pille. De toute façon, il serait insensé de prendre des risques. Il faut les abandonner à leur sort.

"Pourtant, beaucoup se sont joints à nous. Au bout de la première année, nous étions près de trois cents – pas tous des voyants, bien sûr.

"Il n'y a qu'un mois environ que j'ai rencontré Coker et son groupe. Au fait, l'une des

premières choses qu'il m'ait demandé, c'est si vous aviez donné signe de vie. Ça n'a pas été facile pour eux, surtout au début.

"Quelques jours après son retour à Tynsham, deux femmes étaient arrivées de Londres, apportant avec elles la maladie. Coker les avait mises en quarantaine dès les premiers symptômes, mais il était trop tard. Il avait alors décidé de quitter rapidement les lieux. Miss Durrant a refusé de bouger. Elle a préféré rester pour s'occuper des malades et le suivre plus tard, si c'était possible. Elle n'est jamais venue.

"Ils avaient emporté l'infection avec eux. Il y eut trois autres déménagements rapides avant qu'ils puissent s'en débarrasser. Ils s'étaient alors rendus dans le Devonshire, où ils ont été tranquilles pendant un certain temps. Mais ils ont commencé à rencontrer les mêmes difficultés que nous – et vous. Coker s'est accroché là pendant près de trois ans, puis il a raisonné sensiblement de la même façon que nous. La seule différence, c'est qu'il n'avait pas pensé à une île. Il avait choisi de combiner le bord d'une rivière et une clôture pour couper l'orteil des Cornouailles. Ils ont passé les premiers mois à réaliser leur barrière, puis ils se sont mis à la recherche des triffides qui se trouvaient à l'intérieur de la surface isolée, à peu près comme nous l'avons fait dans l'île. Ils ont cependant eu beaucoup plus de difficultés que nous et ils ne sont jamais parvenus à s'en débarrasser complètement. La clôture était très efficace au début, mais ils ne pouvaient pas compter sur elle autant que nous sur la mer, et ils ont gaspillé beaucoup d'énergie en patrouilles.

"Coker pense qu'ils auraient pu s'en sortir une fois les enfants devenus assez grands pour travailler, mais la vie serait restée très dure. Quand je les ai découverts, ils n'ont pas hésité longtemps avant de me suivre. Ils ont chargé des bateaux de pêche, ils étaient dans l'île au bout de deux semaines. Quand Coker s'est aperçu que vous n'étiez pas avec nous, il a pensé que vous pouviez vous trouver quelque part par ici.

— Vous lui direz que ça efface tout le mal que nous pouvions penser de lui, dit Josella.

— Il nous est très utile, dit Ivan. Et, d'après ce qu'il nous a dit, vous pourriez l'être également, ajouta-t-il en me regardant. Vous êtes biochimiste, n'est-ce pas ?

— Biologiste, corrigeai-je, avec quelques connaissances en biochimie.

— Bon, je vous laisse ces subtiles distinctions. Le fait est que Michael a essayé de procéder à quelques recherches en vue de trouver une méthode scientifique pour exterminer les triffides. Il *faut* que nous trouvions, si nous voulons repartir sur de bonnes bases. L'ennui, jusqu'à présent, c'est que les rares personnes qui puissent travailler dessus ont oublié à peu près tout de la biologie qu'elles ont apprise à l'école. Que diriez-vous de devenir professeur ? C'est un boulot qui en vaut la peine.

— Je n'en vois pas d'autre plus valable.

— Cela veut-il dire que vous nous invitez tous dans votre île ? demanda Dennis.

— Oui, après accord mutuel, dit Ivan. Bill et Josella se souviennent sans doute des grands principes que nous avons posés cette nuit-là à l'Université. Ils tiennent toujours. Nous ne sommes pas là pour reconstruire – nous voulons construire quelque chose de nouveau et de meilleur. Si certaines personnes ne sont pas d'accord avec ça, ils ne nous sont d'aucune utilité. Nous ne voulons pas d'un groupe d'opposition qui essaie de perpétuer les schémas du passé. Nous préférons qu'ils aillent voir ailleurs.

— "Ailleurs" est une offre bien maigre dans les circonstances actuelles, fit remarquer Dennis.

— Oh ! nous ne voulions pas les renvoyer aux triffides ! Mais ils étaient assez nombreux

pour se décider à chercher un lieu où s'établir. Ils ont formé un groupe et se sont dirigés vers les îles de la Manche et ils ont commencé à nettoyer les lieux de la même manière que nous avions nettoyé l'île de Wight. Ils étaient une centaine et ils se débrouillent bien là-bas.

"Ainsi, nous avons mis en application un système d'approbation mutuelle – les nouveaux venus passent six mois avec nous, puis il y a une réunion du Conseil. S'ils désapprouvent notre manière de vivre, ils le disent ; et, si nous pensons qu'ils ne s'intégreront pas, nous le disons. S'ils s'intègrent, ils restent, sinon, nous les aidons à se rendre dans les îles de la Manche ou sur le continent, s'ils ont l'idée étrange de préférer cette solution.

— Ça me semble un peu dictatorial. Comment ce conseil est-il formé ? demanda Dennis.

Ivan secoua la tête.

— Cela prendrait trop de temps d'entrer maintenant dans les questions constitutionnelles. Le meilleur moyen de le savoir est de venir et de se rendre compte. Si vous nous appréciez, vous resterez, mais même dans le cas contraire, je pense que vous trouverez les îles de la Manche plus agréables que ce que deviendra probablement cet endroit dans quelques années.

Le soir, après qu'Ivan eut décollé et disparu en direction du sud-ouest, j'allai m'asseoir sur mon banc favori, dans un coin du jardin.

Je regardai dans la vallée, me souvenant des prairies bien irriguées et soignées qui s'étendaient là, autrefois. Maintenant, elles étaient presque revenues à l'état sauvage. Des fourrés, des lits de roseaux et des mares stagnantes parsemaient les champs négligés. Les plus gros arbres s'enfonçaient lentement dans le sol détrempé.

Je pensai à Coker et à son discours sur le dirigeant, le professeur et le docteur – et à tout le travail nécessaire pour nous faire vivre sur ces quelques hectares ; aux conséquences qu'aurait sur chacun de nous un emprisonnement de fait dans ces lieux ; aux trois aveugles, qui se sentaient de plus en plus frustrés et inutiles à mesure qu'ils vieillissaient ; à Suzan, qui devait avoir une chance de trouver un mari et d'avoir des enfants ; à David, et à la petite fille de Mary, et à tous les autres enfants qui pourraient naître et qui devraient se mettre au travail dès qu'ils en auraient la force ; à Josella et à moi-même, qui aurions de notre côté à besogner de plus en plus dur en vieillissant – le nombre de bouches à nourrir ne pouvait qu'augmenter, tout comme la masse de travail manuel…

Et puis il y avait les triffides qui attendaient patiemment. J'en voyais des centaines dans un fourré sombre au-delà de la clôture. Nous devions faire des recherches, leur découvrir un ennemi naturel, un poison, un destructeur quelconque et trouver quelque chose pour en finir avec eux. Mais pour cela, il fallait gagner du temps sur d'autres travaux – dès que possible. Le temps travaillait pour les triffides. Il leur suffisait d'attendre que nous usions toutes nos ressources. Le fuel d'abord, puis le fil de fer pour réparer les clôtures. Eux – ou leurs descendants. Ils attendaient que les clôtures soient dévorées par la rouille…

Et pourtant, Shirning était devenu notre foyer. Je soupirai.

J'entendis un pas léger dans l'herbe. Josella vint s'asseoir près de moi. Je mis mon bras autour de ses épaules.

— Qu'est-ce qu'*ils* en pensent ? demandai-je.

— Ils sont bouleversés, les pauvres. Ça doit être dur pour eux de savoir que les triffides attendent comme ça, alors qu'ils ne peuvent pas les voir. Et puis, ici, ils savent trouver leur chemin. Ça doit être terrible de devoir se diriger dans un endroit complètement inconnu, quand on est aveugle. Ils ne savent que ce qu'on leur dit. Je ne pense pas qu'ils puissent

vraiment se rendre compte à quel point ça va devenir impossible ici. Sans les enfants, je crois qu'ils auraient tout simplement dit non. C'est leur maison, tu sais, c'est tout ce qui leur reste. C'est très important pour eux.

Elle se tut quelques instants puis ajouta :

— *Voilà* ce qu'ils pensent, mais, bien sûr, ce n'est pas seulement leur foyer, c'est le nôtre aussi, n'est-ce pas ? Nous y avons travaillé durement. (Elle posa sa main sur la mienne.) C'est toi qui l'as créé, toi qui l'as préservé pour nous, Bill. Qu'en penses-tu ? Allons-nous y rester un an ou deux de plus ?

— Non. Ce que j'ai accompli, je l'ai fait parce que tout semblait reposer sur moi. Maintenant, ça me paraît… plutôt futile.

— Oh ! Mon chéri, non ! Un chevalier errant n'a rien de futile. Tu as lutté pour nous tous, tu as tenu les dragons à distance.

— C'est surtout pour les enfants.

— Oui, les enfants, répéta-t-elle.

— Tout ce temps, j'ai été hanté par les mots de Coker, tu sais. La première génération, des laboureurs ; la suivante, des sauvages… Mieux vaut admettre la défaite avant qu'elle n'advienne et partir maintenant.

Elle me pressa les mains.

— Pas une défaite, Bill chéri. Seulement une… comment dit-on ? Une retraite stratégique. Nous nous retirons pour travailler et faire des projets pour le jour où nous pourrons revenir. Ce jour viendra. Tu trouveras comment éliminer ces triffides répugnants et leur reprendre notre terre.

— Quelle foi en moi, ma chérie !

— Et pourquoi pas ?

— Bon. Au moins je les combattrai. Mais pour commencer… notre départ. Quand partons-nous ?

— Peut-être pourrait-on passer l'été ici ? Ça serait comme des vacances pour nous tous, nous n'aurions pas à nous préoccuper de l'hiver. Nous méritons bien des vacances, après tout.

— Ça me semble une très bonne idée.

Nous étions assis et regardions la vallée se dissoudre dans le crépuscule.

— C'est étrange, Bill, dit Josella. Maintenant que je peux partir, je n'en ai plus vraiment envie. Parfois, il me semblait être en prison, mais maintenant, ça ressemble à une trahison de quitter tout ça. Tu sais, j'ai été plus heureuse ici que je ne l'avais jamais été dans ma vie, en dépit de tout.

— Pareil pour moi, ma chérie. Je ne me sentais pas aussi vivant, autrefois. Mais le meilleur est devant nous, je te le promets.

— C'est idiot, mais je vais pleurer quand nous partirons. Je vais pleurer à chaudes larmes. Il ne faudra pas y faire attention.

Mais les circonstances ne nous laissèrent pas le temps de pleurer…

REPLI STRATÉGIQUE

Il n'y avait, comme Josella l'avait laissé entendre, aucune raison de se presser. Tandis que l'été s'écoulait à Shirning, je prospectai l'île à la recherche d'une nouvelle maison, puis fis plusieurs voyages pour transporter les provisions les plus utiles et les réserves que nous avions entreposées. Notre approvisionnement de bois avait été détruit, mais nous n'avions besoin de combustible que pour continuer à cuisiner durant quelques semaines. Aussi, le matin suivant, Suzan et moi partîmes à la recherche de charbon.

Le half-track ne convenant pas, nous prîmes un camion à quatre roues motrices. Le dépôt de charbon le plus proche ne se trouvait qu'à dix milles de là, mais nous dûmes allonger le trajet à cause de certaines routes bloquées et du mauvais état des autres, de sorte que le voyage nous prit toute la journée. Il n'y eut pas de contretemps majeur, mais le soir tombait lorsque nous prîmes le chemin du retour.

Au moment où nous nous engagions dans le dernier virage, alors que les triffides fouettaient inlassablement le camion depuis les bords de la route, nous nous pétrifiâmes de stupéfaction. Au-delà du portail, au milieu de la cour, se trouvait un énorme véhicule. Nous restâmes un moment ébahis avant que Suzan ne se décide à mettre son casque et ses gants pour aller ouvrir.

Après avoir franchi le portail, nous allâmes examiner le véhicule. Les roues arrière étaient remplacées par des chenilles, ce qui suggérait une origine militaire. Son aspect général évoquait un croisement entre un yacht et une caravane artisanale. Suzan et moi l'examinâmes durant un moment, puis nous nous regardâmes, les sourcils levés. Nous entrâmes dans la maison afin d'en savoir davantage.

Dans la salle de séjour, en plus des occupants habituels, se trouvaient quatre hommes vêtus de costumes de ski gris vert. Deux d'entre eux portaient un étui de revolver à la hanche droite. Les deux autres avaient posé leurs mitraillettes sur le sol, à leurs pieds.

Quand nous apparûmes, Josella tourna vers nous un visage totalement inexpressif.

— Voici mon mari. Bill, je te présente Mr Torrence. C'est une personnalité officielle. Il a des propositions à nous faire.

Je ne lui avais jamais entendu une voix aussi glaciale.

L'espace d'une seconde, je fus incapable de répondre. Si l'homme qu'elle me présentait ne me reconnaissait pas, de mon côté, je me souvenais très bien de lui. Certains traits, parfois, restent gravés dans notre mémoire. Et cette chevelure rousse caractéristique… Je n'avais pas oublié la façon dont ce jeune homme efficace avait détourné mon groupe à Hampstead. Je fis un signe de tête. Il dit, en me regardant :

— J'ai cru comprendre, que vous étiez le responsable ici, Mr Masen.

— La maison appartient à Mr Brent, répliquai-je.

— Mais vous êtes bien l'organisateur de ce groupe ?

— Dans les circonstances actuelles, oui.

— Bien. (La satisfaction de pouvoir enfin avancer se lisait sur son visage.) Je suis le chef de la Région Sud-Est.

Il parla comme si cela devait m'impressionner. Ce ne fut pas le cas, et je le lui dis.

— Cela veut dire, souligna-t-il, que je suis le directeur général du Conseil de Sécurité de la Région Sud-Est. À ce titre, il m'appartient de superviser la répartition et l'allocation de

personnel.

— Vraiment ? Je n'ai jamais entendu parler de ce… euh… conseil.

— C'est possible. Nous-mêmes ignorions l'existence de votre groupe jusqu'à ce que nous apercevions votre feu, hier.

Il s'interrompit. J'attendis qu'il poursuive.

— Quand nous découvrons un groupe comme celui-ci, il me revient de l'étudier puis de procéder aux ajustements nécessaires. Vous devez comprendre que je me trouve ici à titre officiel.

— Pour le compte d'un conseil officiel, ou pour celui d'un conseil autoproclamé ? demanda Dennis.

— Il nous faut des lois et de l'ordre, dit l'homme avec raideur. (Puis, changeant de ton, il ajouta :) C'est un endroit bien commode que vous avez choisi là, Mr Masen.

— La maison appartient à Mr Brent, précisai-je.

— Nous laisserons Mr Brent en dehors de la question, voulez-vous ? Il n'est là que parce que vous lui avez permis de rester.

Je jetai un bref regard à Dennis. Son visage était figé.

— Néanmoins, tout ici lui appartient, dis-je.

— Vous voulez dire que ça lui appartenait. La société qui a entériné la vente de cette propriété n'existe plus. Les titres de propriété ont donc cessé d'être valides. De plus, Mr Brent ne voit pas, et de ce fait il ne peut en aucun cas avoir compétence pour exercer une quelconque autorité.

— Vraiment ? répétai-je.

J'avais déjà ressenti de la répugnance pour ce jeune homme et pour ses manières expéditives dès notre première rencontre. Une connaissance plus approfondie n'améliorait en rien les choses. Il poursuivit :

— C'est une question de survie. On ne peut pas permettre aux sentiments d'interférer avec les mesures pratiques nécessaires. M^me^ Masen m'a dit que vous étiez huit. Cinq adultes, cette fillette et deux petits enfants. Vous êtes tous voyants, sauf ces trois-là.

Il désignait Dennis, Mary et Joyce.

— C'est exact, admis-je.

— Hmm… C'est tout à fait disproportionné, vous savez. Il va falloir effectuer quelques changements ici, j'en ai peur. Nous devons être réalistes par les temps qui courent.

Le regard de Josella accrocha le mien. J'y lus un avertissement. Mais en aucun cas je n'avais l'intention d'intervenir à cet instant. J'avais déjà été témoin des méthodes directes du jeune homme roux, et je voulais en savoir davantage sur ce qui m'attendait. Apparemment, il comprit.

— Je ferais mieux de vous mettre au courant, dit-il. En résumé, le quartier général régional se trouve à Brighton. Londres est vite devenu invivable. Mais, à Brighton, nous avons pu isoler une partie de la ville, et nous l'avons investie. Brighton est une grande cité. Quand l'épidémie a pris fin, nous avons pu recommencer à circuler plus facilement. Et il y avait tous ces magasins à notre disposition. Plus récemment, nous avons organisé des convois pour explorer d'autres villes. Mais c'est la fin. Les routes deviennent impraticables pour les camions et il faut aller trop loin. Nous nous sommes rendu compte que ça pouvait continuer comme ça encore quelques années. Mais ensuite… Peut-être nous sommes-nous occupés de trop de monde dès le départ. Quoi qu'il en soit, nous allons devoir nous disperser désormais,

éclater en plus petites unités. La norme a été fixée à un voyant pour dix aveugles, plus quelques enfants.

"Vous avez ici la possibilité d'héberger deux unités. Nous allons vous allouer dix-sept aveugles, ce qui fera vingt avec les trois qui sont déjà là, plus, bien sûr, les quelques enfants qu'ils peuvent avoir.

Je le regardai, ébahi.

— Vous pensez sérieusement que vingt personnes et leurs enfants peuvent vivre de cette terre ? demandai-je. C'est absolument impossible. Nous nous sommes souvent demandés si nous pourrions continuer à subvenir à nos propres besoins.

Le jeune homme roux secoua la tête avec assurance.

— C'est parfaitement possible. Et, ce que je vous propose, c'est le commandement de cette double unité que nous allons installer ici. En toute franchise, si vous ne tenez pas à le prendre, nous choisirons quelqu'un d'autre. Nous ne sommes pas en situation de nous permettre le moindre gaspillage.

— Mais regardez l'endroit où nous sommes ! Ça ne peut simplement pas se faire.

— Je vous assure que *c'est* possible, Mr Masen. Bien sûr, votre niveau de vie baissera un peu. C'est notre lot à tous dans les années qui viennent, mais quand les enfants auront grandi, vous aurez du terrain pour vous étendre. Ce sera dur pendant six ou sept ans, je l'admets. Nul n'y peut rien. Ensuite, cependant, vous pourrez graduellement vous décharger jusqu'à ce que vous n'ayez plus qu'à superviser. Une belle récompense pour quelques années de rude besogne.

"Tels que vous êtes maintenant, quel avenir pensez-vous avoir ? Aucun, à part travailler comme des brutes jusqu'à ce que vous mouriez sous le harnais – vous, puis vos enfants. Vous ne pouvez que subsister, rien de plus. D'où viendront les futurs chefs et les futurs organisateurs dans cette sorte d'administration ? Vous serez épuisé et toujours au travail dans vingt ans, et vos enfants seront des rustres. Dans la nôtre, vous serez le chef d'un clan qui travaillera pour vous et vous aurez un héritage à offrir à vos fils.

Je commençais à comprendre. Je dis avec étonnement :

— Dois-je comprendre que vous m'offrez une sorte de… seigneurie féodale ?

— Ah ! je vois que vous commencez à comprendre. Il s'agit, en effet, de la forme sociale et économique naturelle, évidente, pour affronter la situation actuelle.

Ce qu'il avançait était un plan parfaitement sérieux, cela ne faisait aucun doute. J'évitai de faire le moindre commentaire et répétai :

— Mais cette propriété ne peut pas faire vivre tant de gens.

— Pendant quelques années, vous devrez sans aucun doute les nourrir principalement avec des triffides en bouillie. Selon toute probabilité, on ne devrait pas en manquer…

— C'est de la nourriture pour le bétail.

— Oui, mais nourrissante et riche en vitamines, m'a-t-on dit. Et des mendiants, en particulier des mendiants aveugles, ne peuvent se montrer difficiles.

— Vous pensez sérieusement que je pourrais prendre en charge tous ces gens et les nourrir avec de l'alimentation pour le bétail ?

— Écoutez, Mr Masen, sans nous, aucun de ces aveugles ne serait encore en vie, pas plus que leurs enfants. Tout ce qu'on leur demande, c'est de faire ce qu'on leur dit de faire, de prendre la nourriture qu'on leur donne et d'être reconnaissants pour tout ce qu'ils obtiennent. S'ils refusent ce qu'on leur offre, c'est leur problème.

Il me semblait peu avisé d'exprimer à ce moment-là mon avis sur cette philosophie, aussi détournai-je la conversation :

— Je ne vois pas… Dites-moi, quel est le rôle de votre conseil et de vous-même, dans tout cela ?

— L'autorité suprême et le pouvoir législatif appartiennent au conseil. Plus tard, il contrôlera également les forces armées.

— Les forces armées ? répétai-je d'une voix sans expression.

— Certainement. Ces forces seront levées, en cas de nécessité, sur ce que vous appelez des seigneuries. En retour, vous aurez le droit d'en appeler au conseil en cas d'attaque de l'extérieur, ou d'agitation à l'intérieur.

Je commençais à me sentir un peu hors d'haleine.

— Une armée ! Vous voulez sans doute dire une petite escouade de police ?

— Je vois que vous n'avez pas saisi la situation dans son ensemble, Mr Masen. La catastrophe que nous avons subie ne s'est pas circonscrite à nos trois îles, vous savez. Elle a été mondiale. Partout règne le même chaos – il ne peut qu'en être ainsi, sinon nous l'aurions su –, et dans chaque pays il doit y avoir quelques survivants. Maintenant, il est raisonnable de penser, voyez-vous, que le premier pays à se remettre sur pied sera également en position d'imposer ses vues ailleurs. Pensez-vous que nous devrions laisser cela à un autre pays, qui plus tard dominerait l'Europe, et peut-être le monde ? Non, bien sûr. Il est de notre devoir national de nous remettre sur pied aussi vite que possible et d'assumer un statut dominant afin de prévenir toute opposition dangereuse contre nous. En conséquence, plus tôt nous pourrons organiser une force susceptible de décourager les agresseurs éventuels, et mieux cela sera.

Le silence régna un instant dans la pièce. Puis Dennis se mit à rire, d'un rire forcé.

— Grand Dieu ! Nous avons vécu tout cela, et voilà que cet homme propose d'engager une *guerre* !

— Il semble que je ne me sois pas fait parfaitement comprendre, dit Torrence d'un ton acerbe. Le mot "guerre" constitue une exagération injustifiée. C'est une simple question de pacification et d'administration de tribus revenues à l'anarchie.

— À moins, évidemment, que la même idée ne leur vienne à l'esprit, suggéra Dennis.

Je m'aperçus que Josella et Suzan me regardaient avec insistance, la première me désignant la seconde. Je compris sans peine la raison de son geste.

— Laissez-moi résumer la situation, dis-je. Vous attendez de nous trois, qui pouvons voir, que nous prenions l'entière responsabilité de vingt adultes aveugles et d'un nombre indéterminé d'enfants. Il me semble que…

— Les aveugles ne sont pas tout à fait incapables, coupa Torrence. Ils peuvent faire beaucoup, en particulier s'occuper de leurs propres enfants et aider à préparer leur repas. Avec une bonne organisation, la charge peut se réduire à superviser et à diriger. Mais vous ne serez que deux, Mr Masen. Vous-même et votre femme. Pas trois.

Je jetai un coup d'œil à Suzan, assise très droite dans sa robe bleue, un ruban rouge dans les cheveux. Le regard qu'elle promenait de Josella à moi lançait un appel inquiet.

— Trois, dis-je.

— Je regrette, Mr Masen. Nous avons prévu des unités de dix. La petite fille viendra au quartier général. Nous lui trouverons un travail utile jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour prendre elle-même la direction d'une unité.

— Ma femme et moi considérons Suzan comme notre propre fille.

— Je le répète, je regrette. Mais c'est le règlement.

Je le regardai pendant un moment. Il soutint mon regard.

— Si cela devait arriver, nous exigerions, bien sûr, des garanties et des engagements en ce qui la concerne, proférai-je.

Je fus conscient de quelques respirations retenues. Torrence se détendit légèrement.

— Naturellement, nous vous donnerons toutes les assurances que vous exigerez.

Je hochai la tête.

— Laissez-moi un peu de temps pour réfléchir. Tout cela est nouveau pour moi, et plutôt surprenant. Quelques questions me viennent à l'esprit. L'équipement, ici, est usé, et il est difficile d'en trouver qui ne soit pas détérioré. J'imagine qu'avant longtemps, il nous faudra de bons chevaux de labour.

— Des chevaux, c'est difficile. Il y en a très peu à présent. Vous devrez probablement utiliser l'énergie humaine pendant quelque temps.

— Et puis, il y a le problème du logement. Les dépendances sont déjà trop exiguës pour nos propres besoins, et je ne puis tout construire de mes seules mains, même des préfabriqués.

— Là, nous pourrons vous aider, je pense.

Nous continuâmes à discuter de certains détails pendant une vingtaine de minutes. À la fin, je lui avais fait montre de quelque chose comme de l'amabilité. Puis je me débarrassai de lui en l'envoyant faire le tour de la propriété, avec Suzan comme guide,

— Mais enfin, Bill... commença Josella dès que la porte se fut refermée sur lui et ses compagnons.

Je lui dis ce que je savais de Torrence et de sa façon de traiter les problèmes.

— Cela ne m'étonne pas du tout, remarqua Dennis. Ce qui me surprend *vraiment*, c'est de considérer soudain les triffides avec bienveillance. Sans leur intervention, je suppose qu'il y aurait beaucoup plus de choses de ce genre maintenant. S'ils sont le seul facteur capable d'empêcher le retour du servage, alors je leur souhaite bon vent !

— Tout cela est parfaitement absurde. Ça ne peut pas marcher. Comment Josella et moi pourrions-nous nous occuper de tant de gens et empêcher les triffides d'avancer ? Mais, ajoutai-je, nous ne sommes pas en mesure d'opposer un "non" catégorique à une invitation lancée par quatre hommes armés.

— Alors, tu n'es pas...

— Ma chérie, tu me vois vraiment dans la peau d'un seigneur usant d'un fouet pour mener mes serfs et mes vilains – pour peu que les triffides ne nous aient pas envahis en premier ?

— Mais tu disais...

— Ecoute. Il commence à faire nuit. Trop tard pour qu'ils partent. Ils vont être obligés de passer la nuit ici. J'imagine qu'ils ont dans l'idée d'emmener Suzan demain avec eux, elle sera un bon garant de notre obéissance. Et Torrence pourrait bien laisser ici un ou deux des autres pour garder un œil sur nous. Je ne pense pas que nous acceptions cela, n'est-ce pas ?

— Non, mais...

— J'espère l'avoir convaincu que je me faisais à son idée. Ce soir, nous ferons un repas qui pourra être considéré comme scellant un accord implicite. Préparez-nous quelque chose de bon. Tout le monde doit bien manger, même les enfants. Sortez ce que l'on a de mieux

comme boissons. Veillez à ce que Torrence et ses compagnons n'en manquent pas. Vers la fin du repas, je m'éclipserai un moment. Faites en sorte que la soirée continue joyeusement. Mettez-leur des disques, ou trouvez autre chose pour les distraire. Et que tout le monde aide à mettre de l'ambiance. Autre chose : personne ne doit faire allusion à Michael Beadley et à son groupe. Torrence doit être au courant pour l'île de Wight, mais il ne pense pas que nous le soyons. Maintenant, ce qu'il me faut, c'est du sucre.

— Du sucre ? répéta Josella.

— Il n'y en a pas ? Alors, du miel. Un gros pot de miel. Ça fera aussi bien l'affaire.

Chacun joua parfaitement son rôle au dîner. La soirée avait non seulement brisé la glace, elle commençait à chauffer. Josella sortit quelques liqueurs de sa fabrication en plus des alcools orthodoxes, qui obtinrent un franc succès. Nos invités étaient dans un état de béatitude heureuse lorsque je sortis discrètement.

Je pris un ballot de couvertures, des vêtements, un paquet de nourriture que j'avais préparé à l'avance et me précipitai vers le hangar où était garé le half-track. À l'aide d'un tuyau plongé dans notre réserve d'essence, je remplis le réservoir à ras bord. Puis je me tournai vers l'étrange véhicule de Torrence. M'aidant d'une lampe-torche, je réussis à localiser l'orifice de son réservoir de carburant et y versai un bon litre de miel.

Le reste du pot, je l'étalai directement sur la citerne.

J'entendais les convives chanter ; ils avaient l'air de bien s'amuser. Après avoir complété le chargement du half-track avec quelques fusils anti-triffides et diverses autres choses, je rejoignis la soirée jusqu'à ce qu'elle prenne fin, dans une atmosphère bon enfant qui aurait trompé l'observateur le plus attentif.

Nous leur donnâmes deux heures pour s'endormir.

La lune s'était levée. La cour baignait dans une luminosité blanche. J'avais oublié d'huiler la porte du hangar et je la maudis à chaque grincement. Les autres me suivirent en procession. Les Brent et Joyce connaissaient assez bien les lieux pour ne pas avoir besoin de guide. Derrière eux venaient Josella et Suzan, qui portaient les enfants. A un certain moment, David bafouilla dans son sommeil. Josella lui mit vivement la main sur la bouche pour le faire taire. Elle s'assit à l'avant avec lui. Je fis monter les autres derrière et fermai la porte.

Puis je me mis au volant, embrassai Josella et pris une profonde inspiration.

De l'autre côté de la cour, les triffides s'agglutinaient près du portail, comme ils le faisaient toujours lorsqu'ils n'avaient pas été dérangés pendant quelques heures.

Grâce au ciel, le moteur du half-track rugit au premier coup de démarreur. Je passai la première vitesse, manœuvrai pour éviter le véhicule de Torrence et me dirigeai droit vers le portail. Les lourdes grilles s'abattirent avec un craquement. Nous plongeâmes en avant en entraînant avec nous une partie du grillage et en écrasant une demi-douzaine de triffides, tandis que les autres cinglaient furieusement notre véhicule au passage. Nous étions partis.

Quand un virage de la route grimpante nous permit d'apercevoir Shirning, je stoppai et coupai le moteur. Quelques fenêtres étaient éclairées. Les phares du véhicule de Torrence s'allumèrent, illuminant la maison. Un démarreur commença à ronronner.

Même si notre vitesse était nettement supérieure à celle de cet engin improbable, je me sentis un peu tendu en entendant le moteur ronfler. La machine commença à s'orienter vers le portail.

Avant qu'elle ait terminé sa manœuvre, le moteur crachota et s'arrêta.

Le démarreur ronronna à nouveau, sans aucun résultat.

Les triffides s'étaient aperçus que le portail était démoli. À la lumière de la lune, on apercevait leurs silhouettes élancées qui se balançaient en procession en direction de la cour, tandis que d'autres quittaient les bords du chemin pour les suivre…

Je regardai Josella.

Elle ne pleurait pas à chaudes larmes – elle ne pleurait pas du tout. Son regard voyageait de mon visage à celui de David, endormi sur ses genoux.

— J'ai tout ce dont j'ai vraiment besoin, dit-elle, et un jour, tu nous ramèneras le reste, Bill.

— La confiance d'une épouse, c'est quelque chose de très beau, chérie, mais… Non, bon Dieu, pas de "mais". Je vous le ramènerai.

J'arrachai les débris accrochés à l'avant du half-track et essuyai le venin qui maculait le pare-brise, afin de pouvoir conduire à travers les collines, vers le sud-ouest.

Et là, mon histoire personnelle rejoint celle des autres. Vous la trouverez dans l'excellent historique de la colonie d'Elspeth Gary.

Tous nos espoirs sont maintenant rassemblés ici. Il paraît peu probable que quelque chose sorte du projet néo-féodal de Torrence, bien qu'un certain nombre de ses seigneuries existent encore et que leurs membres vivent, d'après ce que nous en avons entendu dire, une vie misérable derrière leurs palissades. Mais il n'y en a plus autant. De temps en temps, Ivan nous apprend qu'une autre a été dispersée par les triffides et que ses membres ont rejoint d'autres communautés.

Aussi devons-nous considérer la tâche qui nous attend comme étant de notre seul ressort. Nous commençons à apercevoir le chemin, mais il reste beaucoup de travail et de recherche à faire avant que nous, ou nos enfants, ou les enfants de nos enfants, puissions engager la grande croisade qui fera reculer les triffides encore et toujours, jusqu'au jour où ils auront totalement disparu de cette terre qu'ils avaient usurpée.